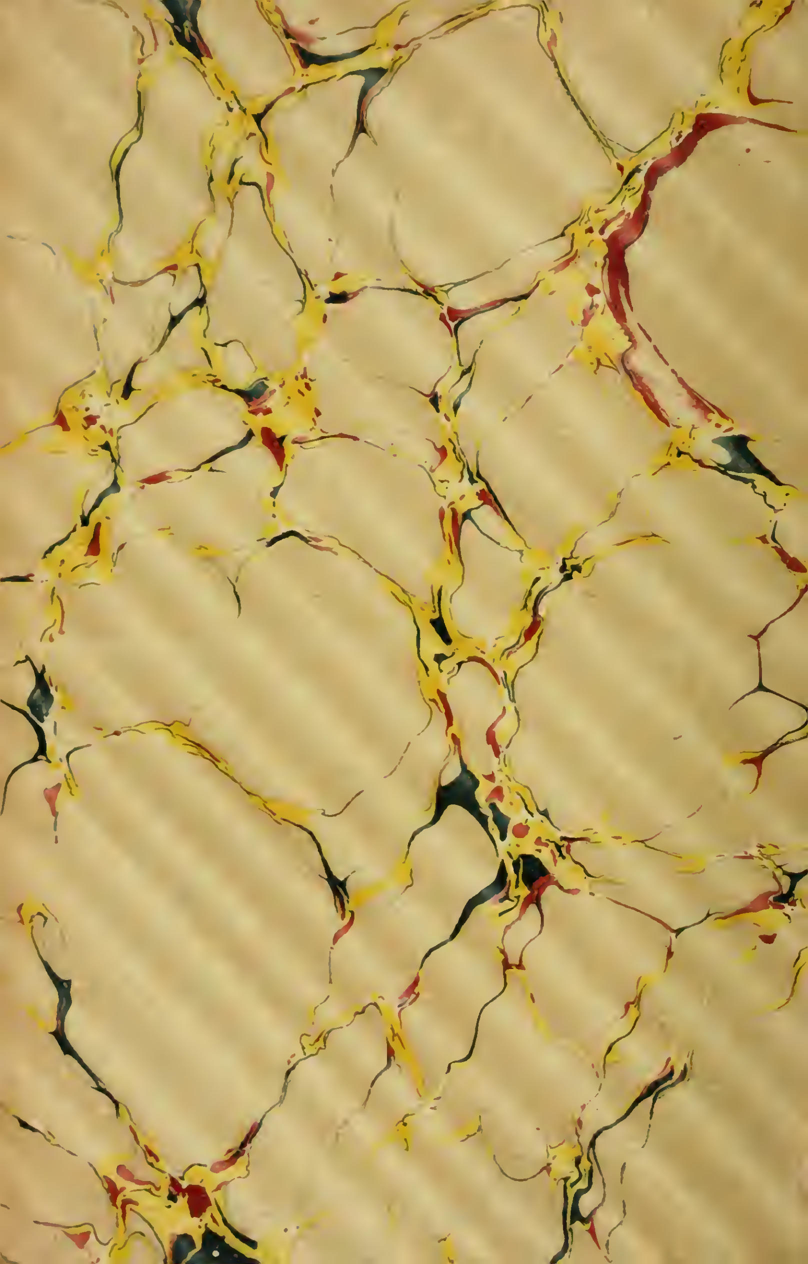
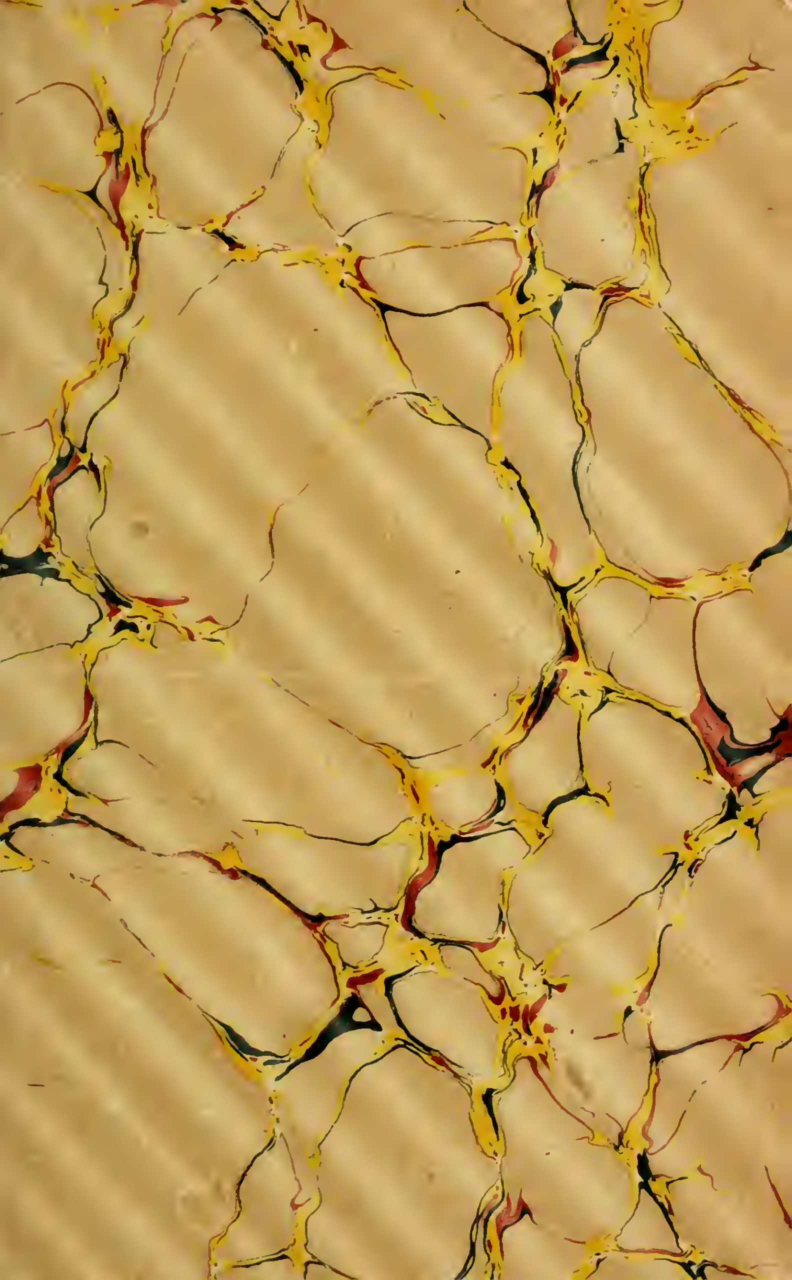

LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO



















LES JEUX DES GRECS

ET DES ROMAINS

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE DE L. MARCEAU

RICHTER

LES JEUX DES GRECS ET DES ROMAINS

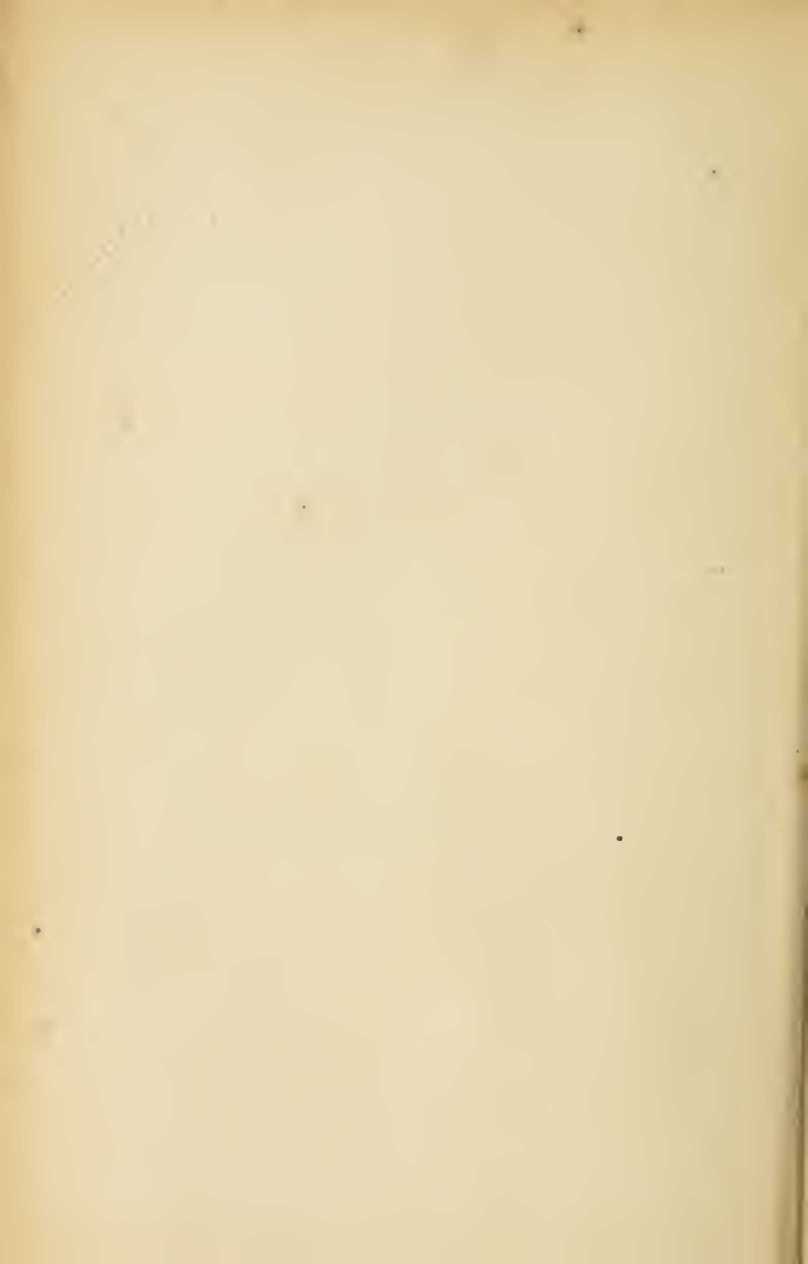
TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

AUGUSTE BRÉAL & MARCEL SCHWOB



PARIS
ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE RICHELIEU, 67
1891



PRÉFACE

En publiant cet ouvrage, nous n'avons pas été poussés par le simple désir de mettre sous les yeux du public quelques pages d'archéologie attrayante; une autre raison nous a encouragés à adapter, pour la jeunesse française, l'ouvrage de M. Karl Richter [1].

(1) Tout en retranchant certains passages du livre allemand, nous avons cependant suivi avec fidélité l'ouvrage de Richter et traduit certaines affirmations qui pourront paraître hasardées.

Ainsi il n'est pas un cavalier qui lise sans incrédulité le passage où l'auteur nous apprend que les cavaliers athéniens montaient souvent sans rênes. Pourtant les auteurs grecs parlent assez fréquemment de mors et de bride. Nous ne voyons pas de rênes dans les frises du Parthénon, mais la position seule de l'encolure prouve que les chevaux représentés sont « en main ». Personne d'ailleurs ne dira que les arcs des Grecs n'avaient pas de corde. Cependant nous n'en voyons pas sur la statue de la Diane chasseresse.

Il semble, en effet, que, dans ces derniers temps, les jeux du corps retrouvent la faveur qu'ils méritent et qu'ils avaient perdue. Nous avons commencé par imiter les pays voisins; on a joué, par mode, des jeux étrangers, mais, au lieu de lasser, comme il arrive généralement, cette mode a amusé, et, après avoir joué « par genre » ou par imitation, on a tout simplement joué pour jouer, ce qui est la vraie manière. On peut donc dire aujourd'hui que la jeunesse française a pris goût aux jeux du corps; le principal est fait; mais une question se pose : à quels jeux nos jeunes camarades vont-ils se livrer? lesquels faut-il leur conseiller? C'est là une question importante, et précisément une « question du jour ».

C'est par imitation des Anglais, que nous nous sommes remis à jouer en France; emportés par un beau zèle, nous nous sommes hâtés de prendre leurs jeux mêmes. Certes, les jeux anglais comme le lawn-tennis, le cricket, le croquet même sont amusants, mais ce ne sont pas des jeux auxquels tous les enfants puissent jouer; ils nécessitent

bien des choses que l'on n'a pas dans nos lycées et dans nos écoles.

Nos élèves de quatrième n'ont pas en général ce qu'il faut pour s'offrir des raquettes, des balles, des filets, des sandales... et surtout une pelouse plate ; l'organisation actuelle de nos collèges ne permet pas de jouer à la plupart des jeux anglais, et s'il ne faut pas attendre une revision des règlements universitaires pour commencer à s'amuser, il ne faut pas non plus que les jeux deviennent l'apanage d'une minorité chez un peuple où l'instruction est obligatoire pour tous. Une réaction s'est déjà produite contre les jeux anglais. M. Philippe Daryl a mené la campagne dans le *Temps* et a, depuis, réuni ses articles en volume [1]. Il nous vante, et avec raison, les jeux de l'ancienne France comme la paume, le mail, etc. Mais, pour nos écoles, ces jeux offrent exactement les mêmes difficultés que les jeux anglais qui n'en sont d'ailleurs, pour la plupart, que des copies.

(1) *La Renaissance physique*, par Phil. Daryl, Paris. Hetzel et Cie.

(Le cricket seul est un jeu vraiment national en Angleterre, de même que le base-ball en Amérique. Voir à ce sujet un article fort intéressant de M. Siméon Luce, dans « la France pendant la guerre de cent ans ».) En effet, sous bien des rapports, l'ancienne France ressemblait à l'Angleterre d'aujourd'hui, et en particulier pour le sujet qui nous occupe, les situations étaient semblables dans les deux pays.

C'était une petite partie de la société française qui jouait à la paume, au mail, etc., de même que c'est une petite partie, ou du moins une partie de la société correspondant à notre bourgeoisie aisée qui joue au tennis et au cricket en Angleterre. — Vous vous trompez, nous dira-t-on, en Angleterre tout le monde joue. — C'est presque vrai, mais c'est grâce à une organisation que nous ne pouvons pas établir en France du jour au lendemain. Il y a, dans presque toutes les cités anglaises des terrains, des « pleasure grounds », entretenus par la municipalité. Sur ces « grounds » sont installés divers jeux dont le matériel appartient à des socié-

tés de la ville ; là, moyennant un prix très modique, on peut venir jouer au cricket, au tennis; c'est là que se jouent les « matches » de football (notre « soule ») entre les différents groupes de joueurs — et, pour venir faire sa partie sur les « grounds » il n'est, en effet, pas besoin d'être propriétaire.

Mais, pour le moment, nous ne possédons pas de ces « terrains de jeux », et ce n'est pourtant qu'en jouant que nous pouvons espérer en avoir un jour : en effet, c'est par le jeu, c'est par le jeu en commun seulement, que nos collégiens pourront acquérir l'esprit d'association qui manque en général à la jeunesse française et qui est la grande force de nos camarades d'outre-manche. C'est en se retrouvant tous les jours pour jouer que l'on aura l'idée de s'associer afin de réunir les fonds nécessaires à l'établissement de nouveaux jeux exigeant un matériel souvent coûteux, — le jour où les élèves s'associeront entre eux tout leur sera possible [1] — et l'on peut prédire aux

(1) Les Parisiens ont déjà vu cette année ce que peut une association bien dirigée : l' « Union athlétique »,

internes que ce jour-là ils ne seront plus forcés de se contenter de la cour ou du préau ; ils sauront bien obtenir la permission de se réunir dehors pour les jeux — bien mieux ils sauront vite se faire concéder par les municipalités tous les terrains nécessaires.

En attendant ce beau jour il ne nous a pas paru inutile de proposer à nos jeunes camarades quelques jeux nouveaux pour eux et qui ne nécessitent pas de grands frais d'installation.

Certes, il peut sembler bizarre au premier abord d'avoir été chercher, en guise de nouveautés, les jeux des Grecs et des Romains. Mais en fait de jeux il n'y a rien de démodé ; la jeunesse a été et restera bien toujours la même, et les manières de s'amuser resteront bien toujours à peu près les mêmes aussi, du moment qu'il s'agit de jeux sans matériel compliqué. — Il est d'ailleurs curieux de

dont la plupart des lycées et des écoles de Paris font partie, triomphe aisément des difficultés matérielles dont nous parlions ; elle organise des courses à travers la campagne, des jeux en plein air, des exercices d'aviron, et peut offrir l'emplacement et le matériel à ses membres.

remarquer que, même le matériel des jeux, n'a guère changé depuis l'antiquité, et que, sauf peut-être les bicycles et les tricycles, il n'y a pas un seul de nos instruments de jeux ou de sport qui n'ait eu son analogue chez les Grecs ou les Romains ; aussi avons-nous pensé que des combinaisons nouvelles pour eux tenteraient peut-être nos jeunes camarades. Nous pourrons voir un jour le jeu du javelot « renouvelé des Grecs » et joué à l'antique au bois de Boulogne, aux Tuileries, au Luxembourg, ou tout simplement d'un bout à l'autre d'une cour de récréation.

Puisque nous venons de parler du javelot, nous profitons de l'occasion pour rappeler à nos jeunes camarades que c'est là un genre de jeu bien délaissé de nos jours, et qui pourtant est très amusant et très varié. Le tir à l'arc et le jet du javelot pourront devenir, doivent même devenir à la mode et feront certes passer bien des heures agréables. On s'occupe beaucoup, et avec raison, de nous préparer par la gymnastique des soldats agiles et hardis, on ne pense pas assez qu'il n'y a pas plu-

sieurs manières de viser et qu'un tireur à l'arc deviendrait vite un homme adroit à se servir du fusil Lebel. De plus le tir à l'arc est moins bruyant et moins coûteux que le meilleur marché des tirs à balles.

L'arc et le javelot sont de jolis exercices auxquels il faudrait pousser la jeunesse des lycées et des écoles, — les professeurs eux-mêmes y trouveront un intérêt direct; le maniement de ces armes antiques ne sera-t-il pas un commentaire vivant des textes expliqués en classe : qui sait, peut-être un élève va-t-il retrouver un de ces jours la manière de se servir de l'*amentum*, ce fameux tour de main sur lequel les savants ne sont pas d'accord?

Ce seront là de nouvelles occasions qui rapprocheront les maîtres et les élèves; si ces derniers prennent goût aux jeux antiques, les professeurs ne pourront que les encourager en voyant qu'ils sont dans la véritable tradition classique. Peut-être tel maître qui aurait vu sans un grand enthousiasme ses élèves jouer au tennis, ou même à un jeu français,

se mettra-t-il de la partie... si c'est une partie de disque.

Dans tous les cas, la connaissance des jeux et de la manière de jouer des anciens sera utile aux jeunes français; elle leur apprendra d'abord à aimer, nous dirions presque à respecter leurs jeux; il y a une tendance fâcheuse et malheureusement très répandue à regarder les jeux comme quelque chose de secondaire et d'inférieur; il faut montrer aux enfants et aux jeunes gens que chez les peuples dont ils étudient l'histoire et qui sont universellement admirés de nos jours, les jeux faisaient pour ainsi dire partie de la religion et étaient considérés comme une chose des plus importantes. Le relèvement des jeux dans l'opinion publique aurait bien des conséquences précieuses, et tout d'abord celle de faire jouer les jeunes gens plus longtemps. C'est une opinion qui règne un peu partout en France, qui y régnait surtout il y a quelque temps, que les jeux sont bons pour les enfants, mais indignes d'un jeune homme, — ce n'est pas ici le lieu de parler des plaisirs

auxquels ce même jeune homme qui était trop grand pour jouer croyait devoir se livrer pour prouver sa nouvelle dignité.

Nous souhaitons que ce petit livre, dont le titre nous avait tenté, fasse jouer. C'est là toute notre ambition, car si nous pouvons pousser nos jeunes amis à jouer, nous aurons contribué pour notre petite part à préparer pour l'avenir, non un peuple de clowns, de jockeys, ou de gymnasiarques, mais une génération d'hommes lestes, robustes, unis et gais [1].

Auguste BRÉAL.

(1) Le lecteur curieux de connaître toutes les branches de l'éducation athénienne devra lire l'ouvrage si intéressant de M. Paul Girard : « L'éducation athénienne au ve siècle. Paris, 1890. »

LES

JEUX DES GRECS

ET DES ROMAINS

I

LES JEUX DU PREMIER AGE

Dès son entrée dans la vie, l'enfant Spartiate était à la disposition de l'État; celui-ci se réservait le droit d'examiner la constitution du nouveau-né. On exposait sur le Taygète les faibles et les infirmes; ceux qui étaient sains et bien constitués devaient être élevés par leurs parents. A Athènes, quand un enfant naissait, c'était au père de décider s'il voulait le garder et l'élever, ou le repousser en l'exposant. Le sort de l'enfant faible ou contrefait était fatal : on le regardait comme un présage de malheur, comme la preuve de la colère des dieux. Mais il n'était pas rare que l'enfant, quoique bien venu, fût la victime de parents égoïstes; même les riches

exposaient parfois leur enfant. L'opinion générale était d'habitude très indulgente sur ce point.

A Rome aussi les lois des XII Tables ordonnaient d'expôser les enfants faibles ; l'histoire nous apprend qu'il n'était pas rare de voir étendre cette mesure aux enfants robustes. En général, dans l'antiquité, le pouvoir du père sur le nouveau-né était presque illimité.

Aussitôt que le père annonçait sa décision de reconnaitre l'enfant comme membre de la famille, les parents et les amis de la maison venaient apporter leurs félicitations et leurs cadeaux. Cette cérémonie avait lieu cinq jours après la naissance. En signe de fête on ornait la maison ; au-dessus de la porte était suspendue une couronne de rameaux d'olivier ou un ruban de laine : l'olivier était le symbole de la valeur du futur citoyen, la laine était le signe de l'activité de la femme à venir. Une femme, portant l'enfant, faisait plusieurs fois le tour du foyer que l'on ornait pour la circonstance : c'est ce qui explique le nom d'Amphidromies donné à cette fête. Un banquet où les choux, la poitrine d'agneau et la seiche frite étaient des plats traditionnels, marquait la fin de cette solennité qui avait un caractère religieux. Cinq jours après avait lieu une autre fête à l'occasion

du nom qu'on donnait à l'enfant. Outre les sacrifices et les prières à Apollon, à Artémis, aux nymphes, aux divinités des fleuves et aux autres protecteurs de la jeunesse, on faisait, suivant la fortune de la famille, une large part aux réjouissances et aux banquets. La cérémonie même montrait à tous que l'enfant était regardé comme légitime et reconnu par la famille.

A Rome, c'était le huitième jour qu'on donnait un nom aux filles, le neuvième aux garçons ; pour l'ensemble, la fête répondait aux Amphidromies des Grecs.

Outre les cadeaux que le père et la mère faisaient à l'enfant, les invités apportaient de petits anneaux d'or, des croissants, des épées, des chainettes d'argent, des colliers et des parures, des crécelles et des jouets dont l'éclat devait réjouir l'enfant, ou qui, comme certaines amulettes pleines de grains magiques, devaient le préserver des sorciers.

Nous ne savons pas si le jour de naissance était déjà fêté annuellement chez les Grecs du temps de Périclès, ou si cette coutume date de la domination macédonienne. Elle existait certainement à Rome, où l'on échangeait des félicitations et des cadeaux. Avec le temps, ces fêtes devinrent de plus en plus des occasions de

rivaliser de magnificence et les empereurs romains célébraient leur jour de naissance par des largesses et des réjouissances publiques.

Dès que l'enfant ouvrait les yeux à la lumière, il était, selon la croyance répandue dans toute l'antiquité, soumis à l'influence des Divinités qui président aux destinées. Les devins et les devineresses recherchaient la chambre du nouveau-né et étaient richement récompensés quand ils tiraient un présage heureux des rêves de la mère ou de tout autre évènement. Mais l'enfant était aussi exposé aux puissances malveillantes : la mort était imminente si un ennemi appelait sur le berceau Hécate ou les Kères. Aussi la mère, pour préserver son enfant sans défense, avait-elle recours à tous les moyens et, entre autres, aux objets magiques dont nous avons parlé. A Rome on suspendait au cou des enfants la bulle : c'était une petite boîte d'or, ronde ou en forme de cœur, dans laquelle était renfermée une amulette.

On peut se faire une idée des berceuses antiques par ces quelques vers de Théocrite. Alcmène berce le petit Hercule âgé de dix mois avec son demi-frère Iphiclès sur le bouclier d'Amphitryon et chante :

« Dormez, mes enfants, dormez et reposez doucement, dormez, vous, ma vie, charmants

petits êtres, endormez-vous heureux et réveillez-vous heureux au matin [1]. »

Dans les fouilles d'Olympie on a trouvé un Hermès que l'on attribue à Praxitèle. Il porte dans ses bras le petit Dionysos qu'il va livrer aux soins des nymphes ; il cherche à amuser l'enfant. Le bras droit manque, de sorte qu'on ne sait pas au juste ce qu'il tenait. Mais comme sur beaucoup de statues, Hermès est représenté une bourse à la main, il est probable que là aussi il tenait une bourse dont il faisait résonner le contenu pour amuser le petit enfant [2].

Chez les Grecs, la nourrice régnait en maîtresse dans la chambre des enfants. A Rome les enfants n'étaient pas laissés entièrement aux soins d'une esclave, ils vivaient avec leur mère qui veillait sur eux et sur la maison. Jusqu'à l'âge de six ans filles et garçons grandissaient ensemble sous la direction de la mère et de la nourrice en écoutant avec bonheur les contes et les histoires dont la nourrice n'était jamais à court.

C'était l'histoire de la Gorgone, le monstre volant, dont les regards pétrifiaient, qui avait

(1) Théocr. *Idyl.* XXIV.

(2) D'après deux copies plus ou moins parfaites de la même statue, trouvées en Gaule, on pense aujourd'hui que l'Hermès de Praxitèle tenait en main une grappe de raisin. (N. des traducteurs.)

des serpents sur la tête et autour du corps ; ou bien l'histoire d'Empuse, autre fantôme qui mangeait les hommes et qui avait des pieds d'âne ; plus tard venait les histoires des Lamies, d'Acco et d'autres esprits qu'on appelait du nom générique de Mormocyles : ils volaient les enfants et les mangeaient. On racontait aussi les exploits d'Héraclès, qui, encore enfant, avait étranglé deux serpents ; ceux d'Hermès, qui, aussitôt après sa naissance, jeta bas ses langes et vola cinquante bœufs qu'Apollon faisait paître en Piérie ; ou bien c'étaient les légendes de Phrixos ou d'Hellé que Nephèlè enleva sur un bélier à toison d'or ; de Phaéton, fils du soleil qui embrasa la terre dans sa course et fut foudroyé ; ses sœurs qui le pleuraient furent changées en aunes et en peupliers ; et bien d'autres histoires fantastiques. Les jeunes garçons prenaient plaisir au récit du combat des rats et des grenouilles ainsi qu'à des fables dans le genre de celles qu'Ésope nous a laissées. Ces récits commençaient en général par une formule dans le genre de la nôtre : « il était une fois » ; d'autres se sont perpétuées dans la tradition sous forme de chansons.

Nous avons déjà parlé des crécelles, qui furent, dit-on, inventées ou perfectionnées par Archytas, homme d'État, général, philosophe

et mathématicien de la grande Grèce. Pour une obole on pouvait acheter une petite voiture comme celle dont parle Aristophane dans les « Nuées », où Philocléon dit à son fils :

« Un jour je t'achetai, mon enfant, quand tu avais six ans — tu bégayais encore, je m'en souviens — avec la première obole de mon traitement de juge, une jolie petite voiture aux fêtes des Diosies [1]. »

Pausanias nous parle d'un petit lit incrusté d'ivoire qui se trouvait dans l'Heraion d'Olympie : c'était un jouet de la princesse piséenne Hippodameia qui devint la femme de Pélops, peut-être le lit de sa poupée. Ces poupées étaient en terre cuite peinte ; quelques-unes étaient en cire et articulées. Il y avait de plus en fait de jouets toutes sortes de statuettes en terre cuite : des oiseaux, des lièvres, des tortues, des grenouilles, des singes, des serpents, de petites figures de soldats et de généraux que les enfants enfermaient dans un cheval de Troie, comme les nôtres enferment leurs animaux dans une arche de Noé ; enfin il y avait des services et des petits ménages.

Aristophane dit du génie inventif des enfants grecs : « N'hésite pas à le prendre comme élève ; il est ingénieux : tout petit il fabriquait déjà

(1) Fêtes de Zeus.

des maisons de cire, construisait des bateaux, et faisait des voitures de cuir; avec les écorces des grenades il fabriquait des grenouilles [1]. »

On trouve beaucoup de ces jouets, surtout des poupées, dans les tombeaux : on aimait en effet laisser aux enfants morts les objets qui leur avaient fait plaisir. Les filles gardaient leurs poupées jusqu'à leur mariage et les consacraient ce jour-là à la divinité. C'est ce que montre un fragment de Sappho : « O Aphrodite, ne méprise pas les voiles de pourpre de ma poupée, moi, Sappho, je te consacre ces dons précieux.»

En fait d'animaux vivants, les enfants avaient des chiens, des lapins, des oies, des canards, des cygnes, des singes. Les peintures nous montrent des petits garçons qui tiennent un oiseau par un fil attaché à sa patte; les hannetons pendus à un fil ne manquent pas non plus. Horace, dans le second livre des satires, parle d'une souris qu'on attelait à une petite voiture. Enfin les enfants prenaient un plaisir particulier aux combats de cailles et de coqs; ces sortes de batailles étaient une réduction de la lutte des athlètes. Nous avons plusieurs représentations de ces combats. L'une d'elles figure une lutte déjà terminée; le coq vaincu baisse la tête pendant que son maître, le vainqueur,

(1) Aristophane, *Les Nuées*.

emporte avec fierté la couronne, prix de la lutte. Chez les hommes, les combats de cailles et de coqs étaient souvent l'occasion de paris ; le propriétaire d'un bon coq de combat était estimé très heureux [1].

Sur beaucoup de peintures de vases nous voyons des enfants à cheval sur de longs roseaux ou sur des bâtons à tête de cheval. Plutarque nous montre Agésilas jouant à ce jeu avec ses enfants; Valère Maxime raconte qu'Alcibiade trouva un jour Socrate s'amusant de la même façon avec les siens.

Les enfants s'amusaient aussi à jouer au cerceau : le cerceau était en métal garni d'anneaux ou de grelots, le bâton était en fer. Ce jeu paraît avoir eu une vogue extraordinaire à Rome; les enfants luttaient à qui aurait le plus beau cerceau et saurait le mieux le conduire. Le succès de ce jeu explique le nombre des peintures et des camées qui le représentent ainsi que toutes les allusions qu'y font les écrivains latins.

(1) Au Salon de 1890, M. Georges Rochegrosse, qui aime l'antiquité grecque et latine, a exposé un excellent tableau représentant un combat de cailles. La famille est groupée autour de la table ; deux cailles combattent, les ailes éployées ; l'une est morte, sur le dos, les pattes crispées : deux petites cages en bois sont près des combattantes. (N. des traducteurs.)

Sur un bas-relief provenant d'un tombeau romain on voit le cerceau, le disque, le masque et les bêtes préférées d'un petit garçon : une caille, un lapin et une chèvre. Les enfants avaient aussi des *sabots*, que l'on faisait tourner avec un fouet de cuir, des *totons* qu'on mettait en marche à la main, et même des toupies qu'on lançait au moyen d'une ficelle. On jouait au sabot dans les maisons et dans les rues. Il y avait des escarpolettes analogues à celles de maintenant ainsi que de grandes balançoires à quatre cordes. La figure 1 nous montre un *guigame* ou planche à bascule : deux femmes sont debout chacune à une extrémité d'une planche posée sur une sorte de pieu ou de billot fixé en terre. On sautait à la corde, on montait sur des échasses; les garçons jouaient à saute-mouton.

Nous avons vu les jeunes filles consacrer leurs poupées à la déesse le jour de leur mariage; de même les jeunes gens, quand ils atteignaient l'âge d'homme, consacraient leurs jouets à Hermès; les vers suivants en font foi :

« Cette balle préférée et ce jouet de son enfance, la bruyante crécelle de buis ; ces osselets si longtemps désirés et cette toupie ronflante, Philoclès les a suspendus comme offrande à Hermès. »

Nous connaissons par les monuments une

sorte de colin-maillard, où l'enfant qui a les yeux bandés doit trouver ceux qui sont cachés,

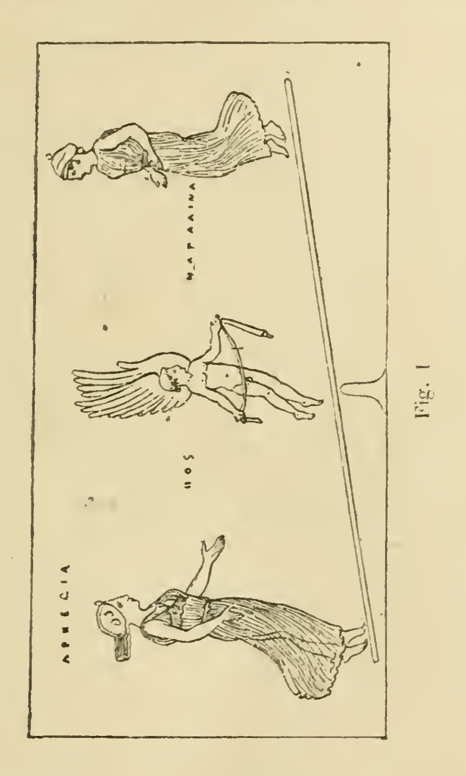


Fig. 1

attraper ceux qui se sauvent et deviner ceux qu'il prend. On bandait les yeux d'un joueur qui tournait en rond en criant : « Je vais à la chasse

d'une mouche d'airain » (cf. l'italien *mosca ceca*); les autres répondaient : « Tu peux la chercher, tu ne la trouveras pas », le frappaient à coups de courroie, le tiraillaient et le taquinaient jusqu'à ce que l'un d'eux fût pris. Un autre jeu consistait en ce que l'un des joueurs s'asseyait, les yeux bandés, au milieu d'un cercle d'enfants, et dès qu'il s'était levé pour attraper un des joueurs cachés, chacun cherchait à s'emparer de la place du milieu. Cette place était le but.

Le jeu de course se jouait de la façon suivante : il y avait un but à atteindre où l'on était en sûreté. A une certaine distance de ce but, les joueurs se plaçaient, divisés en deux camps séparés par une ligne. Un des joueurs jetait en l'air un disque ou un coquillage, noir d'un côté et blanc de l'autre, en criant « jour ou nuit ». Si le disque tombait du côté « jour » le camp adverse se sauvait vers le but ; si c'était le côté « nuit », le camp qui avait jeté la coquille tâchait d'arriver premier au but. Tout joueur pris devait s'asseoir à terre et prenait le nom « d'âne ». Comme punition les vaincus portaient les vainqueurs, ce qui était commun à beaucoup d'autres jeux (fig. 2). Il faut citer aussi la course à cloche-pied et particulièrement le saut à cloche-pied sur une outre : il fallait se tenir sur une jambe, debout sur l'outre enduite de

graisse ou d'huile, sauter et tâcher de ne pas

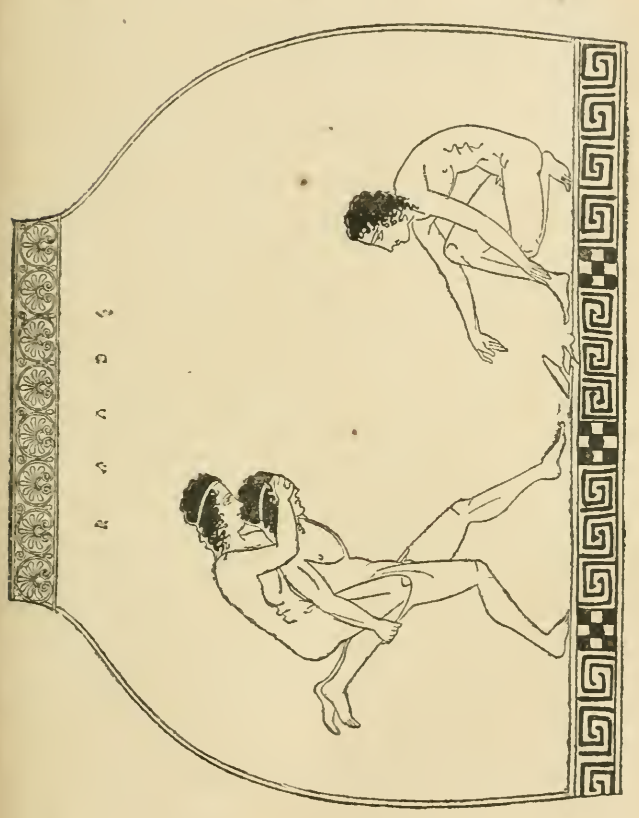


Fig. 2

tomber. Les petits Romains s'amusaient aussi à jeter une pièce de monnaie en l'air et à deviner

de quel côté elle tomberait ; mais, au lieu de crier « pile ou face » ils disaient « tête ou bateau ». L'une des faces portait en effet une tête de dieu et l'autre une proue de navire. Il y avait aussi un jeu qui ressemblait un peu au jeu du « diable boiteux » d'aujourd'hui. Les joueurs se mettaient en rond ; l'un d'eux marchait autour du cercle une corde à la main : il essayait de poser cette corde en cachette aux pieds d'un des joueurs immobiles ; si ce dernier ne s'en apercevait pas il devait subir dans l'intérieur du cercle tous les coups des joueurs ; dans l'autre cas il poursuivait le joueur qui tenait la corde. A ces jeux il faut joindre le jeu « du roi ». Hérodote en parle à propos de la jeunesse de Cyrus[1]. Cyrus, qu'Astyage croyait mort, mais qui avait grandi caché chez un berger, était, à l'âge de dix ans, « le roi » parmi les garçons du village ; les uns faisaient les courtisans, d'autres les soldats, les autres étaient la police secrète ou bien jouaient le rôle de sujets en présentant au roi des rapports ou des placets et en amenant devant lui les étrangers. « Le roi » punit le fils du noble Astyage un jour qu'il n'avait pas voulu lui obéir. Aux jeux de course on appelait roi celui que nous appelons aujourd'hui « chef de camp ».

(1) Hérod. *Hist.* Liv. I.

Les enfants jouaient encore à lancer des pierres contre un but ; d'ailleurs les jeux où il fallait atteindre un but avec un projectile quelconque étaient nombreux : les *Lamentations d'un noyer* en sont la preuve :

« Je suis pour la bande joyeuse des garçons, un souffre-douleurs, un but vers lequel ils lancent des pierres. Cette grêle a haché ma couronne de fleurs et cassé toutes mes branches. L'arbre ne vaudra plus rien après la récolte : c'est pour mon propre malheur que j'ai porté des fruits. »

Citons encore un amusement tout particulier. A Rhodes, au commencement du printemps, les enfants se promenaient masqués, en bande, tenant une hirondelle de bois à la main. Ils allaient de maison en maison et réclamaient dans leurs chansons toutes sortes de choses à boire et à manger.

Voici leur chant : « L'hirondelle, l'hirondelle est de retour, elle amène le printemps et les beaux jours, elle a le ventre blanc, le dos noir. Donne-nous une figue de ton beau jardin, une coupe de vin, un panier de fromage et de farine. L'hirondelle aime aussi les petits pains aux œufs. — Eh bien, vas-tu nous donner quelque chose ou nous renvoyer ? Si tu donnes, cela te portera bonheur ; sinon, nous allons

nous venger : nous allons emporter ta porte et ton perron, ou bien encore ta femme qui est dans la maison. Elle est petite, ta femme ; il sera facile de la prendre. Mais si tu nous donnes, que ce que tu donneras soit abondant et bon. Ouvre ta porte, ouvre ta porte à l'hirondelle ; nous ne sommes pas des vieux, nous sommes de petits enfants. »

Nous ignorons la plupart des jeux de balle de l'antiquité. Mais nous savons qu'au temps des empereurs romains il y avait cinq espèces de balles : les petites, les moyennes, les grosses, les très grosses et les ballons. Le jeu ordinaire était la *pila*[1]; la balle dont on se servait était bourrée de crins et recouverte de morceaux de cuir ou d'étoffe multicolore ; le *follis* était un gros ballon creux qu'on lançait avec le poing ou avec l'avant-bras ; la *pagonica* était d'une grosseur intermédiaire entre la *pila* et le *follis* et était bourrée de plumes. Il y avait une charade grecque dont le mot était *palla.*

« Je suis tout en crins : des feuilles recouvrent les crins et nulle part on ne voit de couture. J'aime à jouer avec les enfants, mais s'il s'en trouve un qui ne sache pas lancer, il devient un âne. »

(1) Grec : πάλλα ; latin : *pila* ; français : balle : allemand et anglais : ball.

Pollux nous dit que le perdant, « l'âne », avait à faire ce que lui ordonnait « le roi ».

Le jeu de balle était facile et peu fatigant ; c'était le jeu favori des jeunes filles. Dans Homère les servantes de Nausicaa jouent à la balle après avoir lavé le linge. Pendant ce temps Nausicaa chante un air de danse au milieu des joueuses.

Quand on jouait seul on était debout ou assis, et l'on jetait le plus de fois possible la balle contre le mur ou par terre en la repaumant avec la main. On comptait le nombre de coups pour connaître le vainqueur.

Les jeunes garçons jouaient à un jeu où il y avait une ou plusieurs balles dont chacun cherchait à s'emparer. Ces sortes de jeux, le *harpastum* par exemple, étaient souvent assez brutaux. On s'arrachait la balle et on se battait pour l'avoir.

Peu à peu le jeu de balle se perfectionna et donna naissance à de nombreuses variétés. La figure 3 représente un exercice de balle à la palestre; nous verrons plus loin que les jongleurs faisaient admirer leur talent. Le jeu de balle rendait fort et adroit; il y avait des places réservées à ce jeu dans les maisons; la chambre où l'on jouait s'appelait *spheristerium*, et on pouvait la chauffer en hiver.

Pour les Grecs, le jeu de balle était une occasion de danser et de chanter ; chez les Romains on cite comme joueurs adroits le pontife M. Scaevola, Mécène, l'empereur Alexandre Sévère. César, le maître du monde, en jouant

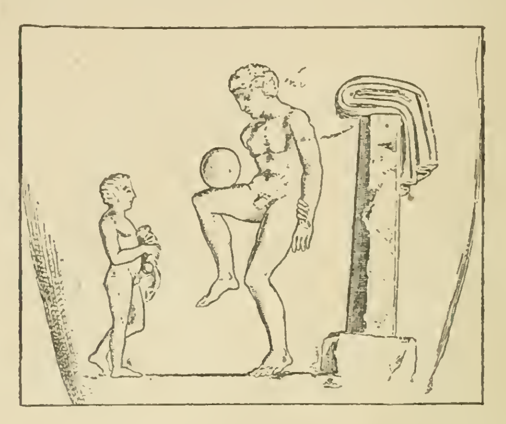


Fig. 3

tous les jours à la balle, exerçait son corps en même temps qu'il reposait son esprit. On raconte que Caton le jeune joua à la balle sur le Champ-de-Mars le jour même où il avait échoué au Consulat. Suétone dit de l'empereur Auguste qu'il « abandonna l'équitation et l'escrime aussitôt après la guerre civile et se mit à jouer à la balle et au ballon. » Les enfants jouaient encore entre eux ou avec les

grandes personnes au jeu populaire de « pair ou impair » avec des noix, des haricots, des amandes ou des osselets. Ce jeu paraît avoir été en vogue, car il est souvent représenté. Une élégie, composée en l'honneur de la noix, nous fait croire que les Romains s'en servaient beaucoup dans leurs jeux. Tantôt on en mettait quatre par terre : trois dessous et une dessus ; il s'agissait d'abattre celle d'en haut sans déranger les autres ; ou bien on posait une rangée de noix par terre ; on en faisait rouler une autre sur une planche inclinée et on tâchait ainsi de toucher une des noix rangées. Plus tard on joua à des jeux instructifs, on composa des mosaïques avec des cailloux triangulaires et carrés. On écrivit des mots avec des lettres d'ivoire ou de buis. Ou bien encore on s'amusait à faire tourner une pièce de monnaie sur la tranche et à poser le doigt dessus de manière à l'arrêter sans la faire tomber à plat. On jouait quelquefois avec des enjeux pour imiter les grandes personnes.

Dans toutes les peintures et les terres cuites qui représentent ces jeux on voit éclater la gaîté et l'amabilité du caractère grec. Les jeux, dit Platon dans le premier livre des *Lois*, ont cet avantage qu'ils peuvent donner aux penchants des enfants une direction déterminée.

Ceux qui seront aubergistes ou architectes doivent jouer à l'architecte ou à l'aubergiste dès leur enfance ; il faut leur donner des jouets dans le genre des outils qu'ils manieront plus tard. C'est tout petit qu'il faut acquérir en jouant les connaissances dont on aura besoin dans l'avenir : le futur charpentier doit jouer à peser et à mesurer ; le futur soldat doit s'amuser à monter à cheval et à faire l'exercice.

II

LES JEUX GYMNASTIQUES ET ATHLÉTIQUES

Quand les jeunes garçons avaient atteint seize ou dix-sept ans, la mère n'était plus seule à les élever; elle était secondée par un esclave qui les surveillait, les dirigeait et les conduisait à l'école et à la palestre. Ils restaient sous la garde de cet esclave jusqu'au jour où ils atteignaient l'âge d'éphèbe. Avec l'école la vie sérieuse commençait; pourtant il y avait des jours de congé et toute une série de fêtes en dehors de l'école. Parmi celles-ci il faut citer la fête des Muses : les jeunes gens accompagnés de leurs maîtres et de leurs amis allaient, en procession, couronnés de fleurs, aux temples d'Apollon et de Diane pour louer les dieux. Aux Herméennes, fêtes de gymnastique an-

nuelles, on se rassemblait à la Palestre et on rivalisait de force et d'adresse après avoir fait en commun un sacrifice aux dieux.

Ce n'est pas ici le lieu de parler avec détails de l'enseignement en Grèce et à Rome ; nous voudrions seulement insister sur ce point que l'éducation était double — éducation du corps et éducation de l'esprit — ou comme disaient les Grecs : éducation gymnastique et éducation musicale. Les Grecs ont été les premiers à rechercher un développement harmonieux du corps et de l'esprit. Dans les différentes villes de la Grèce on donnait peut-être la prépondérance tantôt à l'un tantôt à l'autre ; mais c'est l'harmonie entre les deux où étaient parvenus les Athéniens qui a valu à Athènes le premier rang dans la civilisation antique.

Jamais, dans aucune autre ville, on n'a tendu, autant qu'à Athènes, à réaliser cet idéal : « une âme saine dans un corps sain ; » jamais pays ne fut plus propice à la santé et à la gaité, jamais climat ne favorisa plus le développement physique et moral. Tous les peuples de l'antiquité ont pratiqué les exercices du corps ; les Athéniens y mettaient leur amour-propre ; enfants, jeunes gens et hommes faits s'y appliquaient dans la mesure de leurs forces. Toute la vie d'un Grec n'était qu'une longue

lutte. Pour les jeunes garçons les exercices du corps n'étaient et ne devaient être qu'un jeu ; le principal était la danse, dont les mouvements rythmés développaient la grâce et la beauté du corps. Les danses n'étaient pas des rondes mais des danses marchées accompagnées de chants et de musique ; elles se trouvent déjà mentionnées dans Homère.

Des exercices plus violents et plus fortifiants avaient lieu dans la palestre [1]. La palestre était l'école de gymnastique des jeunes garçons, le gymnase proprement dit n'étant pas fait pour les commençants. L'architecte romain Vitruve nous décrit la construction et l'aménagement d'une palestre. Ce n'est pas la description de la palestre en général, mais bien d'une palestre qu'il semble avoir eue sous les yeux.

« Dans une palestre, dit Vitruve, il faut des cours bordées de colonnades et en forme de rectangle allongé. Le tour de ces cours doit avoir la longueur de deux stades, longueur que les Grecs appellent *diaulos*. Trois des rangées de colonnes doivent être simples ; mais la qua-

(1) Selon d'anciens mythes Palestra, fille d'Hermès, aurait introduit la lutte en Arcadie. Dans Lucien nous voyons Apollon dire d'Hermès qu'il est le meilleur gymnaste ; comme dieu des Éphèbes il porte la robe d'Éphèbe.

trième, celle du sud, doit être double pour que le vent du midi ne puisse pas souffler à l'intérieur. Derrière les trois rangées de colonnes sont des salles spacieuses, garnies de sièges pour que les philosophes, les rhéteurs et les amateurs de conversation puissent discuter à leur aise. Du côté de la double colonnade il doit y avoir d'abord, au milieu, l'*Ephebeum*, très grande salle garnie de sièges et d'un tiers plus longue que large; sur la droite le *Coryceum* communiquant avec le *Conisterium;* après le Conisterium, au tournant de la colonnade, le bain froid, que les Grecs appellent *Khutron;* sur la gauche de l'Ephebeum se trouve l'*Eleothesium,* puis le *Frigidarium,* et, à l'angle de la colonnade, l'entrée de la chambre chaude communiquant avec la voûte du bain de vapeur, qui doit être deux fois plus long que large; à l'un des coins doit se trouver le *Laconicum* et, en face, le bain d'eau chaude. »

Le sol des arènes couvertes et de la cour intérieure se composait de terre bêchée ou d'une épaisse couche de sable. On aimait à placer les gymnases dans un beau paysage, à proximité d'un bois ou d'un jardin; on recherchait aussi le voisinage d'une eau courante : le gymnase d'Élis était sur la rive du Pénée; celui de Corinthe près de la source de Lerne; à Athènes,

où l'eau manquait, on était obligé d'avoir recours à des conduites artificielles.

Au plus beau temps d'Athènes on y comptait trois gymnases : l'Académie, le Lycée et le Cynosarge, tous trois situés en dehors de la ville. Le premier était placé à six ou huit stades au nord-ouest ; le second à l'est, sur l'Ilissus ; le troisième, situé près de là, ne servait dans les premiers temps qu'aux exercices des jeunes gens de condition inférieure, c'est-à-dire à ceux dont la mère n'était pas citoyenne d'Athènes ; cette distinction n'exista plus à partir du gouvernement de Thémistocle. Les palestres ne manquaient pas ; quelques-unes étaient construites aux frais de l'État ; elles portaient des noms de personnes, probablement les noms des fondateurs ou des maîtres. Ces maîtres de gymnastique, les *pédotribes*, sont représentés sur certains vases tenant un instrument de correction : un bâton, un fouet, une verge ou une baguette fendue, d'autres fois ils portent une branche d'olivier, récompense du vainqueur. Ils exerçaient les enfants, en graduant les exercices selon leur force et avec beaucoup de précautions ; les pédotribes dirigeaient eux-mêmes les mouvements compliqués et les exercices difficiles comme les luttes ; d'autres fois ils se faisaient suppléer par des

aides. En Grèce et à Rome c'était dans l'après-midi que les jeunes garçons se rendaient à la palestre pour s'y exercer et s'y reposer. On n'y faisait rien de trop violent et l'on n'allait jamais jusqu'à l'épuisement des forces ; aussi était-ce surtout pour modérer et régler les mouvements que les maîtres étaient utiles. Après la matinée passée à l'école venait un temps de repos ou tout au moins d'amusement ; on jouait aussi à toutes sortes de jeux : on luttait en tirant une corde [1], on grimpait à la corde, on jouait à la balle. Les exercices faciles étaient le saut, la course, le jet du disque et de petits javelots, exercices que nous voyons déjà mentionnés dans Homère. Les enfants aiment naturellement sauter ; on en profitait pour cultiver à la palestre cet exercice qui développe la puissance du jarret, la rapidité et la sûreté. Outre les sauts simples, que l'on peut diviser en sauts en longueur et sauts en hauteur, il y avait des sauts plus fatigants, comme le saut en longueur avec des poids ou des haltères. Ces haltères, qui n'étaient pas connues dans les temps reculés, étaient des masses de pierre ou de plomb, semi-circulaires, parfois munies

(1) V. *La France pendant la guerre de Cent ans*, de M. Siméon Luce. Ce jeu a été également en honneur au moyen âge.

de poignées pour les mains, ou bien étranglées au milieu avec un renflement aux deux bords; elles avaient des poids différents selon la force du sauteur. Le sauteur prenait de l'élan, laissait tomber les bras à l'avant-dernier pas et les lançait avec force en avant au moment de s'en-



Fig. 4

lever (fig. 4). Au moment de toucher terre il les rejetait de nouveau vigoureusement en arrière. Le centre de gravité pendant le saut se trouvait ainsi placé en avant; cela permettait

de sauter plus loin que sans haltères. Les anciens ne connaissaient pas le saut à la perche.

La course aussi est un des exercices favoris de la jeunesse; elle a existé dans tous les temps et ne nécessite ni appareil compliqué, ni concurrent; c'était de plus un exercice national chez les Grecs. On courait dans les écoles de gymnastique, mais on ne courait pas jusqu'à l'épuisement. Le champ d'exercices des jeunes Spartiates qui n'avaient pas d'école proprement dite s'appelait champ de course, en grec *dromos*.

La piste était couverte de sable épais. Il fallait parcourir le stade, une longueur de piste de deux cents mètres. C'est une distance qu'un garçon vigoureux peut franchir sans fatigue. Les plus forts devaient aller et revenir, ce qui demandait déjà plus de vigueur et plus d'habitude. Une course plus longue était la course du cheval, ainsi nommée parce que le coureur devait parcourir quatre fois le stade comme les chevaux dans les courses. Il n'y avait pas de limites pour la course de fond; il y fallait une force, un souffle, une résistance et une vitesse peu ordinaires. Dans les premiers temps, les coureurs portaient une écharpe autour des reins; plus tard on courut tout nu. A Sparte, sur le champ d'exercices, on avait coutume de dire :

« Dépose tes habits et joue avec nous, ou bien va-t-en. »

Dans les courses ordinaires on courait de gauche à droite ; dans les courses de fond on courait en sens inverse. On courait ordinairement à quatre ; c'était le sort qui désignait les places au départ. Des vases antiques nous montrent les coureurs l'un près de l'autre ; ils passent avant même d'être cachés par la poussière qu'ils soulèvent.

Les jeunes gens s'exerçaient aussi à courir sous les armes. Un autre vase représente quatre coureurs des grandes Panathénées, nus, coiffés du casque et armés du bouclier d'hoplite. Le vainqueur définitif était celui qui, à la dernière course, composée des quatre vainqueurs, battait ses concurrents. Cet entraînement et ces exercices nous font comprendre qu'un Phidippide ait pu faire environ 150 kilomètres en deux jours. Il faut une habitude constante de la course pour arriver, comme les soldats de Marathon, à marcher au pas accéléré sur une longueur d'environ 1700 mètres et finir par une course au pas de charge ; on comprend que les Perses aient cru voir devant eux des fous furieux. Le courage personnel et l'agilité gymnastique décidèrent la victoire.

« Il dit, et, se levant, il saisit un disque

énorme, plus large et plus pesant que ceux des Phéaciens et, de sa forte main, le lance. La pierre siffle ; les Phéaciens aux navires agiles



Fig. 5

baissent la tète pendant que le disque rapide vole — il tombe bien au delà des autres héros et Athènè pose une marque. »

C'est ainsi qu'Homère nous peint l'habileté d'Ulysse à lancer le disque et sa supériorité sur

les Phéaciens. Le jet du disque est un exercice gymnastique que d'anciens mythes font remonter plus haut que l'antiquité homérique (fig. 5). Les enfants ne commençaient à lancer le disque qu'après l'âge de dix ans, et leurs disques de pierre ou de fer battu étaient naturellement plus légers que ceux des jeunes gens et des hommes faits. Les disques ordinaires étaient en métal, de forme lenticulaire, et d'environ dix pouces de diamètre. On prenait le disque dans la main gauche et on ne le passait dans la main droite qu'au moment de lancer et quand on était en position. Le jet du disque fortifiait l'épaule et tendait les muscles des doigts et des orteils. On le pratiquait dans le stade : on marquait les points où les disques touchaient terre. Un exercice analogue était le jet du javelot, l'*acontion* des Grecs. C'était un bâton émoussé à un bout, une sorte d'épieu qu'on lançait contre une cible.

Mais ce qu'on pratiquait surtout, au gymnase comme à la palestre, c'était la lutte méthodique. Cet exercice comprenait toutes les espèces de luttes, qui, non seulement fortifiaient, mais encore endurcissaient et donnaient du courage. Le caractère distinctif de la lutte c'était d'être un combat où deux adversaires rivalisaient de force, mais suivant certaines

règles. Il n'était pas permis de se battre sans les observer; il y avait des coups interdits et il était défendu de mordre. Tous les spectateurs veillaient à ce que la lutte se passât dans les règles et avec convenance.

Chaque mouvement, chaque prise, devait être conforme à la tradition. La lutte était une affaire de force mais aussi de calme et de sang-froid. Les luttes compliquées étaient réservées, naturellement, aux jeunes gens et aux hommes. C'était l'affaire du pédotribe de proportionner les difficultés de la lutte à l'âge et à la force des lutteurs. Avant de commencer on se frottait le corps d'huile et on se saupoudrait de sable, ou bien on se roulait tout simplement dans l'arène. La lutte durait souvent jusqu'à l'épuisement complet des combattants; si nous essayons de nous représenter une scène de lutte d'après les descriptions et les peintres antiques, nous serons tentés de dire comme le Scythe Anacharsis que Lucien nous montre conduit par Solon à une arène de lutte : « Dis-moi, Solon, qu'est-ce que veulent ces jeunes gens? Les uns s'enlacent et se passent la jambe; d'autres se roulent mutuellement comme des cochons. Et pourtant, tout à l'heure, je les ai vus se déshabiller et se frotter l'un l'autre d'huile. Je ne sais vraiment pas quelle idée les tient! Les

voilà qui courent l'un contre l'autre, tête baissée et qui se cognent le front comme des boucs. Tiens! regarde, en voilà un qui soulève l'autre par les jambes et le jette à terre ; puis il se précipite sur lui, l'empêche de se relever et l'enfonce encore plus profondément dans la boue ; le voilà enfin qui lui serre le corps entre ses jambes, lui presse les coudes contre la gorge et l'étrangle. Ah ! voilà l'autre qui lui frappe sur l'épaule et le supplie, je crois, de ne pas l'étouffer. Ils ne prennent point garde à l'huile et se salissent tellement qu'on ne voit plus du tout qu'ils se sont frottés auparavant. C'est singulier de les regarder, couverts de boue et de sueur, tandis qu'ils se glissent dans les mains comme des anguilles. En voilà d'autres qui font la même chose dans la cour ; mais là il n'y a pas de boue; ils ont élevé un tas de sable et s'en saupoudrent l'un l'autre, comme des coqs qui se jettent de la terre. C'est certainement pour ne pas se glisser dans les mains pendant la lutte et pour offrir, grâce au sable, une prise solide. Et ceux-là, qui sont debout, couverts de sable, eux aussi, et qui se frappent mutuellement et se donnent des coups de pied ! En voilà un qui a reçu un coup de poing sur le menton ; il a la bouche pleine de sang et de sable, et crache presque ses dents, le malheureux !

Et le maître lui-même ne les sépare pas; loin de les faire cesser il les excite au contraire et félicite celui qui a porté le coup. De l'autre côté ils s'agitent tous ensemble; ils prennent un élan comme pour partir à la course mais restent en place et sautent en l'air en donnant des coups de pied dans le vide. Je voudrais bien savoir à quoi sert tout cela; ces gens m'ont l'air d'être de véritables fous et on aura de la peine à me persuader qu'ils ont toute leur tête. »

Solon répond à l'étonnement si vivement exprimé du jeune homme : « Voici comment nous exerçons les corps. Nous les mettons à nu dès qu'ils ne sont plus trop délicats et qu'ils commencent à avoir des muscles durs, et nous tâchons de les habituer à tous les temps pour qu'ils endurent les grandes chaleurs et les froids rigoureux; puis nous les frottons d'huile pour les assouplir et les rendre plus flexibles. Il serait surprenant, en effet, que l'huile pût rendre le cuir, chose sans vie, plus résistant et plus solide, tandis qu'elle ne pourrait fortifier le corps qui, au contraire, est vivant. En vue du même but, nous avons inventé des exercices variés, et institué, pour chacun, des maîtres spéciaux : l'un, pour enseigner le pugilat, l'autre, pour la grande lutte; de cette façon les jeunes gens s'endurcissent, apprennent à

marcher hardiment sur leur adversaire et à ne pas reculer par crainte des blessures. Cette éducation a deux grands avantages : elle rend les jeunes gens courageux et résistants et elle fait leurs corps vigoureux et souples. Quant à ceux que tu vois là-bas, courbés jusqu'à terre : ils apprennent à tomber sans se faire de mal et à se relever avec légèreté; ils apprennent à saisir leur adversaire, à l'enlacer, à lui tordre les membres de manière à l'étouffer ou à lui faire quitter terre ; ce n'est pas là un exercice inutile ; leurs corps deviennent peu sensibles, durs au mal, et ils ont le grand avantage, en cas de guerre, d'arriver souples et agiles, prêts à tous les exercices. Le lutteur, s'il est pris corps à corps par un soldat ennemi, saura le jeter à terre d'une passe de jambe et se relever lestement, même s'il est armé. D'ailleurs, tous ces exercices sont combinés en vue de la guerre, et les jeunes gens qui y sont rompus sont de bien meilleurs soldats que les autres ; la gymnastique les a rendus souples, forts et hardis, agiles et tenaces, en un mot redoutables pour l'ennemi. » Solon passe ensuite à la coutume de se saupoudrer de sable et dit à son compagnon : « Apprends maintenant pourquoi l'on a répandu ici cette poussière et cette terre glaise qui te paraissent ridicules : d'abord, pour que

les chutes ne soient pas trop dures; le sable mou les rend inoffensives; en second lieu, les corps en sueur, quand ils sont couverts de terre glaise, deviennent, comme tu le disais tout à l'heure, aussi glissants que des anguilles; cela n'est ni inutile, ni ridicule, mais cela développe grandement la force et l'élasticité des lutteurs qui sont tenus de faire des prises vigoureuses pour ne pas laisser échapper leurs adversaires glissants. Et, tu peux m'en croire, ce n'est pas une chose facile que d'enlever en l'air un homme couvert d'huile, de poussière et de sueur, et qui se débat de toutes ses forces pour s'échapper et couler hors de tes bras. Le sable, au contraire, sert à empêcher qu'on se glisse hors des mains pendant la lutte; après avoir appris à tenir solidement un adversaire couvert d'un enduit glissant, on s'exerce, en effet, à s'échapper des mains de celui qui vous tient, même quand il vous tient ferme. D'autre part, le sable répandu sur la peau arrête la trop grande abondance de sueur et conserve ainsi les forces; en même temps il garantit des courants d'air nuisibles si la peau était à découvert. Enfin, le sable enlève la saleté et rend le corps brillant. D'ailleurs, je voudrais pouvoir te montrer un de ces jeunes gens pâles, élevés à l'ombre, à côté d'un élève quelconque du lycée, et, quand ce dernier se

sera débarbouillé de sa couche de sable et de poussière, te demander auquel des deux tu voudrais ressembler. Je suis sûr que dès le premier coup d'œil, sans éprouver les deux jeunes gens, tu préférerais un corps robuste et ferme à un corps amolli, efféminé et pâle, parce



Fig. 6

qu'il manque de sang ou que le sang a reflué vers l'intérieur[1]. »

La figure 6 représente deux lutteurs ; celui qui est terrassé ne veut pas s'avouer vaincu et cherche à se relever. Il y avait à la lutte toute une série de « coups », de « trucs », et de « prises ». Cacunh cherchait à jeter son

(1) Cf. la discussion du Juste et de l'Injuste dans les *Nuées* d'Aristophane. (N. des traducteurs.)

adversaire à terre, après quoi la lutte continuait, les deux combattants se roulant sur le sol jusqu'à ce que l'un des deux s'avouât vaincu.

Il y avait, dans les arènes grecques, des bains pour se nettoyer après la lutte. Nous avons décrit les différentes salles de bains ; mais souvent les lutteurs, entièrement enduits de poussière et de boue, commençaient par se nettoyer

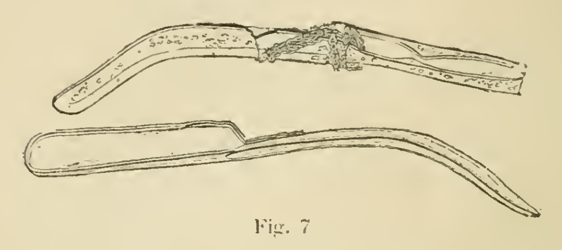


Fig. 7

avec un ràcloir, une étrille. Ces étrilles étaient, comme le montre la figure 7 des instruments en forme de cuiller, faits d'os, de roseau, de fer ou de bronze, munis d'un manche et d'une lame recourbée avec une gouttière par où s'écoulait la sueur et la boue[1]. Avant de s'en servir on humectait la lame avec de l'huile. Les découvertes des Thermes de Pompéi nous ont fait connaître les ustensiles

(1) C'étaient de véritables « couteaux de chaleur » semblables à ceux dont on se sert pour ràcler la sueur des chevaux. (N. des traducteurs.)

de bain que la figure 8 nous montre réunis : ce sont les étrilles, le miroir et le flacon à huile. Au bain, les deux rivaux s'aidaient souvent entre eux quand il n'y avait pas de serviteurs spéciaux.

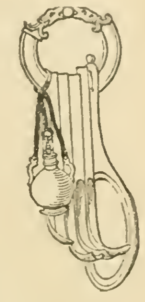


Fig. 8

En résumé, le saut, la course, le jet du disque et du javelot, et la lutte étaient les cinq exercices principaux des jeunes gens. Dans la lutte on peut distinguer un combat plus dangereux : le pugilat, ou combat à poing armé. Les jeunes gens ne s'exerçaient au pugilat qu'après l'âge de quatorze ans, et selon leur plus ou moins grande vigueur. Pour le pugilat (fig. 9) la main était enveloppée de courroies ; plus tard ces courroies furent armées de clous et de plaques métalliques.





Fig. 9

La combinaison de la lutte et du pugilat donna naissance au pancrace, combat très violent où l'on était obligé de porter des masques spéciaux pour protéger les oreilles.

Les luttes et l'agonistique en général furent

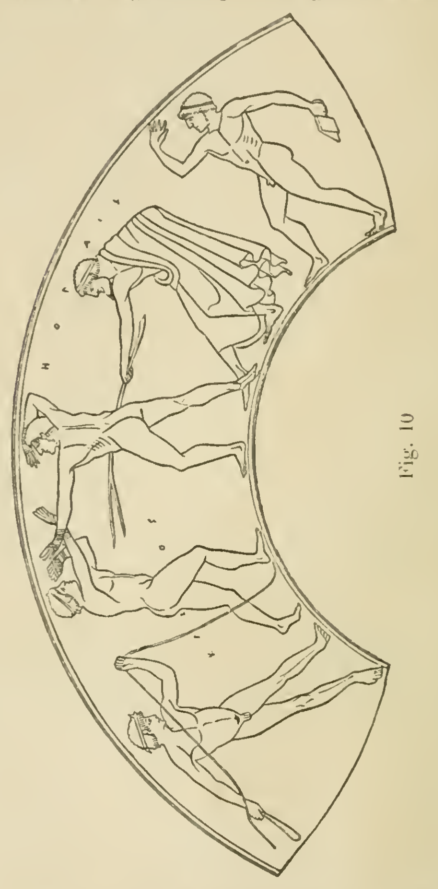


Fig. 10

pratiquées plus tard par les athlètes qui s'exer-

cèrent même au pancrace. Il faut mentionner encore ici une autre combinaison de luttes; le *pentathlon*, pratiqué par les jeunes gens, et qui était, comme son nom l'indique, une combinaison systématique de cinq espèces de luttes, soit d'agilité, soit de force. Nous possédons plusieurs représentations du pentathlon : sur la figure 10 nous voyons le pédotribe surveiller le pugilat engagé entre les deux jeunes gens, tandis qu'un troisième, sur la gauche, semble mesurer la distance d'un saut. La figure 11 nous montre, au milieu, un maître, sur un côté, deux lutteurs ; de l'autre, un homme est occupé à bêcher le terrain pour le saut ou à marquer le but ; un autre porte un ruban à mesurer.

Le pentathlon était réputé l'exercice le plus beau et le plus complet. Nous ne savons pas dans quel ordre se suivaient les cinq combats ; mais la lutte venait en dernier et le droit de prendre part à la lutte dépendait de l'issue des combats précédents. La foule des spectateurs suivait avec passion la marche et l'issue du combat décisif qui terminait la série ; on acclamait joyeusement celui qui avait été cinq fois vainqueur. Mais le pentathlon n'avait pas lieu seulement au gymnase ; les jeunes gens s'y livraient souvent à l'occasion des fêtes, par exemple aux fêtes d'Éleusis et aux Panathénées.

Quelques figures représentent le couronne-

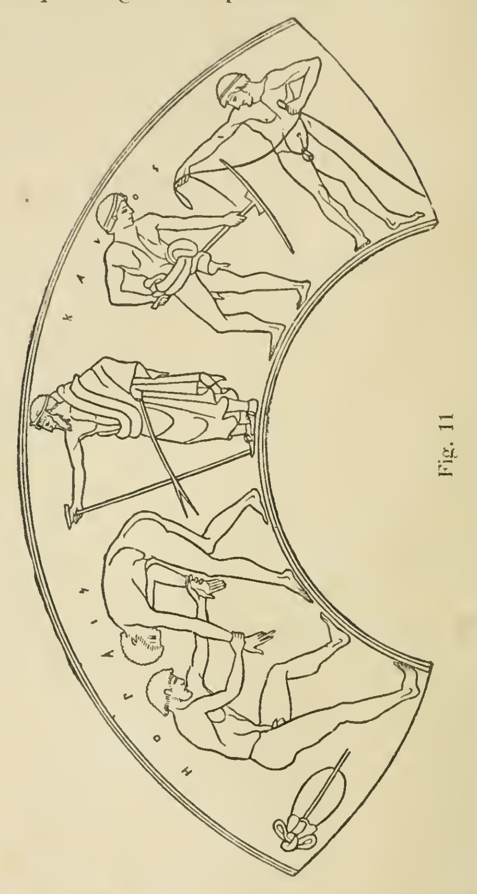


Fig. 11

ment d'un vainqueur et la table de marbre du

distributeur des prix ; à côté du siège nous voyons une table où sont des couronnes et une amphore, plus loin, un olivier sacré, dont on mettait l'huile dans l'amphore que le vainqueur emportait ; au premier plan on voit la chouette, attribut d'Athênê.

Parmi les exercices gymnastiques des jeunes gens, il faut aussi ranger la course des torches. Pausanias nous dit qu'il y avait à l'Académie un autel de Prométhée; on courait de cet autel à la ville avec une torche allumée. Il s'agissait de conserver la torche allumée pendant la course. Si la torche du premier coureur s'éteignait, le second avait le prix; si celle du second s'était éteinte aussi, c'était le troisième qui était vainqueur ; si toutes les torches étaient éteintes, la course était nulle. L'origine de ce jeu paraît être religieuse.

Grâce aux exercices gymnastiques de la palestre et du gymnase, les jeunes gens étaient exercés de bonne heure au maniement des armes de toutes sortes et se trouvaient tout prêts pour la guerre. La pratique des luttes donnait naissance à des sentiments de solidarité, de camaraderie et de patriotisme en même temps qu'elle accoutumait à la fatigue et à la discipline. L'arène était une école où on apprenait à défendre le plus grand des biens,

la liberté, et d'où l'on sortait maître de soi et habitué au danger. Chaque ville possédait un gymnase, une palestre, des jardins publics avec des champs d'exercice; des allées ombreuses et de vastes pelouses, entourées de colonnades et garnies d'autels, ainsi que de statues des dieux qui présidaient au culte du courage et de la beauté. En raison de l'émulation générale, les hommes de tous les âges prenaient plaisir à ces exercices, dont la pratique journalière calmait la trop grande fougue des jeunes gens.

Persuadés que c'étaient les dieux qui rendaient fort, endurant et beau, que c'étaient eux aussi qui donnaient aux hommes une belle voix pour chanter, les Grecs ne célébraient pas les fêtes des dieux comme les autres peuples de l'antiquité. Ils ne se contentaient pas de leur offrir les prémices de leurs champs et de leurs troupeaux; ils se livraient, en l'honneur des dieux, à des luttes autant intellectuelles que matérielles. C'étaient là leurs plus belles offrandes. A certaines fêtes, des chœurs composés d'hommes de différents âges se répondaient mutuellement.

Dans un de ces chants alternés les vieillards chantaient :

« Autrefois nous fûmes des jeunes gens pleins de courage et de vigueur. »

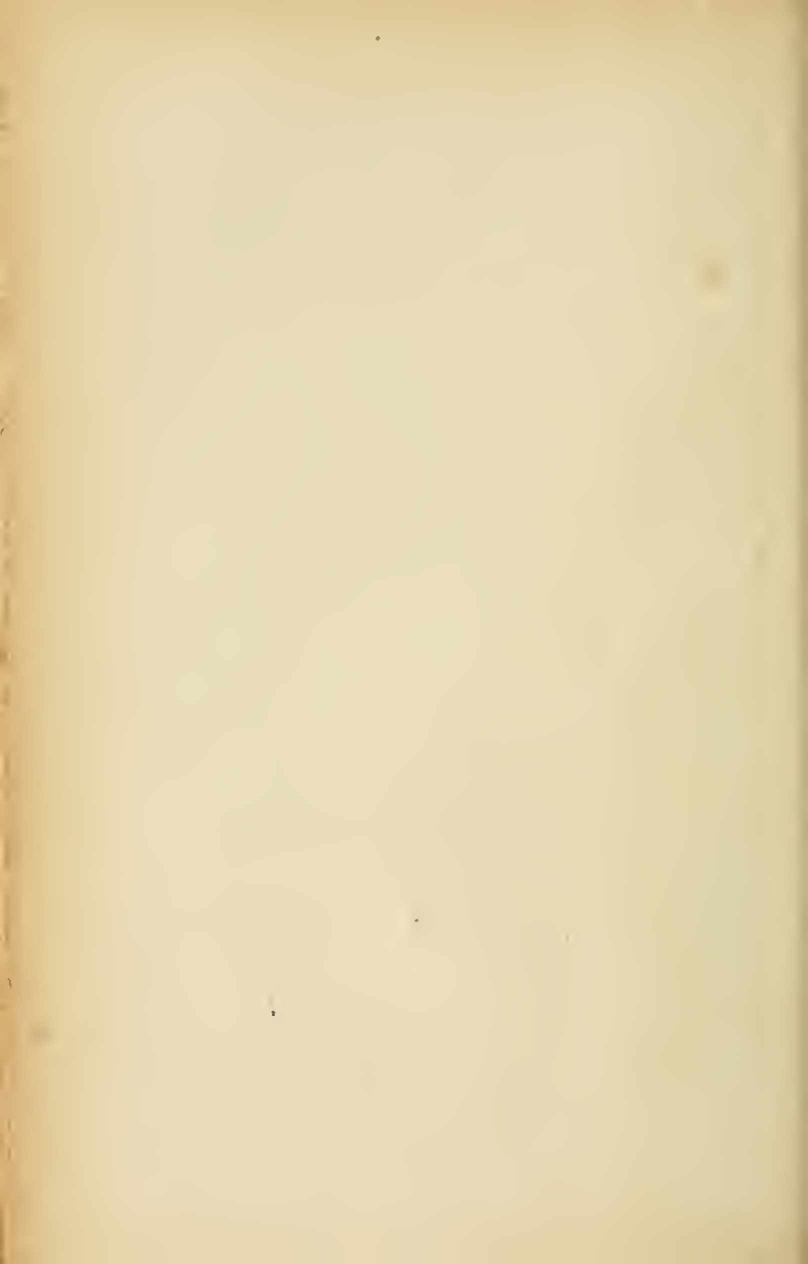
Le chœur des hommes répondait :

« Nous le sommes maintenant, fais en l'épreuve si tu veux. »

Le troisième chœur, celui des jeunes garçons, intervenait alors :

« Plus tard nous vous surpasserons tous. »

Les poètes de l'antiquité nous décrivent les mânes des morts pratiquant elles-mêmes des exercices gymnastiques dans les enfers : c'est ce qui explique que nous voyons souvent ces sortes d'exercices représentés sur les tombeaux.



III

LE SPORT ET LA CHASSE

C'était un jour de fête pour le jeune homme athénien que celui où, ayant atteint ses dix-huit ans, il prenait rang parmi les éphèbes et entrait dans la jouissance de ses droits politiques de citoyen.

La cérémonie commençait par un sacrifice; devant l'autel, le prêtre coupait les cheveux du jeune homme qui les avait portés longs jusqu'à ce jour; l'éphèbe revêtait ensuite la chlamyde que l'on portait, jetée sur l'épaule droite ou agrafée sur la poitrine, puis, armé en guerre, il prononçait le serment traditionnel, jurant d'obéir aux lois, de respecter la religion

et de combattre vaillamment pour la patrie [1]. Venaient ensuite pour les éphèbes deux ans d'une éducation très sévère où on les préparait à bien remplir leurs devoirs de citoyen. On les répartissait dans la campagne ou dans les différents quartiers de la ville pour surveiller les limites des champs ou des terrains et pour organiser des patrouilles; ils parcouraient l'Attique à grandes marches, apprenaient à connaître les chemins, les plaines, les montagnes, le Parnès et le Pentélique, et veillaient à la sécurité publique. Ils occupaient les postes et les forteresses des frontières et s'accoutumaient, par de fréquentes manœuvres, à camper sous la tente ou en plein air. A vingt ans les éphèbes étaient astreints au service militaire proprement dit en cas de guerre : ils étaient prêts pour la vie.

Les exercices commencés à la palestre étaient continués au gymnase du Lycée, qui était spécialement affecté aux exercices militaires, parmi lesquels il faut particulièrement citer l'escrime et l'équitation.

Les Grecs ont toujours été bons cavaliers et ce goût a persisté longtemps après qu'on

(1) A Rome où l'éducation du jeune homme était terminée à dix-sept ans, on échangeait la toge à bord rouge des enfants contre la toge blanche des hommes. Il n'y eut jamais à Rome une éducation spéciale aux éphèbes.

eut cessé de pratiquer les exercices du corps. Aristophane dit, à une époque où la gymnastique commençait déjà à n'être plus très en faveur : « Personne ne sait plus courir adroitement avec une torche allumée ; on perd aussi l'habitude de la lutte. »

En général, la configuration de la campagne grecque n'est pas favorable à l'équitation ; à l'exception de certaines contrées, comme la Thessalie, la Grèce n'est pas un pays où la cavalerie soit d'une grande utilité. Aussi les chevaux étaient-ils un luxe que s'offraient les riches ; on cherchait à briller dans les fêtes et dans les cérémonies en exhibant des chevaux de parade ou des chevaux de course ; c'est pourquoi Eschyle dit d'un beau cheval qu'il est « le bijou le plus précieux entre toutes les richesses ». Les habitants aisés de Sybaris, dans la Basse-Italie, avaient des chevaux qu'ils faisaient danser au son de la flûte, et notre figure montre un écuyer qui dresse un cheval à se tenir sur les pattes de derrière. Déjà avant Pisistrate les nobles se faisaient remarquer par les victoires de leurs chevaux de course ; le riche Callias avait obtenu un prix à Olympie avec un cheval de course et un quadrige. Mais Pisistrate s'était efforcé d'étouffer cette passion pour enlever aux nobles l'occasion de faire

parade de leur richesse ; il avait plutôt favorisé les exercices gymnastiques. Après sa chute le goût des chevaux reprit de plus belle. Alcibiade se vantait, dans un discours au peuple, d'avoir envoyé sept attelages à Olympie, ce que personne n'avait fait avant lui. La passion du sport prit de telles proportions que des jeunes gens riches gaspillèrent toute leur fortune en chevaux et que, par contre, des gens qui savaient profiter de ce goût gagnèrent des sommes considérables. Le malheureux Strepsiade se plaint, dans *les Nuées* d'Aristophane, de ne pouvoir dormir tant il a de soucis au sujet des dettes et des dépenses de son fils. Cependant celui-ci, même en rêve, ne parle que de chevaux. Nous ne savons malheureusement pas le prix que pouvait valoir un beau cheval de course. Il est question quelque part d'une somme de 12 mines (1,125 francs), mais il est probable que le plus haut prix qu'ait valu un cheval dans l'antiquité est celui de 13 talents [1], qu'Alexandre paya pour Bucéphale. Aussi ce cheval merveilleux fut-il pleuré comme un ami par Alexandre, après être mort de vieillesse. On donna même son nom à une ville. Callias fit construire pour ses chevaux, trois fois vainqueurs à Olympie,

(1) 53,950 francs.

un magnifique tombeau à côté du caveau de sa famille.

Les renseignements que nous donne Homère sur l'emploi du cheval, nous montrent qu'on s'en servait plutôt comme bête de trait que comme monture. A la guerre les chevaux traînaient les chars. Homère ne manque pas, après avoir fait l'énumération des chefs qui s'embarquent pour Troie, de nous parler des plus beaux chevaux de l'armée des Grecs. Il leur donne de splendides épithètes : *aux sabots rapides, piaffants, à la fière encolure, à la belle crinière, plus blancs que la neige* et *rapides comme le vent.*

Le poète parle aussi de la fidélité des chevaux envers leurs maîtres. Les chevaux d'Achille pleurent ainsi que leur maître la mort de Patrocle : « Ses chevaux, de leur côté, pleuraient loin du combat, depuis le moment où ils avaient appris que leur conducteur Patrocle était tombé dans la poussière sous les coups du terrible Hector. Vainement le vaillant fils de Diomède, Automédon, les excite, tantôt en les frappant de son fouet léger, tantôt en leur adressant des paroles caressantes ou des menaces ; ils refusent soit de retourner vers la flotte sur les rives de l'Hellespont, soit de se lancer dans la mêlée



Fig. 12

des Achéens. Immobiles comme la colonne qui se dresse sur la tombe d'un soldat ou d'une femme, ils restent inébranlables devant le siège du char magnifique. Ils penchent la tête vers la terre et des larmes brûlantes tombent de leurs paupières. Tristes, ils regrettent amèrement Patrocle, et leurs crinières abondantes pendent en désordre autour du joug souillé de poussière. »

Platon dit dans le livre des *Lois* que, là où le pays rend les courses en char impossibles, il faut organiser des courses de chevaux montés et décerner des prix spéciaux; il conseille aussi d'habituer de bonne heure les enfants à l'équitation.

On choisissait un sol mou pour la piste, tant pour les chars que pour les chevaux montés; on y répandait même souvent du sable fin. Les représentations nous montrent les chevaux grecs entièrement nus, tandis que les chevaux perses ont non seulement des couvertures, mais même des espèces de selles. C'est seulement au temps des empereurs romains que l'on se servit de selles complètes; toutefois, les étriers sont restés complètement inconnus dans l'antiquité [1]. On tressait les crins des chevaux

(1) Jusqu'à présent du moins, rien n'autorise à affirmer qu'on en ait fait usage. (N. des traducteurs.)

en nattes, souvent ornées de rubans multicolores ou dorés. Les cavaliers dirigeaient leur monture au moyen d'une baguette flexible : un coup sur les naseaux pour arrêter, une pression sur le cou pour tourner à droite ou à gauche. Il y avait aussi des jeux de cavaliers armés qui devaient ressembler aux tournois du moyen âge. Ces jeux avaient lieu en diverses circonstances, souvent aux fêtes en l'honneur des dieux. Dans les défilés des fêtes, les éphèbes formaient souvent une grande cavalcade. La plus célèbre et la plus grandiose de ces fêtes était celle des Panathénées, qui avaït lieu du 25 au 28 *hecatombéion*. On célébra cette fête avec un luxe et un éclat croissants : à la course primitive de chars vinrent s'ajouter des luttes gymnastiques et des concours musicaux. Dans le grand défilé, qui était la partie la plus brillante de la cérémonie, les hommes valides, armés de boucliers et de javelots, formaient un groupe, les éphèbes en formaient un autre et les chevaliers, brillamment équipés, un troisième.

Un vase nous représente le vainqueur précédé d'un héraut, qui annonce la victoire, et suivi d'un homme portant un trépied et une couronne. Les prix des luttes gymnastiques consistaient, en effet, en une couronne de ra-

meaux d'olivier et une amphore pleine d'huile provenant des oliviers sacrés. On couronnait aussi les chevaux de course vainqueurs. Une fresque nous a conservé les préparatifs du sacrifice et la consécration du trépied qu'apporte la Victoire.

Les jeux à cheval ont duré jusqu'à la décadence de la Grèce ; Alexandre le Grand fit exécuter à son armée, au retour de l'Inde, des exercices gymnastiques et des jeux à cheval. Ce genre de sport était surtout en faveur dans les colonies grecques de la Basse-Italie. De nombreuses monnaies, trouvées à Tarente, nous montrent d'un côté Neptune sur un dauphin, un coquillage et le nom de la ville, de l'autre, une tête de cheval ou un cavalier.

A Rome aussi on aimait les courses. La légende veut qu'Enée ait rencontré, devant la ville de Latinus, des jeunes gens courant en chars et à cheval ; ce ne sont pas des luttes gymnastiques, mais bien des courses de chevaux que Romulus fait organiser pour attirer les Sabines. Nos renseignements sur ce genre de sport à Rome nous mènent jusqu'à la fin de l'empire, moment où la passion des chevaux fut à son apogée. Pompée, César, l'empereur Tacite, Gratien et bien d'autres passent pour avoir été d'excellents cavaliers. Les chevaux

de course suivaient le cortège funèbre des empereurs. Les *sportsmen* de l'antiquité savaient la généalogie et l'histoire des chevaux de courses célèbres tout aussi bien que ceux d'aujourd'hui; comme de nos jours, les courses étaient leur sujet de conversation favori.

Toutefois Virgile, dans le passage de l'Enéide que nous rappelions tout à l'heure, a commis un anachronisme bien véniel en poésie, quand il parle de cavaliers; Homère ne mentionne que des chars, jamais des cavaliers; par exemple, dans le vingt-troisième livre de l'Iliade, il nous décrit ainsi une course de chars :

« Tous s'assirent, on jeta les sorts; Achille tira lui-même; soudain le nom d'Antiloque sortit du casque, puis, à la suite du fils de Nestor, ce fut le nom d'Eumélos; le fils d'Atrée, le héros Ménélas sortit troisième, puis Mérion; en dernier vint le vaillant fils de Tydée. Ils se rangèrent tous; Achille leur indiqua la borne, au loin dans la rase campagne; il y envoie Phénix, semblable aux dieux, le compagnon d'armes de son père, pour surveiller la course et faire un rapport fidèle. Au signal tous élevèrent leurs fouets, donnèrent en même temps une saccade de rênes et poussèrent à grands cris leurs chevaux. Rapides, ils volèrent à travers la campagne, loin de la flotte;

sous le poitrail des chevaux la poussière s'élevait, semblable à un nuage ou à un tourbillon ; les crinières flottaient en désordre au vent. Tantôt les chars rasaient la terre nourricière, tantôt ils s'enlevaient dans l'air léger. Mais les cochers se tenaient debout sur leurs sièges ; leurs cœurs battaient dans leurs poitrines ; enflammés du désir de vaincre, ils menaçaient leurs chevaux d'une voix forte, et ils volaient dans la poussière à travers les champs. »

Homère nous parle d'attelages à deux, à trois et à quatre roues. Plus tard, les chars eurent des roues à quatre rais et furent aménagés pour une personne qui conduisait debout, ou, quelquefois, assise sur une planche placée en arrière, près de l'ouverture. Le cocher tenait généralement les rênes dans la main gauche. le fouet ou l'aiguillon de la main droite.

En aucun temps, en Grèce, il n'a été considéré comme vil ou comme déshonorant de s'occuper de chevaux : les fils de Priam et les frères de Nausicaa attelaient et dételaient eux-mêmes les voitures. Parmi ceux qui, dans les temps historiques, furent des cochers remarquables, il faut citer Anniceris de Cyrène qui faisait plusieurs fois le tour du cirque dans son char en repassant toujours dans les mêmes

ornières. L'art de conduire fut très à la mode à Rome du temps des Empereurs.

Nous aurons encore l'occasion de parler de ce goût des chevaux et des voitures à propos des fêtes où figuraient des courses à cheval et en char, des jeux olympiques et des jeux du cirque. Disons seulement ici que l'arène de courses d'Athènes était située au sud de la ville, dans le dème d'Echelidée où se donnaient aussi les courses des Panathénées.

L'arène avait quatre stades de tour; dans certaines courses il s'agissait, le cheval étant au galop, de sauter à terre et de remonter sur le char.

Nous arrivons maintenant à un autre genre d'amusement, très goûté des Grecs et des Romains : la natation et le canotage. On sait que, dans l'antiquité classique, le bain était un besoin quotidien; on préparait un bain dès qu'un étranger venait demander l'hospitalité. Les bains grecs eurent une origine modeste. Nous connaissons déjà les bains du gymnase; de plus, du temps des Diadoques il y avait à Athènes des thermes plus importants, modèles des thermes qu'il y eut plus tard à Rome.

Cette passion des méridionaux pour les bains nous permet de supposer que les Grecs, tant ceux de l'est que ceux de l'ouest, étaient bons

nageurs, autant que le permettait la configuration des lieux. Le proverbe : « il ne sait ni lire ni nager » vient confirmer cette supposition. De plus, Platon dit quelque part : « Si un homme vient à tomber dans un petit étang ou au milieu de la vaste mer, il faut qu'il sache nager. » — Parmi tous les Grecs c'étaient



Fig. 13

les habitants de l'île de Délos qui étaient réputés les meilleurs nageurs.

Partout où l'occasion s'en présentait, les jeunes garçons apprenaient à nager et comparaient leurs forces en natation. Nous connaissons les exercices de natation que pratiquaient les jeunes Spartiates dans l'Eurotas. Nous savons

que, pendant que Rome était assiégée par Porsenna, l'intrépide Clélie et toute une troupe de jeunes filles surprises au bain par des avant-postes ennemis se sauvèrent à la nage. C'était plus qu'un besoin de faire disparaître la poussière du corps ; les Romains surtout attachaient beaucoup d'importance à l'art de la natation au point de vue militaire. De même que les Spartiates recherchaient après les exercices dans le *Dromos* l'eau fraîche de l'Eurotas, de même les Romains se rafraîchissaient après les efforts du Champ de Mars par un bain froid dans le Tibre. Suétone raconte que l'empereur Auguste apprit lui-même à nager à ses petits enfants.

Pausanias parle d'un jeu spécial pratiqué par les Grecs. La nuit qui précéda le jour décisif, on tira au sort pour savoir par quel pont chacune des troupes adverses devait passer, celui où se dresse la statue d'Hercule, ou celui qui porte celle de Lycurgue.

Le lendemain dans la matinée les concurrents se rendirent au lieu indiqué et commencèrent à se battre furieusement, sans armes, des mains, des pieds, des dents et des ongles, homme contre homme. A la fin ils se jetèrent en masse les uns contre les autres et se poussèrent dans l'eau de l'Euripe. C'est ainsi que les

Grecs mesuraient leurs forces en toute occasion.

Les jeunes Grecs n'aimaient pas moins le canotage, et pour prendre part aux régates, il fallait savoir nager et plonger. Les principales fêtes nautiques étaient la fête d'Ajax à Salamine et celle d'Artemis Munychia à Athènes. Ces deux solennités étaient l'occasion de courses de bateaux à rames fort célébrées dans l'antiquité. Les canots partaient du Pirée, contournaient la presqu'île de Munychia et abordaient au temple de la déesse. La fête se passait vers le 16 *Munychion*. Plus tard on fit des courses de bateaux jusqu'à Salamine ; le grand attrait de la fête d'Ajax était la représentation d'une sorte de « bataille de Salamine ».

Dans d'autres villes grecques, par exemple à Hermione, en Argolide, et à Egeste, il y avait aussi des concours de rame et de natation.

Ce genre de sport était aussi pratiqué en Italie, particulièrement à Baïes, ville recherchée des riches, qui s'y amusaient en bonne compagnie : Martial dit de Baïes que c'est « la rive dorée de la déesse de l'amour, un présent de la belle nature ». Là, les villas s'avançaient jusque dans la mer :

« Non content de posséder la terre ferme,

tu forces à reculer la mer même, qui se brise à Baïes, » dit Horace ; dans ce lieu de plaisirs un des amusements favoris était la promenade en mer. D'innombrables barques multicolores, des gondoles de toutes sortes se balançaient dans le golfe ou luttaient de vitesse au large. On allait jusqu'à semer des roses dans le sillage des canots ; des galères de parade fendaient la mer bleue ; les jeux et les fêtes se succédaient sans interruption.

A l'époque où la population de ces bains mondains avait perdu les saines notions de morale, quand on adora les plaisirs des sens à l'égal de divinités, quand les bains furent le rendez-vous de tous les vices, les jeux se dénaturèrent et la corruption se montra jusque dans les fêtes nautiques.

« Alors, on voyait, dit Martial, des jeunes filles et des jeunes gens déguisés en nymphes et en néréïdes, monter sur un char, semblables aux dieux des eaux et décrire les figures les plus variées sur la surface de la mer. Les nageurs représentaient d'abord un trident, puis se groupaient en forme d'ancre, de rame ou de bateau ; tout-à-coup les groupes représentaient la constellation de Castor et de Pollux, qui se transformait en une voile gonflée par le vent. Ainsi nageurs et nageuses jouaient sur l'eau

les scènes mythologiques et les pantomimes que l'on aimait à voir sur la scène.

Passons maintenant aux plaisirs de la chasse. Le tir à l'arc était l'exercice préparatoire du chasseur. Autrefois, dans les temps héroïques, le tir à l'arc n'était pas un exercice de jeune homme, encore moins un exercice d'enfant; les prétendants de Pénélope avaient de la peine à tendre l'arc; il n'en fut pas de même plus tard. Les commençants plaçaient une petite botte de foin à l'extrémité d'une perche et s'exerçaient à la toucher, d'abord de près.

Les figures d'un vase nous montrent trois jeunes archers visant un coq sur une colonne. Platon recommande le tir à l'arc, même pour les enfants de six ans.

A la chasse on se servait aussi du javelot, que l'on avait appris à manier à la palestre. Les grands javelots, dont les jeunes garçons ne se servaient pas, avaient une grande pointe de fer, un fort manche et étaient de plus, chargés d'une masse de plomb en avant de la pointe. Il y en avait de plusieurs sortes.

Chiron, le célèbre maître de tant de héros, instruisait ses élèves dans l'art de la chasse; et bien des chasses des temps héroïques, celle du sanglier calydonien par exemple, ont acquis une renommée mythique. Les héros homéri-

ques, eux aussi, s'adonnaient au noble art de la vénerie; c'était Artemis elle-même, la déesse aux pieds légers, qui apprenait au chasseur habile à poursuivre plume ou poil dans la plaine et sur la montagne.

Homère nous dépeint l'agrafe d'or du manteau d'Ulysse, où l'on voit un chien étranglant un cerf; le même poète compare les deux Ajax « au sanglier terrible, même dans la fuite » :

« Ils couraient comme des chiens poursuivent à la chasse un sanglier, qui fuit devant les chasseurs, saignant sous le javelot. Les chiens courent pour le déchirer, mais, dès qu'il fait tête, confiant en sa force, ils reculent tous et se dispersent çà et là. »

La chasse était à la fois un plaisir et un exercice utile. On poursuivait à pied et à cheval les quadrupèdes; on les levait avec des chiens et on cherchait soit à les forcer, soit à les abattre à distance. On se servait aussi de filets en forme de demi-lunes, que l'on plaçait dans les coulées favorites des fauves. A Sparte, la chasse était considérée comme un exercice du corps, une excellente préparation à la guerre, un noble amusement. La loi elle-même obligea plus tard les Doriens à courir les risques et les aventures de la chasse. Les fourrés du Taygète, rude et sauvage, cachaient d'innombrables cerfs, des

ours et des sangliers, — de plus, les chiens de Sparte étaient excellents pour ces chasses [1].

Dans les grandes battues, les chasseurs, chaussés de bottes crétoises, parcouraient les gorges et les ravins et relevaient la trace des animaux. Le gibier était un trophée et les aventures de chasse étaient longtemps un thème de conversations dans les syssites [2] de Sparte. En Macédoine, les jeunes gens devaient prendre leurs repas debout jusqu'au jour où ils avaient tué un sanglier. Mais c'est surtout du temps des Diadoches que la chasse fut à la mode. A Rome, la chasse qui avait été un des plaisirs favoris des anciens Romains, dégénéra bientôt en représentations de cirque et d'amphithéâtre. « La chasse, dit Pline, fut autrefois le plaisir de la jeunesse; les futurs officiers s'habituaient à lutter de vitesse avec le gibier fuyant, de force avec celui qui résistait, d'adresse avec le gibier rusé; en temps de paix, ce n'était pas un petit honneur que d'avoir mis fin aux incursions des fauves dans la campagne. »

La pêche ne fut jamais un amusement pratiqué par les nobles : elle resta un métier. En

(1) Le chien d'Alcibiade coûtait 6.500 francs.

(2) Les malheurs du lièvre poursuivi par les chasseurs donnèrent naissance à ce proverbe : « Le lièvre court pour sa peau » ou « il mène une vie de lièvre ».

général, les représentations de scènes de chasse sont bien plus rares que celles d'exercices gymnastiques. L'arme qui paraît avoir été le moins employée à la chasse est la fronde. Cela vient de ce que les jeunes gens, se préparant à leur futur métier d'hoplites, s'exerçaient moins à la fronde qu'au javelot. Au contraire, les habitants des Baléares étaient célèbres comme frondeurs. Leur adresse venait, raconte Diodore, de ce que les mères forçaient les enfants à manier constamment la fronde dès leur jeune âge. Elles suspendaient, comme cible, un morceau de pain à une perche, et laissaient jeûner l'enfant jusqu'à ce qu'il l'eût abattu.

IV

LES JEUX D'OSSELETS ET DE DÉS

Les jeux populaires se renouvellent et se transforment sans cesse, aussi leur origine est-elle souvent difficile à connaître ; c'est le cas pour le jeu d'osselets ou d'astragales des anciens. Hérodote raconte, en parlant de l'antiquité de ce jeu que, du temps d'Atys, fils du fondateur de la nation lydio-phrygienne et roi du pays, les Lydiens inventèrent, durant une famine, les jeux de dés, d'osselets, de balle, ainsi que plusieurs autres, à l'exception du jeu d'échecs. Sophocle attribue l'invention des osselets à Palamède, Platon à un dieu d'Egypte ; tous les deux donnent donc à ce jeu une origine étrangère. Pour montrer l'antiquité du jeu d'osselets citons encore la tradition selon

laquelle Zeus ayant fait enlever par son aigle Ganymède, le plus beau des mortels, consola le jeune garçon, qui regrettait ses compagnons de jeux de l'Ida, en le faisant jouer aux osselets avec Eros, l'enfant éternel; Zeus lui-même ne dédaigna pas de jouer quelquefois aux osselets avec son échanson.

C'était surtout un jeu d'enfants. Quand l'ombre de Patrocle apparaît à Achille elle lui rappelle les parties d'osselets de leur enfance; en revanche ce jeu n'est pas mentionné dans l'Odyssée. Aristophane parle d'enfants qui prient leur père de leur faire cadeau d'osselets; c'était aussi une récompense pour les élèves sages; du moins, cette épigramme d'Asclépiodote nous le fait supposer :

« Premier de ses camarades pour un devoir récompensé, Connaios remporta quatre-vingts osselets. »

Plutarque raconte, dans la vie d'Alcibiade, que celui-ci, jouant aux osselets dans la rue, pria un cocher d'arrêter sa voiture qui allait les écraser. Comme le cocher ne l'écoutait pas, il se jeta, furieux, au devant de la voiture. Cette anecdote connue nous montre que les enfants des meilleures familles s'amusaient à jouer aux osselets avec leurs camarades en pleine rue. Ce jeu était aussi très aimé des

Romains ; dans les banquets, on jouait beaucoup aux dés. « Quel roi Vénus va-t-elle élire au moment de boire ? » Après avoir prononcé cette formule qui précédait le tirage au sort d'un président, on se mettait à table et les coupes circulaient ; Horace ne trouve rien de mieux pour nous dépeindre la tristesse des enfers que de nous rappeler que dans le royaume des ombres on ne joue plus aux osselets pour nommer le gagnant Symposiarque.

On distingue deux sortes de jeux d'osselets. Pour le premier les osselets ne servaient que de jetons, tout comme des cailloux, des haricots, des noix, des glands, etc. On jouait avec des osselets à *pair ou impair*, ce jeu que nous avons mentionné et qui formait une transition entre les amusements d'enfants et les jeux de société où l'enjeu est de l'argent. Nous connaissons aussi le jeu du cercle, où l'on plaçait les osselets et les autres enjeux à l'intérieur d'un cercle et où l'on cherchait à y jeter un osselet de manière à repousser l'osselet d'un adversaire sans en faire sortir le sien. Une autre sorte de jeu était la *tropa*, une sorte de bloquette où le joueur devait jeter, d'une certaine distance, ses osselets ou ses noix dans un trou. Celui qui réussissait avait gagné. Si personne n'y parvenait, le joueur dont l'osselet était le plus

près du trou cherchait de la main à « caler » son osselet dans la bloquette — il gagnait s'il y arrivait ; s'il manquait encore, le joueur suivant essayait à son tour.



Fig. 14

Pollux parle d'un jeu d'osselets, joué surtout par les femmes et qui demandait beaucoup d'adresse. Il se jouait avec cinq osselets ; on les jetait en l'air et on les rattrapait sur le dos de

la main ; quant à ceux qui étaient tombés par terre, on essayait de les ramasser avec les doigts de la même main. Notre figure représente les cinq déesses Latone, Niobé, Diane, Aglaé et Hileaira ; les deux dernières jouent aux osselets. Sur une autre peinture on voit les enfants de Médée jouer aux osselets, sans se douter que leur mère, au désespoir, lève sur eux le couteau avec lequel elle va les égorger.

Si l'on pouvait jouer les jeux qui précèdent avec des osselets de n'importe quelle forme, le second jeu exigeait un matériel spécial. Les osselets qu'on employait se trouvent dans l'articulation des pattes de derrière du mouton, de la chèvre ou du veau. On ne les rencontre que dans les pattes de derrière et il n'y en a qu'un dans chacune ; aujourd'hui encore on les appelle en anatomie *talus* ou *astragale.* Ces osselets ont deux côtés larges dont l'un est convexe et l'autre concave ; deux côtés étroits dont l'un est un peu creusé, l'autre plein.

On a constaté par expérience que lorsqu'on jette ces osselets c'est le côté convexe ou le côté concave qui est le plus généralement dessus ou dessous. Le hasard seul ou une disposition arbitraire a pu faire assigner plus ou moins de valeur aux faces de l'osselet. Voici comment les enfants pratiquaient ce jeu qui ne

demandait ni exercice ni adresse mais qui dépendait entièrement du hasard. Chaque joueur jetait un ou plusieurs osselets ; et celui qui avait réuni le plus de points gagnait les osselets de son adversaire. Beaucoup d'œuvres d'art représentent ce jeu ; sur un bas-relief de sarcophage nous voyons deux amours y jouer. Entre les deux joueurs sont deux osselets ; l'un des joueurs les montre du doigt avec un air de triomphe, et l'autre, tout triste, se voile la figure de la main. Ailleurs c'est un groupe de statues sur un piédestal : un enfant, accroupi, regarde les osselets avec mauvaise humeur tandis qu'un autre, tout joyeux, en presse six contre sa poitrine et se réjouit d'avoir gagné. Un autre groupe représente une fillette qui vient de jeter un osselet de la main droite et qui attend, anxieuse, qu'il ait cessé de rouler ; sa main gauche tient quatre osselets ; l'autre jeune fille tient également quatre osselets dans la main gauche et se prépare à en jeter deux de la main droite. Dans le neuvième livre de Pollux nous voyons trois jeunes filles jeter trois fois de suite un osselet ; la perdante est celle qui descendra la première dans l'Hadès.

Encore aujourd'hui les enfants grecs affectionnent ce jeu. Ulrichs dit que les jeunes

garçons d'Arachoba [1] jouent aux osselets. Ces osselets sont des cubes arrondis sur deux faces, de manière que sur une surface plane ils ne puissent tomber que de quatre façons différentes; c'est la face supérieure qui détermine la valeur du coup. Ordinairement c'est la partie arrondie qui est en l'air; ce coup s'appelle : le *Boulanger* ou l'*Ane*. Puis vient le *Voleur* quand c'est la partie concave qui est en l'air. Le *Vizir* est plus rare; c'est lorsque la petite surface plate est en l'air; le coup le plus rare est le *Roi;* c'est celui où la face qui ressemble à une oreille, placée à l'opposé du *Vizir*, se trouve en l'air. Il y a un cinquième coup, le *Coq* : c'est quand l'osselet se tient debout sur un des côtés arrondis; mais ceci ne peut arriver que si l'osselet est appuyé contre un objet quelconque, aussi le coup est-il nul. On n'inscrit pas de nombre sur les différentes faces de l'osselet.

Le jeu d'osselets que jouaient les grandes personnes était plus compliqué que celui des enfants. Elles jouaient avec quatre osselets et les jetaient à la main ou avec un gobelet de corne, de buis ou de métal ; les osselets tombaient à terre ou sur une table Le gobelet

(1) Ville voisine de Pamane.

était probablement plus étroit en haut qu'en bas et garni à l'intérieur de degrés par-dessus lesquels les dés devaient sauter. Le jeu d'osselets n'exigeait pas une table ou un plateau spécial, du moins quand on jouait pendant un repas ; on se servait quelquefois d'une planche spéciale quand on jouait à deux ou trois ; ces planches étaient garnies d'un rebord.

On jouait donc avec quatre osselets : chacun n'avait que quatre faces sur lesquelles il pouvait porter ; parfois il restait sur un des côtés arrondis, quand il était appuyé à un autre osselet, mais il tombait dès qu'on lui retirait son appui. Le côté concave valait *trois*, le convexe *quatre*, le troisième, appelé généralement *Chios* ou *le Chien* valait *un ;* le dernier valait *six* points. La somme de deux côtés opposés était toujours sept. Les valeurs deux et cinq manquaient. Avec quatre dés, dont chacun a quatre faces qui comptent il peut y avoir 35 combinaisons que voici :

1)	1. 3. 4. 6 = 14	**7**)	1. 1. 1. 4 = 7
2)	1. 1. 1. 1 = 4	**8**)	1. 1. 1. 6 = 9
3)	3. 3. 3. 3 = 12	**9**)	3. 3. 3. 1 = 10
4)	4. 4. 4. 4 = 16	**10**)	3. 3. 3. 4 = 13
5)	6. 6. 6. 6 = 24	**11**)	3. 3. 3. 6 = 15
6)	1. 1. 1. 3 = 6	**12**)	4. 4. 4. 1 = 13

13) 4. 4. 4. 3 = 15
14) 4. 4. 4. 6 = 18
15) 6. 6. 6. 1 = 19
16) 6. 6. 6. 3 = 21
17) 6. 6. 6. 4 = 22
18) 1. 1. 3. 3 = 8
19) 1. 1. 4. 4 = 10
20) 1. 1. 6. 6 = 14
21) 3. 3. 4. 4 = 14
22) 3. 3. 6. 6 = 18
23) 4. 4. 6. 6 = 20
24) 1. 1. 3. 4 = 9
25) 1. 1. 3. 6 = 11
26) 1. 1. 4. 6 = 12
27) 3. 3. 1. 4 = 11
28) 3. 3. 1. 6 = 13
29) 3. 3. 4. 6 = 16
30) 4. 4. 1. 3 = 12
31) 4. 4. 1. 6 = 15
32) 4. 4. 3. 6 = 17
33) 6. 6. 1. 3 = 16
34) 6. 6. 1. 4 = 17
35) 6. 6. 3. 4 = 19

Avec les dés à six faces il pouvait y avoir cinquante-six combinaisons si on prenait trois dés, vingt-et-une si on en prenait deux.

Les différents coups avaient des noms; c'étaient des noms de dieux, de héros, de rois, de grands hommes, de courtisanes célèbres, ou même d'événements particuliers. Il y avait : *Aphrodite, Midas, Solon, Darius, Alexandre, Antigone, Stésichore, Graus (la vieille femme), la boucle de Bérénice, les Cyclopes, Euripide,* etc. Il y en a dont les noms seraient difficilement intelligibles ici ; nous ignorons la valeur du plus grand nombre. Comme noms romains des coups de dés, nous connaissons : *Vénus, le Chien, le Roi, le Vautour.* Le Stésichore des Grecs valait trois et était, par conséquent,

formé de 3.3.1.1. Le coup d'Euripide valait quarante.

D'après le tableau, le meilleur coup est vingt-quatre, c'est-à-dire 6.6.6.6. Comment expliquer alors la valeur de quarante points du coup d'Euripide? Si l'on avait voulu donner une valeur spéciale à un coup déterminé, il n'aurait pas été nécessaire d'ajouter tant de points; la valeur de vingt-cinq, supérieure à toutes les autres, aurait suffi. C'est pourquoi l'on admet que, comme on le fait quelquefois au jeu de quilles, les anciens jouaient deux coups de suite dont on additionnait les points. En ce cas, on comprend la haute valeur d'un certain coup; car, si le joueur qui, au premier coup, avait fait l'Euripide, faisait le plus mauvais au second coup, il avait néanmoins un avantage provenant du premier qui compensait le second. Le plus mauvais de tous les coups, appelé le *Chien* par les Grecs et les Romains, était 1.1.1.1; il n'est pas impossible que ce coup, au lieu de quatre points, ne fût compté que pour un seul.

Alors les deux coups réunis valaient quarante-un points, somme que l'on ne pouvait dépasser que par deux coups de 6.6.6.3 ou de 6.6.6.4; mais, si le Chien valait quatre, deux coups de 6.6.6.4 étaient nécessaires pour atteindre quarante-quatre, et on n'aurait pu le dépasser qu'en

faisant une fois 6.6.6.4, une fois 6.6.6.6, ou deux fois 6.6.6.6. Encore ces derniers coups sont-ils difficiles à admettre, parce qu'il est probable que, quand les coups étaient de quatre fois le même chiffre, ils comptaient moins que leur valeur en points. Pourtant il faut croire que certains coups valaient plus que leur valeur en points, quelque difficile à expliquer que puisse paraître cette règle.

Le nom d'*Euripide* donné au meilleur coup datait de l'époque qui suivit la guerre du Péloponèse. Après la chute des trente tyrans on établit quarante Prostates ; parmi eux se trouvait un Euripide qui fonda l'impôt des quarante, d'abord bien accueilli, puis blâmé. On donna son nom par jeu de mots au coup de dés ; plus tard les comiques se servirent souvent de la similitude du nom de ce coup et du nom du grand poète tragique. Le coup lui-même est celui qui figure en premier sur le tableau : 1, 3, 4, 6. C'est le même coup que les Romains appelaient *Vénus* et que peut-être les Grecs nommèrent primitivement *Aphrodite* ; c'est toujours ce coup qui, à table, désignait le Symposiarque ou roi du banquet. Quand on jouait pour savoir qui serait le roi, chacun ne jetait les dés qu'une fois ; si plusieurs joueurs faisaient l'Euripide ils recommençaient entre eux. Il n'est pas im-

possible que les nombres aient été inscrits sur les différentes faces des osselets, mais la forme de ceux-ci rendait la chose inutile. La littérature grecque nous a fourni une charade dont la solution est « les osselets ». On les appelle dans la devinette « des frères qui ne voient pas le jour tant qu'ils font partie du squelette des animaux » ; ils ne viennent aux mains des hommes qu'après la mort des animaux ; c'est alors qu'ils voient le soleil :

« Je possède deux frères qui se ressemblent mais ils ne voient pas le soleil tant qu'ils vivent. Une fois morts, les mortels les prennent ; ils voient le soleil et luttent entre eux. »

Outre les osselets des animaux dont nous avons parlé, ceux des daims et des gazelles passaient pour particulièrement bons. Plus tard, quand on fit des osselets en ivoire, en métal, en cristal et en agate on leur conserva toujours la forme des osselets naturels. Les osselets donnèrent naissance au jeu de dés proprement dit ; on le jouait comme avec les osselets, mais à Rome le jeu de dés devint un véritable « jeu de hasard » organisé. Les noms qu'on donnait aux coups d'osselets s'appliquèrent aussi aux coups de dés.

Nous avons vu que la tradition rapporte l'invention du jeu de dés à Palamède, qui aurait

ainsi charmé les ennuis de l'armée grecque

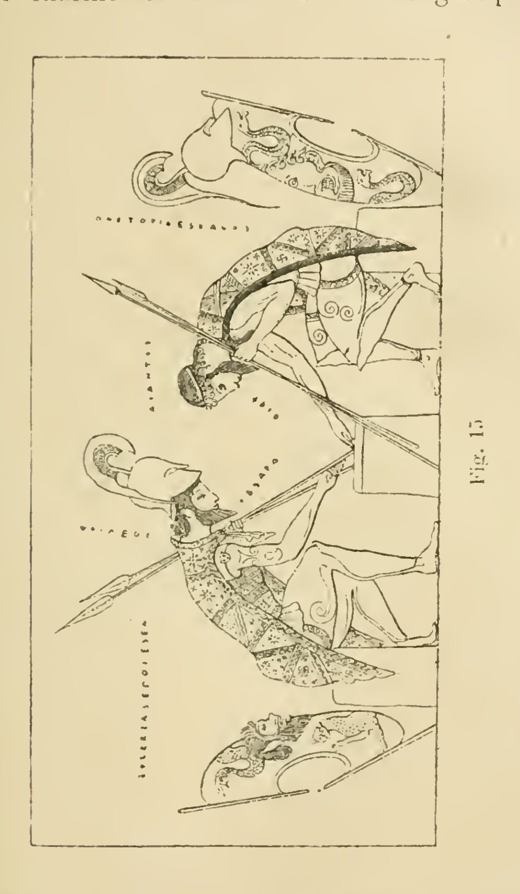


Fig. 15

devant Troie. Sur le célèbre vase du musée

grégorien, on voit Ajax et Achille jouer aux dés.

Les *tali* romains étaient, comme les osselets, des cubes allongés qui n'avaient que quatre faces, les deux petites faces étant arrondies de manière que le dé ne pût y rester en équilibre. On jouait avec quatre dés. Au contraire les *kybes* ou les *tessères* latines étaient à six faces comme nos dés ; on jouait avec trois, plus tard avec deux de ces dés. Leurs six faces portaient de un à six points, disposés de manière que la somme de deux faces opposées fût égale à sept. Nous ne savons pas bien si l'on comptait le nombre des points, c'est-à-dire si trois 6 étaient le meilleur coup et trois 1 le plus mauvais, ou bien s'il y avait des combinaisons à valeur déterminée. Les riches, à Rome, jouaient gros jeu; les enjeux étaient peut-être augmentés par les amendes qu'on obligeait à payer pour les mauvais coups : c'était surtout le coup de Vénus (1.3.4.6) qui gagnait. L'empereur Auguste écrit, dans une lettre conservée par Suétone : « Pendant le repas nous jouâmes aux dés selon notre habitude, hier et aujourd'hui. Celui qui jetait un Chien ou un Six mettait un denier par dé dans la caisse, et celui qui faisait un coup de Vénus gagnait le tout. »

Dans les villes du sud de l'Italie le jeu de dés

devint un « jeu de hasard » encore plus tôt qu'à Rome[1].

Au temps du plus grand luxe on fit des tables de jeu en bois de térébinthe poli, on tourna des gobelets d'ivoire et l'on fabriqua des dés du plus pur cristal avec les points incrustés en or. Antoine, pendant son séjour à Alexandrie, perdit son temps à jouer aux dés ; l'empereur Auguste et Néron, nous dit Suétone, avaient la passion du jeu de dés. Le même raconte que l'empereur Claude avait écrit un traité de ce jeu ; Caligula mentait et trichait pour gagner aux dés ; Domitien y jouait et Commode fit installer pour les dés dans son palais des salles spéciales ; l'empereur Vérus, le fils adoptif d'Antoine, y passait des nuits entières.

Le jeu de dés déchaînait des passions. Déjà dans l'Iliade Homère dit que Patrocle tua son camarade pendant une partie de dés :

« Ce jour où, emporté par la colère durant une partie d'osselets, je tuai involontairement le petit Amphidamos. » *(Chant XXIII.)*

Le jeu de dés dégénéra surtout pendant l'empire romain, et toutes les lois ne purent l'empê-

(1) La poésie même avait comparé les événements de la vie aux hasards du jeu de dés. Eschyle dit dans les *Sept contre Thèbes* : « Le dieu de la guerre va décider avec ses dés de la victoire en ce combat. » Térence appelle la vie « un jeu de hasard ».

cher de dévorer secrètement les plus grandes fortunes. L'empereur Néron jouait à cent neuf francs le point. Horace blâme la passion du jeu de dés; il dit que c'est un signe de décadence de voir un jeune homme laisser là l'équitation et la chasse pour passer son temps à jouer aux dés :

« Le jeune noble ne sait plus diriger un cheval, il fuit les fatigues de la chasse ; il est plus exercé au jeu : que ce soit le jeu d'anneaux à la grecque ou le jeu de dés interdit par la loi. »

Les enjeux d'argent avaient été réglementés par plusieurs édits : on n'écoutait pas les plaintes de celui qui avait toléré un jeu semblable dans sa maison, même quand on l'avait battu ou volé. Sous Domitien, la police devait surveiller les jeux de hasard; on n'en jouait pas moins beaucoup en secret, surtout dans les tavernes. Les joueurs de profession se servaient souvent de dés pipés au moyen d'un contrepoids de plomb qui les faisait tomber toujours sur la même face. Le gobelet de dés circulait d'ordinaire aux repas des riches Romains. Les jeunes gens avaient coutume d'invoquer, au moment de jouer, le nom de celle qu'ils aimaient. Le laisser-aller qui gagnait de plus en plus les hautes classes

fit bientôt ajouter les paris aux jeux de hasard.

Aux Saturnales, fête qui se célébrait à Rome pendant le mois de décembre et où l'on s'abandonnait absolument à la joie, où il n'y avait plus de distinction de rang, la plus complète liberté régnait aussi pour le jeu de dés. Mais, dit Martial, après les Saturnales :

« Le joueur qui s'est risqué hors de la taverne cachée, trahi par le son de son gobelet, implore en bégayant l'édile. »

De même qu'à Rome, aux Saturnales, les maîtres et les esclaves changeaient de rôle, ceux-ci se faisant servir à table par les premiers, de même il y avait en Grèce des fêtes comme celles de Geraïstos à Thrézène, où maîtres et esclaves, pêle-mêle à table, mangeaient, buvaient et jouaient aux dés. D'ailleurs le jeu de dés n'était pas inconnu aux esclaves à Athènes ; la grande liberté de la démocratie permettait aux esclaves de paraître dans la vie ordinaire où ils différaient peu des citoyens de bas étage ; ils en profitaient pour se livrer, grâce à la négligence de leurs maîtres, à la débauche, à la boisson et aux festins. Les curieuses figures d'un vase nous montrent que souvent il s'élevait, au cabaret, des discussions et des rixes à l'occasion d'un coup de dés contesté.

Dans une élégie attribuée à Virgile, *Copa* (L'aubergiste) on lit les vers suivants :

« Apporte le vin et les dés ; peste de celui qui se préoccupe du lendemain ! Vivez, nous dit la mort, vivez, bientôt je vais venir ! »

V

LES CHARADES ET LES JEUX DE SOCIÉTÉ

Si les Grecs aimaient les luttes de force ils n'aimaient pas moins les concours d'esprit. Il y eut, en Grèce, de véritables combats poétiques. Les rhapsodes rivalisaient dans les palais des grands, dans les cérémonies funèbres, devant les temples des dieux et sur les places publiques, et ces concours profitèrent au génie épique de la nation. Nous avons un exemple de ces sortes de concours poétiques où il s'agissait de résoudre des questions difficiles; dans le *Banquet des sept sages,* Homère et Hésiode rivalisent :

Hésiode. — Peux-tu me dire la plus petite chose et la meilleure?

Homère. — Il me semble que c'est l'esprit clair dans le corps humain.

Hésiode. — Dis-moi, à quoi servent la loyauté et la vertu?

Homère. — Elles sont utiles à tous par la peine et l'effort qu'elles exigent.

Hésiode. — A quoi sert la sagesse chez les hommes?

Homère. — A connaître le présent et à bien employer son temps.

Hésiode. — Dis-moi, quel est le bonheur pour un mortel?

Homère. — Mourir après peu de tristesse et beaucoup de joies.

A l'imitation des poètes et des rhapsodes, tout le monde s'amusait à des concours de chant. Les bergers de Théocrite, dont Virgile a imité les chants dans ses églogues, se provoquent à ces luttes. Ils y sont poussés à la fois par un besoin naturel de chanter et par l'éternel amour du combat et du triomphe. Les charades leur sont déjà connues. Il y en a une qui est ainsi conçue :

« Dis-moi — et tu seras mon grand oracle — en quel endroit la voûte du ciel n'a pas plus de trois aunes [1] ? »

(1) Cet endroit, c'est n'importe quel puits du fond duquel on ne voit que trois aunes de ciel. Les anciens gram-

Rien ne prouve mieux l'antiquité de la charade que la vieille légende thébaine du sphinx proposant aux habitants des énigmes dont la solution entraînait la vie ou la mort. Cette énigme qu'Œdipe seul devina, Asclépiade de Trogilos la mit, plus tard, en vers :

« C'est un objet qui a deux, trois, quatre pieds et un seul nom ; unique de son espèce, il se promène sur terre et ne ressemble à rien de ce qui existe dans l'eau ou dans l'air. Mais, plus il a de pieds, moins il marche vite et plus les membres sont faibles. »

La solution est en vers ainsi :

« Écoute-moi, muse des morts à l'aile terrible, la solution va mettre fin à tes ruses trompeuses. C'est l'homme dont il s'agit ; quand il se traîne par terre après sa naissance, il a quatre pieds ; une fois vieux, il s'appuie sur un troisième pied, son bâton, qui soutient le poids de sa tête quand l'âge a courbé son corps. »

Proposer et résoudre des énigmes, c'est un travail qui exige un certain degré de science, d'intelligence et de perspicacité ; c'est pourquoi l'énigme n'est pas seulement une épreuve de la

mairiens rapportent que Virgile aurait ainsi résolu la charade : « L'endroit d'où l'on ne voit que trois aunes de ciel, c'est le tombeau du prodigue Cœlius de Mantoue (Gen. Cœli) qui, ayant vendu une terre, s'y réserva une petite place pour se faire enterrer. »

sagesse, mais aussi de l'acuité d'esprit. La façon de parler courte et précise des Doriens est bien connue ; à Lacédémone, on emmenait les jeunes garçons aux repas des hommes, afin de leur faire écouter la conversation et de leur apprendre à répondre vite, avec esprit et sang-froid, à des questions insidieuses. Là ils entendaient discuter les événements publics, ou bien ils assistaient à de spirituelles taquineries que les Spartiates aimaient beaucoup : il y avait à Sparte un autel du dieu Rire comme un autel de l'Obéissance. A Athènes, on avait aussi le goût des réunions, mais les Athéniens aimaient surtout à jouir de la vie, et à se délasser dans une joie sans malice.

On se rencontrait sur la place, dans les ateliers, à la palestre, au gymnase ; on échangeait ses idées et l'on satisfaisait aussi sa curiosité. L'atmosphère claire et riante suffisait à égayer l'âme et à stimuler l'esprit. Le sérieux et la plaisanterie y trouvaient leur compte, mais la plaisanterie dominait.

Les proverbes ont longtemps été l'expression de la sagesse antique ; ils renferment la philosophie populaire ; les chansons contiennent la poésie latente du peuple ; de même les énigmes, chez les Grecs, enveloppaient des vérités profondes sous de joyeuses plaisanteries.

De tout temps, les Grecs de toutes les classes de la société ont aimé les jeux de mots et les proverbes. Il n'y a pas une situation importante de la vie, pas une règle de conduite ou d'adresse pour laquelle les Grecs n'aient pas eu un dicton à leur disposition. Mais c'est surtout par les énigmes que les anciens Grecs avaient coutume d'animer les réunions. On aimait beaucoup les repas où on avait, outre le plaisir d'écouter les chants, l'occasion de jouer à des jeux d'esprit, de raconter des histoires ou de poser des devinettes. Homère dit : « Le plus grand plaisir dans un repas ou dans un festin c'est de se délecter à causer, après avoir bien bu et bien mangé. » Les énigmes paraissent donc avoir été un des amusements favoris des Grecs, durant toute l'antiquité.

Tout comme les héros d'Homère, mais quelques siècles plus tard, vers l'an 508, les prétendants à la main d'Agariste, fille du roi Clisthène de Sicyone, rivalisaient, à la suite d'un banquet, de leurs connaissances en musique et en dictons.

Toutes sortes de plaisanteries étaient permises et joyeusement accueillies en ces circonstances. Pendant le repas on causait peu ; mais, quand les mets avaient été enlevés, après un péan à Apollon, on tirait au sort pour savoir

qui serait roi, symposiarque, et les passe-temps commençaient. Mais rien ne convenait mieux à la disposition d'esprit qui suit les repas, que le jeu des énigmes qui mêle la plaisanterie aux choses sérieuses. Celui qui devinait était félicité, recevait une couronne, un ruban, un gâteau ou une friandise.

Au contraire, celui qui ne devinait pas devait vider d'un trait une coupe de vin pur ou de vin mélangé d'eau salée. Il n'y avait d'ailleurs pas de règle fixe pour les récompenses ou les punitions. Aulu-Gelle, dans les *Nuits attiques*, nous dit que des jeunes gens banquetant ensemble à Athènes se donnaient comme prix un livre latin ou grec et une couronne de laurier ; ailleurs il parle d'une pièce de monnaie comme enjeu. La question faisait ordinairement le tour de la table ; chacun la proposait à son voisin de droite.

Plutarque nous décrit un de ces banquets. Un convive propose les énigmes et les solutions suivantes :

« Qu'y a-t-il de plus vieux? le temps; qu'y a-t-il de plus grand? la terre; qu'y a-t-il de plus sage? la vérité; qu'y a-t-il de plus beau? la lumière; qu'y a-t-il de plus commun? la mort; qu'y a-t-il de plus utile? Dieu; qu'y a-t-il de plus nuisible? le démon; qu'y a-t-il de

plus fort? le bonheur; qu'y a-t-il de plus léger? l'agréable. »

Là-dessus, Thalès répond, d'après Plutarque : « Comment le temps peut-il être ce qu'il y a de plus vieux, puisque une partie est passée, l'autre présente et la troisième à venir; le temps qui viendra après nous doit même être considéré comme plus jeune que les hommes et les choses de maintenant. Prendre la vérité pour la sagesse, c'est prendre les yeux pour la lumière. S'il dit que la lumière est belle, ce qui est vrai, pourquoi n'a-t-il point parlé du soleil? La réponse où il s'agit des dieux me semble bien osée et bien téméraire; celle où il parle du bonheur est irréfléchie, car si c'était de toutes choses la plus forte et la plus solide, le bonheur ne changerait pas si facilement. La mort n'est pas non plus ce qu'il y a de plus commun, car elle n'a aucun rapport avec la vie. » Alors Thalès lui-même propose les réponses suivantes : « Qu'y a-t-il de plus vieux? Dieu, car il n'a pas de commencement; qu'y a-t-il de plus grand? l'espace; car le monde contient toutes choses, mais l'espace contient le monde; qu'y a-t-il de plus beau? le monde, car tout ce qui est beau et harmonieux fait partie du monde; qu'y a-t-il de plus sage? le temps, qui a déjà inventé bien des choses et

qui en trouvera bien d'autres; qu'y a-t-il de plus commun? l'espérance, car celui qui n'a rien d'autre a au moins cela; qu'y a-t-il de plus utile? la vertu, car, bien employée, elle rend toute chose utile; qu'y a-t-il de plus nuisible? le vice, qui détruit tout ce qu'il touche; qu'y a-t-il de plus fort? la nécessité, elle seule est insurmontable; qu'y a-t-il de plus léger? le naturel, car on se fatigue de tout le reste, même du plaisir. »

Les énigmes furent très en faveur en Grèce; la poésie nous le prouve. Les poètes grecs ont composé des énigmes : les lyriques mêlaient souvent des parties énigmatiques à leurs chants; les comiques et les tragiques, tant de l'ancienne que de la nouvelle école, intercalaient des énigmes dans leurs œuvres.

Citons ici quelques devinettes, dont plusieurs rappellent beaucoup celles d'aujourd'hui : « Nomme-moi la chose à laquelle aucune autre ne ressemble ni sur terre, ni sur mer, ni parmi les mortels; la nature a assigné des règles étranges au développement de ses parties : elle nait et elle est immense; au milieu de sa vie elle est toute petite; près de disparaître elle redevient gigantesque! »

(L'ombre.)

« Voici un être qui a quatre pattes, qui va

tout doucement dans la campagne et dans la poussière ; il est laid à voir avec sa petite tête et son cou de serpent ; lorsqu'il est vidé et qu'il n'a plus d'âme, il rend des sons pleins d'âme cependant. »

(La tortue.)

« Connais-tu la chose qui garde ses enfants dans son sein ; ils sont muets ; mais leur voix va bien loin par-dessus les mers jusqu'aux pays étrangers ; ils parlent à qui ils veulent et on les comprend de loin ; pourtant personne ne les entend. »

Ou bien encore l'énigme de Sappho :

« Connais-tu l'être femelle qui cache ses enfants dans son cœur ; quoiqu'ils n'aient pas de voix, leurs paroles résonnent plus loin que la mer mouvante et que les pays lointains ; ils parlent à qui leur plait : les autres, si près qu'ils soient ne comprennent et n'entendent rien. »

Pour les deux dernières énigmes, le mot est *une lettre;* les enfants qu'elle cache sont les caractères qui, sans voix, ne parlent qu'au destinataire de la lettre.

Il y a une solution versifiée de Sappho :

« L'être femelle c'est la lettre ; les caractères sont ses enfants qu'elle cache. Sans paroles, ils

parlent au loin à qui ils veulent ; ceux qui sont près du lecteur n'entendent rien. »

Une autre énigme dit :

« C'est un père qui a douze fils ; chacun des fils a trente enfants différents d'aspect ; les uns sont blancs, les autres noirs; ils sont éternels et périssent pourtant tous. »

(L'année, les mois, les jours, le jour et la nuit.)

« Connais-tu ces deux sœurs dont l'une meurt en mettant l'autre au monde pour être remise au monde elle-même par son enfant ? »

Ou bien encore :

« Elles sont deux sœurs ; l'une doit la vie à l'autre ; la mère, après sa mort, est remise au monde par sa fille ; elles sont donc sœurs du même sang, sœurs et pourtant mères en même temps. »

(Le jour et la nuit.)

Dès la plus haute antiquité il y eut aussi de ces questions qui exigent du calcul pour être résolues, des devinettes mathématiques. Une de ces devinettes est attribuée au mathématicien Euclide d'Alexandrie :

« Un mulet et une ânesse cheminaient, chargés de vin. L'ânesse gémissait, écrasée par le poids du fardeau ; le mulet la vit soupirer et lui dit : ma mère pourquoi te plains-tu et

pleures-tu comme les jeunes filles ? Si tu me donnes une de tes outres, je porterai le double, si tu m'en prends une des miennes tu porteras charge égale. A toi maintenant, savant calculateur de me dire les charges. »

(Le mulet porte $\frac{7}{12}$ et l'ânesse $\frac{5}{12}$ de la charge.)

Plus tard on s'amusa à des devinettes dans le genre de celle-ci : « Celui qui voit ne me voit pas, celui qui ne voit pas me voit ; celui qui ne parle pas parle, et celui qui ne court pas court. Je suis un menteur et je dis toujours la vérité. »

(Le sommeil.)

« J'ai le même nom que ma mère, mais je suis plus doux qu'elle ; ma mère est grande et je suis plus petit ; de ma mère on ne mange que la tête, moi on peut me manger tout entier sauf l'intérieur. »

(Il s'agit de la feuille du dattier et de la datte qui, en grec, s'appellent toutes deux *phoïnix*. La moëlle renfermée dans la cime de l'arbre est comestible.)

« Autrefois j'étais jaunâtre, mais, battu, je deviens plus blanc que neige ; on me prépare dans l'élément des poissons et, quand il s'agit d'un repas, c'est moi qui parais le premier. »

(Le lin, la toile.)

« Si tu me regardes je te regarde ; tu me vois avec des yeux, moi je te vois sans yeux car je n'en ai pas ; si tu veux je parlerai avec toi, mais sans parler, car toi tu peux prononcer des paroles, moi je ne peux qu'ouvrir les lèvres. »

(Le miroir.)

Il nous reste aussi deux charades proprement dites, où le mot est décomposé en syllabes ; chaque syllabe est caractérisée en particulier, puis le mot tout entier. Il y a aussi des logogriphes.

« Par terre, je marche, membre d'un être animé ; si tu m'ôtes une lettre, je suis une partie de la tête, si tu m'ôtes encore une lettre, je deviens un animal, enfin si tu m'en ôtes encore une, il te restera non pas une unité, mais deux cents. »

(ποῦς, οὖς ὗς *et* ς, *signe représentant 200.)*

Une autre, analogue, est ainsi conçue :

« Avec quatre lettres, je marche ; si tu ôtes la première, j'entends ; si tu ôtes encore la suivante, tu me trouveras dans la boue ; si tu enlèves la dernière, tu trouveras ce qui t'indique l'endroit. »

(ποῦς « *pied* », οὖς « *oreille* », ὗς « *porc* », πού « *où* ».)

Diogène Laerte, grammairien de la fin du deuxième siècle après J.-C., nous a laissé une satire qui parle d'un certain Diodore d'Alexandrie : celui-ci se vantait de résoudre toutes les devinettes de société. Il eut d'ailleurs une fin lamentable : à la cour du roi Ptolémée Sotêr, le philosophe Stilpon lui proposa des énigmes qu'il ne put deviner. On l'appela par dérision Kronos. Il revint chez lui, écrivit un livre sur les énigmes qu'on lui avait proposées et finit par mourir de chagrin.

Voici la satire :

Diodore Kronos, quel est le dieu qui t'a plongé dans une douleur telle que tu t'es ainsi jeté dans le Tartare parce que tu n'as pas pu résoudre les énigmes de Stilpon ? Tu es bien Kronos, mais Kronos moins le *rhô* et le *kappa.*

(Quand on ôte les deux premières lettres du mot *kronos*, on en fait ὄνος = « *âne* ».)

Pour les énigmes, les Romains furent aussi les disciples des Grecs. Les jeunes garçons romains se posaient des devinettes, mais presque toutes d'origine grecque, par exemple : Dis-moi ce que c'est — c'est la fille de sa mère et la mère est fille de sa fille ? *(Le jour et la nuit.)*

Ou bien encore :

« Sortie de terre, elle marche sur l'herbe,

porte sa maison et n'a pas de sang. » *(La tortue.)*

Les Romains connaissaient aussi les charades. Ils aimaient également à proposer des sophismes insolubles. Pourtant, à la fin des repas, on ne jouait pas aux devinettes aussi fréquemment que chez les Grecs.

Chez ceux-ci les distractions, à table, consistaient presque uniquement en jeux d'esprit ; les hommes les plus savants et les plus respectés ne méprisaient pas le plaisir de proposer des énigmes pendant un banquet.

Nous devons mentionner maintenant le jeu du *cottabos,* originaire de Sicile. Il y en avait beaucoup de variétés et on le jouait avec passion, au point d'y passer souvent la nuit. Il se jouait de la manière suivante : on tâchait d'atteindre un but déterminé avec un jet de vin envoyé soit de la main, soit de la bouche. On établissait généralement une sorte de pied ou de torchère portant un fléau et des plateaux de balance en forme de coupes. Il s'agissait d'envoyer le jet dans un de ces plateaux qui descendait alors et tombait sur la tête d'une statue de bronze appelée Manès. Il y avait une autre variété plus simple : un vase rempli d'eau portait de petites coupes vides flottant à sa surface ; on essayait d'envoyer le jet de vin

dans ces coupes pour les faire ainsi couler à fond. Cette description suffit pour donner une idée de ce jeu ; on n'est d'ailleurs pas complètement d'accord sur la façon dont il se jouait. Toujours est-il que l'on s'y appliquait tant qu'il y avait des prix spéciaux : c'étaient souvent les petites coupes mêmes. S'il faut en croire Athénée, on cherchait non seulement à atteindre le but, mais encore à le toucher avec élégance. Le poète fait jouer au cottabos Eros et Hyménée ; Ganymède est juge et tient une couronne ; le but est une coupe d'argent, et, au lieu de Manès, il y a une statuette d'Hébé. Hyménée, qui joue le premier « prend le gobelet et lance le nectar, mais il le jette au-delà de la coupe. » Puis Eros prend le gobelet et, après une courte prière à sa mère :

« Mesurant l'espace d'un œil sûr, il jette vers le but le vin qui jaillit et les gouttes de nectar descendent droit sur la tête de la statuette et rejaillissent en résonnant sur son front. La fine statuette retentit et la coupe d'argent chanta le triomphe du fils d'Aphrodite. »

Ce jeu était aussi regardé comme une sorte d'oracle d'amour (fig. 16). Suivant le son que rendait la coupe de métal frappée par le jet de vin, on concluait à plus ou moins de passion



chez la bien-aimée. Passons maintenant à un

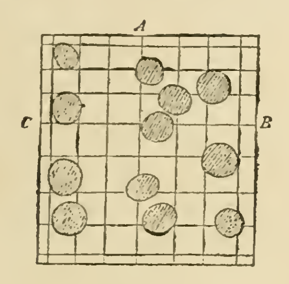


Fig. 17

jeu tout entier de réflexion : la *petteia*, comparable à une sorte de jeu d'échecs ou de dames.



Fig. 18

La figure 18 représente un petit groupe de terre cuite, haut de $0^{m}15$, qu'on a découvert dans des fouilles devant le château royal d'Athènes. Sur trois fauteuils, à dossier haut et arrondi, probablement des fauteuils d'osier tressé, sont assis deux personnages dont les genoux se touchent. Celui qui est à gauche du spectateur laisse pendre le bras gauche — le bras droit manque — il n'est couvert que d'un *kiton* à manches et a les jambes enveloppées dans un manteau. Les cheveux courts et un peu frisés, les traces de moustache et de barbe font supposer que c'est un homme ; il est adossé et écoute avec attention, mais avec un peu d'incrédulité, ce que lui expose la personne d'en face. Celle-ci, dont les cheveux pendent sur les épaules et sur le dos porte une sorte de châle à frange rejeté sur l'épaule droite. Elle semble donner une explication à son adversaire ; les avant-bras cassés, mais conservés, sont tendus en avant ; la main gauche, le dos en haut, protège la table de jeu, tandis que l'index de la main droite accompagne les explications. Les deux joueurs parlent probablement de l'issue inattendue de la partie ; ils portent sur les genoux une planche dont la surface est divisée en carrés par des lignes qui se coupent ; sur la planche sont douze pions semblables à

ceux qui servent encore maintenant pour le jeu de dames. L'homme discute le coup que la femme essaye, sans succès, d'expliquer. C'est pour cela que le personnage du fond regarde l'homme avec tant d'impertinence : il semble lui reprocher de ne pas même reconnaître qu'il a mal joué. Cette troisième personne est enveloppée d'un manteau blanc; le bras droit sort d'un pli que le manteau fait sur la poitrine; la tête est énorme, les yeux fixes, le nez épaté, les lèvres épaisses et la bouche distendue. On reconnaît un de ces fous de cour, un de ces nains grotesques, dont on ne put bientôt plus se passer; ces malheureux disgraciés étaient d'autant plus recherchés qu'ils étaient plus bêtes, car ils fournissaient alors plus d'occasions de rire.

Les jeux se jouant avec des pions sont très anciens; Homère nous montre les prétendants de Pénélope qui s'amusent à une sorte de jeu de dames que nous ne connaissons pas. D'ailleurs nous ne sommes pas très bien renseignés sur la façon dont on joua ce jeu dans la suite. Nous savons pourtant qu'il s'agissait de protéger ses pions et de bloquer ceux de l'adversaire pour le mettre dans l'impossibilité de jouer. Ce jeu fut aussi pratiqué à Rome. Les pièces dont on se servait au jeu d'échecs se distinguaient en

pions et en officiers ; elles avançaient en droite ligne ou par sauts. Une règle était de ne pas laisser en avant un pion isolé ; aussi Ovide dit-il :

« Si le soldat bigarré s'aventure, chaque pion isolé succombe sous les coups d'un ennemi deux fois plus nombreux. Qu'il suive plutôt docilement l'officier pour ne pas courir sans compagnon vers une fuite certaine. »

Moins le vainqueur avait perdu de pièces et plus la victoire était éclatante. On trouve beaucoup de ces pions *(latrunculi)* ; il y en a des verts, des jaunes, des rouges et des noirs.

Mentionnons pour terminer un jeu qui fut en faveur chez les Grecs et surtout chez les Romains. Il se joue encore aujourd'hui en Italie sous le nom de *morra*. Les joueurs déploient brusquement un certain nombre de doigts de la main droite et l'adversaire doit annoncer le nombre immédiatement. Aujourd'hui les Italiens mettent la main gauche derrière leur dos ; les anciens Romains l'appuyaient sur un bâton.

VI

LA PLAINE ET LA CITADELLE D'OLYMPIE

Ce n'est pas par hasard qu'Élis a été l'endroit choisi pour célébrer la plus grande fête nationale des Grecs. Au nord et à l'est du Péloponnèse se trouvent des montagnes ; la côte est découpée capricieusement et présente des ports, des anses sûres où les bateaux pouvaient s'abriter mais qui pouvaient aussi devenir des criques de débarquement pour l'ennemi ; à l'ouest, au contraire, s'étendent de vastes et de fécondes prairies. Élis n'avait pas une montagne, c'était un pays de collines et de plaines. Les ports manquaient sur cette côte plate, tandis que la vallée du fleuve était un chemin ouvert pour venir à Élis de l'intérieur du pays. Dans la plaine croissaient des oliviers et des vignes, des blés et des

fruits; les collines étaient couvertes de bois de pins. Des hauteurs du côté de l'Achaïe et de l'Arcadie protégeaient le pays contre les vents rudes; les montagnes du sud arrêtaient le sirocco; seul le vent tiède de l'ouest y soufflait. Élis était un pays privilégié qui reçut de bonne heure des peuples venus du nord et qui attira toujours les regards jaloux de ses voisins. Mais, si Élis voulait garder son indépendance, il lui fallait suppléer artificiellement aux défenses naturelles qui faisaient défaut.

Le sol d'Élis resta neutre depuis le traité d'Iphitos et de Lycurgue; celui-ci convoitait, en effet, la possession de toute la presqu'île. Ce traité était gravé autour d'un disque d'airain. On le voyait encore, dit-on, mille ans après, du temps des Antonins, dans le temple d'Héra à Olympie. Peu à peu il se forma « une paix éléate » une trêve d'armes olympique et, surtout du côté de l'Alphée, on fonda plusieurs sanctuaires qui donnèrent un caractère religieux à toute la contrée.

Le pays était divisé en trois parties : la haute Élis ou Élis proprement dite sur le Pénée; au sud Triphylie et au milieu Pisatis. Au centre de ce pays pacifique s'étendait la plaine de l'Alphée à Olympie; c'est une vallée tranquille, entourée de petites collines et où le Cladéos se

jette à angle droit dans l'Alphée; c'était cette plaine qui recevait les milliers de personnes qui venaient assister aux jeux olympiques. Ce lieu, où le plus grand fleuve de la péninsule débouche des montagnes d'Arcadie et s'étend sur une largeur d'environ 60 mètres avec un mètre et demi de profondeur, était le sanctuaire de Zeus, le dieu de tous les Grecs. La montagne qui domine, haute de 123 mètres, était l'Olympe, au pied duquel s'élevait, dès la plus haute antiquité, un autel de Zeus comme nous l'apprennent Pausanias et Strabon.

Autrefois sept chemins commodes aboutissaient à la vallée de l'Alphée, tandis qu'il y a quelques années encore on ne pouvait y arriver que par des sentiers difficiles. Aujourd'hui il y a un petit chemin de fer qui va en deux heures et demie du pont de Kotacolo à Olympie en passant par Pyrgos. Du petit village de Drava on a une vue d'ensemble de la plaine.

La végétation devait être plus belle autrefois. Le nom seul d'Altis [1] « le bois » prouve que les arbres ne manquaient pas. Les poètes le qualifient de « bien boisé, ombreux ». Il y avait surtout des oliviers sauvages dont le premier avait été apporté par Hercule des

(1) Dialecte éol. pour ἄλσος.

sources du Danube; on parle aussi des platanes verts qui poussaient sur le sol humide d'Altis, des bouleaux qui servaient pour les sacrifices, enfin, des palmiers dont on distribuait les branches en manière de prix. C'est au milieu de ces bois que s'élevait la citadelle d'Olympie.

On peut diviser l'histoire d'Olympie en quatre périodes : la première va de la fondation de la citadelle jusqu'au temps des guerres médiques; la seconde correspond au plein épanouissement de la Grèce; la troisième est la période de domination des Macédoniens et des Diadoches; enfin, la quatrième est l'époque de la domination romaine.

L'Altis, le quadrilatère sacré, était borné à l'est par deux galeries ouvertes, au sud et à l'ouest par de petites murailles dont on attribuait la construction à Hercule; au nord il n'y avait pas de limite marquée. Sur le penchant de la montagne, à trois ou quatre mètres au-dessus de l'Altis, il y avait un terrain aplani sur lequel s'élevaient les maisons, les « trésors » où l'on conservait les offrandes. Le trésor de la ville de Sicyone était le plus à l'ouest, celui de Géla le plus à l'est. Le « grand autel » de Zeus était le centre de l'Altis, à égale distance des côtés longs de quatre stades qu'Hercule avait mar-

qués. L'autel était isolé ; la foule pouvait l'entourer. C'était l'endroit où

« Des devins habiles cherchaient la volonté de Zeus, dieu de la foudre, au milieu des flammes du sacrifice, et transmettaient ses ordres aux hommes. »

L'oracle avait primitivement attiré à Olympie tous les Grecs des alentours, et Olympie doit beaucoup de sa célébrité dans tout le pays hellène, à ces générations de prêtres qui représentaient la sagesse divine aux yeux de leurs concitoyens. Mais la renommée d'Olympie comme siège de l'oracle fut effacée par la renommée des jeux nationaux qui s'y célébraient.

En allant du sud au nord, la partie ouest de l'Altis comprenait : le temple de Zeus olympien, le sanctuaire de Pelops[1] et le sanctuaire d'Héra[2], où l'on conservait les ustensiles précieux et les antiquités remarquables. Vers l'ouest nous trouvons le *Metrôon*, petit temple de Rhéa, mère des dieux, construit du temps des Diadoches ; puis venait l'*Hippodameion* dont il ne reste plus trace aujourd'hui. Au nord-ouest se trouvait le *Philippeion*, temple circulaire élevé par Alexandre le Grand, et l'exèdre d'Hérode Atticus, sorte de niche en forme de demi-coupole.

(1) Pélopion.
(2) Héraion.

En dehors de la muraille de l'ouest il y avait, en allant du nord au sud, le grand gymnase et la palestre plantée de longues colonnades; puis les deux arènes d'exercices, le *Théokléon*, les habitations des prêtres, enfin le *Léonidaion,* qui servit aux nobles romains du temps de l'empire; mais probablement déjà avant cette époque, les hôtes nobles et leurs suites avaient dû y être hébergés. Au nord, entre l'Héraion et le Gymnase, se trouvait le prytanée, demeure des administrateurs ; il n'en reste que quelques ruines et des murailles éparses. C'était un bâtiment carré d'environ 32 mètres de côté. Là, se trouvait le foyer de l'État, la *hestia* d'Olympie où brûlait nuit et jour un feu qu'on ne laissait jamais éteindre; à côté était une salle à manger où, nous dit Pausanias, les vainqueurs des jeux prenaient part au banquet que l'État leur offrait. Près de la muraille du sud se trouvait le *Bouleutêrion* ou salle de conseil, construction de 30^{m} 53 de long sur 13^{m} 13 de large; il avait été élevé grâce au produit des impôts que payaient les habitants d'Élis depuis la grande vogue des jeux. Au sud du Bouleutêrion se trouvait une longue salle construite du temps de la domination romaine, et qu'on appelle aujourd'hui salle du Sud. A l'est, se trouvaient le Stade et l'Hippo-

drome, dont l'entrée s'ouvrait entre la muraille et le trésor de Géla.

Olympie avait bien changé depuis le temps où ce n'était qu'un petit bois semé de quelques autels rustiques. La plus vieille construction était peut-être le tombeau de Pélops et le monument de sa fille Hippodameia à l'est de l'Altis. Un autre vieux monument était le bâtiment de bois élevé en l'honneur d'Oinomaos; ce bâtiment avait été frappé par la foudre et brûlé à l'exception d'une colonne où l'on fixa une inscription de bronze :

« Étranger, reconnais en moi ce qui reste d'une maison honorée; je soutenais autrefois la demeure d'Oinomaos, maintenant je porte avec honneur les liens qui me préservent; je reste debout, épargnée par la foudre enflammée de Zeus. »

Le plus ancien édifice est le temple de Héra, déesse locale de Pise. C'était surtout un lieu d'offrandes pour la mère des dieux. Les fouilles ont prouvé que son antiquité est moins grande qu'on ne le pensait; toujours est-il que c'est le plus ancien temple que les Grecs aient construit sur le continent.

Ce temple a 50^{m} 01 de longueur et 18^{m} 75 de profondeur. Le long des quatre murailles s'étend une colonnade dont la plus grande

partie était de bois à l'origine; peu à peu on remplaça les colonnes pourries par des colonnes de pierre; mais, avant que ce changement se soit accompli des siècles ont pu s'écouler. La « cella » proprement dite, au milieu, était la place des statues que l'on apportait comme offrandes. Parmi celles-ci se trouvait l'Hermès de Praxitèle dont nous avons parlé (v. p. 5.) L'Heraion était le plus important et le plus ancien « trésor » de Zeus Olympien.

A ces anciens monuments vinrent se joindre plus tard, à partir du VIe siècle environ, un certain nombre de constructions où l'on conservait les trésors; elles étaient élevées par les différents États ou par des particuliers. Ces constructions étaient rangées au nord de l'Altis, sur le versant de la colline de Kronos, également bien en vue du côté sacré et du côté profane. Pausanias nous dit qu'il y avait dix de ces édifices; d'après les fouilles il y en aurait eu douze ou même treize. Ce sont les trésors de Sybaris, de Cyrène, de Mégare, de Sicyone, de Syracuse, d'Epidaure, de Bisance, de Sélimonte, de Métaponte et de Géla.

A l'exception du trésor de Géla tous ces bâtiments sont analogues en ce qu'ils ont une simple « cella » oblongue où l'on gardait les objets précieux et que les murs latéraux

avancent plus loin que la porte et forment une sorte d'antichambre. Polémon nous dit que dans le seul trésor de Métaponte il y avait cent trente-deux coupes d'argent, deux cruches à vin en argent, un service en argent pour les sacrifices et trois coupes dorées.

Les Éléates étaient les gardiens de ce sanctuaire de la Grèce; c'est de là que vient leur influence politique et l'importance qu'ils avaient parmi les Grecs. Lorsque, après la guerre d'indépendance, les villes grecques élevèrent à l'envi des statues dans le sanctuaire d'Olympie, les Éléates se crurent obligés de dépasser tout le monde en éclat et en magnificence : ils élevèrent le temple de Zeus où se trouvait la statue d'or et d'ivoire du dieu, chef-d'œuvre de Phidias. Ce temple, de style dorique, avait, selon Pausanias, quatre-vingts mètres de long et trente-deux de large ; sur le front s'élevaient six colonnes, treize sur les côtés ; chaque colonne avait dix mètres quarante-trois de haut et deux mètres vingt-quatre de diamètre.

Sur le grand autel, centre du culte, on accomplissait tous les jours des sacrifices. Outre cet autel il y en avait une quantité d'autres; Pausanias en compte plus de soixante. Ce grand nombre fait supposer qu'il devait y avoir

en tous temps des employés demeurant à Olympie. Pourtant Olympie ne fut jamais, à proprement dire, une ville. Dû haut de la colline de Kronion les visiteurs voyaient d'innombrables offrandes et des statues de toutes sortes. L'Altis était la réunion des archives de marbre, d'airain et de bronze pour l'histoire des Grecs. Malheureusement la plus grande partie de ces *ex-voto* a disparu, surtout les objets de bronze qui servirent plus tard d'outils aux habitants de la plaine d'Olympie. Il n'est pas inutile de rappeler ici brièvement l'histoire d'Olympie.

La rivalité des provinces grecques avait été la cause de la bataille de Chéronée. Philippe de Macédoine dont le cheval avait été vainqueur à Olympie dans la sixième olympiade, fut vainqueur là aussi, et devint maître de la Grèce. Dans cette perte de la liberté ce fut encore un bonheur pour les Grecs d'être gouvernés, après la mort de Philippe, par un prince élevé à la grecque.

C'est Alexandre qui fit construire à Olympie le Philippeion. C'est aussi au commencement de la domination macédonienne qu'il faut placer la construction de différents bâtiments comme le gymnase et la palestre, sans oublier pourtant qu'il devait en exister déjà auparavant. Rien d'étonnant dès lors à ce que les

fêtes d'Olympie aient brillé d'un nouvel éclat au commencement de la domination d'Alexandre. Les gradins du stade furent augmentés ; on l'agrandit au point de contenir 40.000 spectateurs. D'ailleurs les statues de bronze que les Éléates ont élevées à différents Diadoches montrent bien que ces magistrats ont été utiles à la cité.

Dès la domination romaine. Olympie cessa d'être aussi fréquentée. Les Romains, en effet, interdisaient les grandes assemblées où l'on aurait pu faire de la politique. Seuls, les empereurs romains s'occupèrent des constructions d'Olympie ; Néron s'y fit élever un palais et recula de trois ans la fête de la 211e olympiade pour pouvoir en faire une cérémonie grandiose. D'autres empereurs firent établir des thermes. Hérode Atticus fut le bienfaiteur d'Olympie : il y fit arriver de l'eau fraiche. En effet l'eau de l'Alphée n'est pas potable.

Au premier siècle de notre ère, Olympie eut donc un regain de prospérité ; pendant le second siècle elle resta le lieu de réunion de la Grèce à son déclin, mais, ensuite, l'empire romain harcelé par les ennemis extérieurs ne put plus fournir les subventions nécessaires aux fêtes. L'empereur Julien avait exempté d'impôts la province.

Jusque vers l'an 393 les jeux olympiques paraissent avoir eu lieu régulièrement : à ce moment ils furent supprimés par un édit de Théodose, qui fit éteindre aussi le feu sacré de Vesta à Rome et qui renvoya la dernière vestale. Trois ans après, Théodose II mit le feu au temple d'Olympie et Justinien renouvela, 140 ans plus tard, l'interdiction de Théodose I. Pourtant, malgré la persécution, une étincelle de la flamme antique brillait encore, et c'est très lentement que les dieux de l'Olympe cédèrent la place au christianisme naissant.

Mais de tous côtés les catastrophes fondaient sur la ville jadis si florissante et tant chantée ; la plus terrible fut l'impitoyable dévastation des Goths d'Alaric en 395 ; il est impossible de compter les monuments détruits par ces barbares. L'édit de Théodose II, en 426, ordonnant la destruction de tous les temples païens de l'empire d'Orient, fut le coup de grâce de l'antiquité. Les temples d'Olympie furent renversés ; seules, quelques colonnes, quelques pierres du temple de Zeus ont survécu ; et ce que la main des hommes ne put faire disparaître, l'antique Poseidon[1] se chargea de l'anéantir par des tremblements de terre. On ne sait

(1) *Ennosigaios.*

s'il y eut un seul cataclysme de ce genre ou plusieurs ; l'on n'est pas plus d'accord sur ce point que sur le temps où la catastrophe survint.

Il est inutile de dire qu'après ces cataclysmes il n'y eut pour longtemps plus de population fixe dans la plaine d'Olympie. Lentement quelques pauvres habitations s'élevèrent ; une race de plus en plus misérable y vécut d'agriculture et d'élevage de troupeaux. C'étaient des chrétiens ; des Slaves occupèrent la péninsule au septième siècle. A partir de cette époque on n'entend pour ainsi dire plus parler de l'antique contrée ; ce n'est que vers le commencement du treizième siècle que nous trouvons des chevaliers francs dans le Péloponnèse qui fut morcelé en deux cents fiefs environ. Aux Francs succédèrent les Albanais ; plus tard les Grecs s'affranchirent de la domination turque ; et maintenant la tranquillité règne dans ce pays où ont combattu les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Goths, les Slaves, les Français, les Vénitiens, les Osmanlis, les Albanais et les Arabes.

Une couche de sable d'environ quatre à six mètres d'épaisseur a recouvert la plaine. On a longtemps cru que ce sable provenait des alluvions et des éboulements causés par l'Alphée ; aujourd'hui l'on admet qu'il a glissé du haut

dés collines environnantes. Les pluies ont entraîné ces masses de sable et d'argile, et la



Fig. 19

plaine n'étant plus garantie par des travaux d'art en a été couverte. D'un autre côté les inon-

dations du Kladeos ont beaucoup contribué à ensevelir le côté occidental de la plaine.

On a trouvé à Olympie environ 40 monuments, 130 statues plus ou moins bien conservées et 1.500 fragments, 13.000 bronzes ; 1.000 terres cuites, 400 inscriptions et 600 fragments d'inscription ; enfin 6.000 monnaies, parmi lesquelles celle que représente la figure 19. C'est Zeus Olympien. On voit quel admirable mélange de douceur et de majesté l'artiste a su donner à son œuvre.



VII

LES JEUX OLYMPIQUES

« Que font en ce moment les Grecs ? » — « Ils célèbrent les fêtes d'Olympie et regardent les luttes et les courses de chars. » — « Et quel est le prix de ces combats ? » — « Une branche d'olivier. » — Voilà, d'après Hérodote, la conversation qu'eut Mardonios avec des déserteurs arcadiens. Alors, un des nobles Perses se leva et dit au général : « Malheur à nous, Mardonios ! Quels sont ces hommes contre lesquels tu nous a menés et qui combattent, non pour de l'or ou de l'argent, mais pour l'honneur ! »

— Nous allons nous occuper de ces courses où la couronne remportée était un trésor précieux et inestimable ; de ces jeux dont n'approchent pas nos fêtes de gymnastique et de tir et

que Pindare compare dans sa première ode olympique à l'eau, le plus précieux de tous les éléments, à l'or, comme au métal le plus recherché, au soleil qui répand le plus de lumière et de chaleur.

L'origine de ces fêtes si fréquentées par les Grecs et les étrangers remonte à la plus haute antiquité et se rattache aux légendes de la Grèce héroïque.

L'une de ces légendes raconte qu'autrefois régnait sur Pisa le roi Oinomaos.

Ce roi n'avait qu'une fille, la belle Hippodameia, qui devait lui succéder après sa mort. Oinomaos, guidé par une prédiction qui lui annonçait qu'il serait assassiné par son gendre, ne voulait pas marier sa fille ; c'est pourquoi, confiant dans la vitesse de ses chevaux surnaturels, il invitait chaque prétendant à faire une course avec lui sur les bords du Kladeos. Déjà treize prétendants avaient été battus et égorgés par Oinomaos, quand se présenta Pélops, fils de Tantale et chef des Lydiens. Les uns disent alors que Pélops avait reçu de Neptune un char d'or et des chevaux ailés avec lesquels il battit Oinomaos et lui enleva sa fille ; d'autres racontent que c'est par ruse que le jeune héros battit le roi de Pisa. Il y avait en effet au service d'Oinomaos un cocher du nom de Myrtilos.

Ce Myrtilos, fils d'Hermès, aurait voulu, lui aussi, épouser Hippodameia ; mais il craignait la cruauté de son maître. Persuadé qu'il n'arriverait jamais loyalement au but de ses désirs, Myrtilos trahit son maître et conclut avec Pélops un honteux marché. Pendant la course Myrtilos excita les chevaux ; d'autres racontent qu'il avait retiré les clavettes des essieux ; toujours est-il qu'Oinomaos fut précipité de son char et égorgé tandis que Pélops gagnait Hippodameia et la couronne. Mais, plus tard, quand Myrtilos rappela à Pélops le marché qu'ils avaient conclu, celui-ci profita d'une promenade en mer pour jeter son complice par dessus bord. On trouva le cadavre sur la rive, et Hermès plaça son fils bien-aimé parmi les constellations où aujourd'hui encore « le Cocher » promène son chariot. Quant à Pélops, le premier vainqueur d'Olympie, il célébra en l'honneur de Zeus une fête d'une magnificence inouïe. Hercule, petit-fils de Pélops, renouvela ces fêtes en l'honneur de son grand-père et y organisa des luttes où lui-même, dit la légende, remporta le prix.

Il est impossible d'éclaircir l'histoire des origines de ces jeux. De bonne heure le Péloponnèse fut le pays consacré des luttes. La plaque de bronze dont nous avons parlé établit

un traité entre Iphitos d'Élis et Lycurgue de Sparte pour la glorification de Zeus Piséen. Iphitos célébra les jeux olympiques en l'an 880, obéissant à un oracle qui le lui ordonnait pour mettre fin aux épidémies et aux luttes intestines. Depuis ce temps le dieu fit régner la paix, et les jeux olympiques furent célébrés régulièrement tous les quatre ans. Ces jeux établirent une union pacifique entre tous les Grecs. A l'approche des jours de fête, les députations des différentes provinces oubliaient toutes leurs querelles en mettant le pied sur le territoire béni d'Olympie.

Au commencement les Éléates seuls prenaient part à la fête ; bientôt Arcadiens, Lacédémoniens, Messéniens, Mégariens et Athéniens se joignirent aux Éléates. Les îles de l'Occident et de l'Orient envoyaient des représentants et des concurrents ; les noms seuls des trésors d'Olympie le prouvent. C'est environ vers la 30e olympiade que toute la Grèce prit part aux jeux, et vers la 40e que les Grecs des colonies y vinrent; mais la plus belle époque des jeux s'étend de 580-440 avant J.-C. Plus tard, le nombre des spectateurs des colonies dépassa de beaucoup le nombre des Grecs de la péninsule.

En tous cas, c'étaient les Grecs seuls qui

avaient le droit d'y prendre part ; les barbares pouvaient être spectateurs ; les Grecs devaient de plus prouver et jurer devant la statue de Zeus qu'ils n'avaient commis ni assassinat, ni sacrilège et qu'ils n'avaient pas enfreint la « paix de Dieu » qui régnait sur Élis. Quelquefois les juges excluaient des jeux pour des motifs politiques. Mais on ne distinguait ni noble, ni humble, ni riche, ni pauvre ; pourtant il est clair que ceux-là seuls prenaient part aux luttes, auxquels leur fortune permettait de faire les frais du voyage, de l'entraînement et de l'équipement.

Outre les luttes d'hommes, il y eut, à partir de la 37e Olympiade, des courses et des luttes de jeunes garçons. Primitivement il n'y avait eu que la simple course du stade ; à la 14e Olympiade, on introduisit la course du double stade ; à la 15e, on ajouta la course de fond ; à la 18e, le pentathlon ; à la 23e, le combat à coups de poing. Mais c'est surtout la 25e Olympiade qui fut importante parce qu'elle brilla par l'introduction des exercices équestres dans les jeux : la course en chars attelés de quatre étalons [1]. A la course de quadriges, on joignit (Ol. 33) la course d'étalons montés, la course

(1) Kyniska, sœur d'Agis, roi de Lacédémone, concourut pour la course des chars et remporta une victoire éclatante.

de mulets attelés et la course de juments de selle (Ol. 71-84), la course de chars à deux étalons (Ol. 93), la course de quadriges de poulains (Ol. 93), la course de chars à deux poulains (Ol. 128), la course de poulains de selle (Ol. 131). Les propriétaires des chevaux devaient jouir de tous les droits civiques ; ils ne devaient pas être sujets d'États exclus du jeu sacré ; de plus, les chevaux appartenant aux arbitres ne pouvaient pas prendre part à la course. Le pancrace avait été introduit à la 33e Olympiade, et, outre certaines dispositions concernant l'admission de jeunes garçons à divers exercices, on ajouta aux jeux, depuis la 65e Olympiade, des courses d'hommes armés. Ainsi augmentés, les jeux durèrent cinq jours, depuis la 77e Olympiade.

Avec la victoire de Koroibos à la course, en 776, commença la coutume de conserver les noms des vainqueurs et l'habitude de compter les années d'après le prix qui revenait tous les cinq ans (en comptant à la manière antique l'année du commencement et l'année de la fin). La fête elle-même avait lieu après l'équinoxe d'été, dans la première moitié du premier mois de l'année (selon notre calendrier, fin juin ou commencement de juillet).

En cette saison régnait dans la vallée de

l'Alphée une chaleur accablante. De plus, un édit ordonnait aux spectateurs d'assister aux jeux la tête découverte. C'est probablement une tradition religieuse qui avait fait choisir pour les jeux les jours les plus intolérablement chauds de l'année.

Les jeux olympiques ayant été à l'origine une fête éléate, les Éléates restèrent dans la suite les directeurs et les ordonnateurs des jeux nationaux grecs. Mais bientôt on ne se contenta plus d'un ou deux nobles éléates comme maîtres des fêtes et l'on en prit davantage. Il y en avait quelquefois douze, ou huit, le plus souvent neuf qui assumaient la tâche d'arbitres : trois pour les courses de chevaux, trois pour les combats à coups de poing et trois pour les autres luttes gymnastiques. Ils s'appelaient *Hellanoïdikes* et paraissent avoir été tirés au sort pour chaque fête parmi les hommes libres du pays. Mais le tirage au sort s'effectuait toujours un an avant le commencement de la nouvelle Olympiade ; peu de jours après le choix, les Hellanodikes se rassemblaient pour préparer leurs travaux dans l'Hellanodikeon, monument voisin de l'Agora d'Élis. Puis les députés d'Élee, gens fort vénérables, s'en allaient accompagnés d'une suite nombreuse pour proclamer la paix de Dieu. Là-dessus

venaient les annonces de tous les cantons grecs qui voulaient prendre part aux jeux : les Hellanodikes les inscrivaient sur une liste spéciale ou *leukoma*. Il fallait se faire inscrire de fort bonne heure. Outre l'entraînement nécessaire les concurrents devaient passer un temps d'épreuve, sous les yeux des Hellanodikes, au gymnase de la capitale. Ce gymnase était le plus bel ornement de la ville ; c'était un modèle pour toute la Grèce et le lieu de réunion de la jeunesse d'élite de tous les pays de langue grecque. On exemptait probablement du temps d'épreuve les gymnastes consommés et déjà précédemment vainqueurs ; tandis que d'autres devaient être renvoyés comme incapables.

Par le chemin sacré, le long de la mer, les Hellanodikes se rendaient de la capitale à Olympie. On se reposait à la frontière d'Élis et de Pisatis et l'on célébrait un sacrifice de purification. De là on allait à Olympie par Letrinoï. Avec les arbitres ou avant eux entraient une masse d'employés subalternes, parmi lesquels se trouvaient les « *Alytes* » chargés de la police. Les artistes et les ouvriers emplissaient le champ de fête, et plus d'un hôte d'Olympie admira sans doute l'ordre et la magnificence des fêtes, sans se douter de la peine et du travail qu'elles avaient coûté.

Une foule de marchands installaient leurs boutiques, des artistes apportaient leurs œuvres que les vainqueurs leur achetaient comme offrandes destinées à Zeus ; le fleuve était couvert de barques apportant des feuillages et des victuailles ; on amenait de tous côtés des bestiaux pour la consommation et pour les sacrifices.

Olympie a été le lieu de rendez-vous de toute la Grèce. Les fêtes n'attiraient pas uniquement des curieux : des généraux, des hommes d'État s'y rendaient pour se réjouir du spectacle de la vitalité de leur pays. Il y venait des philosophes, des rhéteurs et des sophistes. On raconte que Thalès et que Cheilon se rendaient encore dans leur vieillesse au lieu sacré des Grecs ; parmi les spectateurs nous voyons Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon et même le cynique Diogène. Presque toute l'antiquité s'intéressait aux jeux olympiques et les différents États envoyaient des ambassades officielles. Les ambassadeurs arrivaient en grande pompe, vêtus d'habits précieux, le front ceint d'une bandelette d'or. Ils se faisaient traîner dans des voitures somptueuses, chargées de vaisselle de prix et de tentes de pourpre qui les abritaient pendant les tièdes nuits d'été au bord de l'Alphée.

Dans la procession qui avait lieu le premier jour on promenait en grand apparat les trésors composés d'ustensiles précieux, de cassettes et d'encensoirs. Les sacrifices, auxquels prenaient part les députations des différents États, souvent chargées des missions politiques, étaient des occasions de montrer la richesse et la fertilité de sa patrie et de rivaliser en magnificence. Avant tout on offrait un sacrifice à Zeus Olympien ; puis venait la cérémonie du serment que prêtaient les arbitres et les concurrents dans la maison du conseil d'Olympie. Les arbitres juraient de prononcer des jugements justes et impartiaux ; puis ils rappelaient aux concurrents l'importance de la cérémonie et disaient : « Si vous n'avez pas encouru de peine, si vous n'avez rien commis d'injuste ou de méprisable, venez avec confiance. Mais ceux qui ne sont pas dans ces conditions peuvent s'en aller. » Ensuite venait la répartition des arbitres en différents groupes et l'on tirait au sort l'ordre de succession des lutteurs dans les luttes séparées. Mais, auparavant, les concurrents adressaient une prière à Zeus, maître des sorts.

Quand tout était organisé pour le jour suivant, les hôtes d'Olympie se retrouvaient le soir, dans la plaine, pour se souhaiter la bienvenue. On buvait et on mangeait joyeusement,

et les jeunes gens qui concouraient pour la première fois écoutaient les derniers conseils des maîtres de lutte et des *Olympioniques*. Dès l'aube du second jour, le premier jour des luttes, tout le monde se précipitait vers le stade pour s'assurer une bonne place. Le stade d'Olympie est un rectangle de deux cent onze mètres de long sur trente-deux mètres de large. Un dallage uni longeait le pied des murs ; à un mètre de ceux-ci coulait une rigole à ciel ouvert, avec de place en place des bassins pour puiser de l'eau. A l'extrémité de la piste, près de la borne du but, les arbitres prenaient place sur des sièges élevés. Ils étaient vêtus de pourpre, faisaient donner par des hérauts le signal et surveillaient la course. Des colonnes portant les inscriptions : « *Sois vaillant !* » « *Hâte-toi !* » *et* « *Tourne !* » étaient placées au commencement, au milieu et à l'extrémité du stade.

Le deuxième jour était surtout consacré aux luttes des jeunes garçons et des adolescents ; avec l'aube du troisième jour les hommes entraient dans l'arène.

Selon le sort — les sorts étaient de petites tablettes de la grandeur d'un haricot, contenues dans une urne d'argent et marquées de différentes lettres en nombre égal à celui des con-

currents — les coureurs sur un signal de trompette entraient dans l'arène pour la course simple.

Le héraut proclamait leurs noms et leur patrie. Une rangée de dalles, larges de 0.48 cent. et placées les unes près des autres, marquait la place des coureurs qui étaient séparés les uns des autres par des poteaux. Après la course simple, avait lieu, sur la piste de sable, la course double où il fallait parcourir le stade dans les deux sens, aller et retour [1] ; puis la course de fond, la plus dure de toutes ; on jugeait de l'habileté des coureurs d'après le plus ou moins de profondeur des traces laissées sur le sable. Ils couraient nus — ne portant qu'un petit soulier pour garantir le pied — rien ne gênait le déploiement de toute leur force et de toute leur agilité [2]. Les cris de la foule les excitaient ; ils laissaient leurs bras ballants et filaient comme des flèches.

Non seulement les hommes, les adolescents et les jeunes garçons, mais encore les jeunes filles couraient dans le stade à Olympie — sinon aux grandes fêtes, du moins aux fêtes de Héra.

(1) Le stade, distance qu'un homme robuste peut parcourir d'une haleine en courant, était la principale mesure de longueur en Grèce. L'origine du mot est incertaine.

(2) Le premier qui courut nu (ce qui devint, plus tard, la règle) fut, dit-on, Orsippos, à la 15e Olympiade.

Elles couraient vêtues d'un *kiton* qui s'arrêtait au-dessus des genoux, l'épaule droite nue et les cheveux au vent. Aux fêtes de Héra, il y avait aussi des danses exécutées par les femmes nobles du pays d'Élis.

Si c'était la force et la résistance qui décidaient de la victoire à la course, la lutte exigeait déjà une étude et une pratique préalables. Il s'agissait de connaître les diverses « prises ». Quelle ne devait pas être l'émotion d'un père voyant son fils lutter pour la première fois sous les yeux de toute la Grèce ! Dans quelle inquiétude devait être la mère qui n'avait pas le droit d'assister à la lutte de son fils [1] !

Le troisième jour avait lieu une lutte véritablement barbare : le combat à coups de poing. Les poings, lourdement armés, blessaient l'adversaire au visage, au nez, aux oreilles, à la bouche ; souvent un lutteur tombait défiguré et couvert de sang. Tantôt ils évitaient adroitement les coups et restaient longtemps en présence sans pouvoir se toucher, tantôt l'un des combattants s'exposait franchement aux coups

(1) Pausanias parle d'une certaine Kallipateira qui, dans des habits d'homme, assista à la lutte de son fils ; on ne la punit pas, parce que c'était son amour pour son fils qui l'avait poussée : celui-ci concourait pour la première fois et fut vainqueur.

de l'adversaire fatigué, jusqu'à ce que celui-ci s'avouât vaincu.

Le plus terrible des combats à coups de poing était le pancrace, qui date de la 38e Olympiade. Ce genre de lutte exige une grande force musculaire jointe à beaucoup d'adresse. Les spectateurs aimaient ces combats où il s'agissait de mettre l'adversaire dans l'impossibilité de se défendre.

Ce sont encore ces deux exercices que les spectateurs admirent chez les athlètes de profession, chez des hommes qui font preuve d'une force qui nous paraît surhumaine[1]. Outre divers

(1) L'histoire nous a transmis les noms d'une série d'athlètes qui voyageaient d'une fête à une autre pour donner des représentations. Le plus connu est Milon de Crotone qui porta, un jour, devant les spectateurs étonnés, un veau de quatre ans, fit le tour de la piste et mangea l'animal tout entier sur-le-champ. Après tous ses hauts faits, il mourut d'une manière étrange. Il vit, un jour, dans une forêt déserte, près de Crotone, un tronc d'arbre où un bûcheron avait enfoncé des cognées pour l'abattre. Dans son orgueil, fier de sa force si souvent mise à l'épreuve, Milon enfonça si violemment ses mains dans la fente, que les cognées tombèrent. Mais il ne put ensuite se dégager et fut dévoré par un loup.

Pausanias raconte que l'athlète Tirnanthe de Cléonée, parvenu à un âge avancé et ayant renoncé à son art, s'essayait chaque jour à tendre un grand arc. Il fit une fois un voyage et, pendant ce temps, cessa de s'exercer. A son retour, il essaya de nouveau de tendre son arc, mais en vain; ses forces s'étaient évanouies. Alors il s'éleva un bûcher, l'alluma et se précipita dans les flammes.

Sous le règne de l'empereur Titus vivait un athlète du

tours de force, comme de lancer et de ressaisir le *korykos*, sac de cuir rempli de sable, de soulever des poids, etc., il fallait frapper l'adversaire au visage en rejetant la tête en arrière, le tromper par des feintes, exécuter des moulinets avec les poings, et abattre en même temps les deux cestes pour donner le « coup de grâce ».

nom de Melankomas qui, d'après le célèbre orateur Dion Chrysostôme, possédait l'art de fatiguer son adversaire sans le frapper violemment. Il se tenait en face de lui, les bras écartés : son rival essayait en vain de trouver un endroit découvert. Il resta, dit-on, deux jours entiers dans cette posture fatigante. A la fin son adversaire, épuisé, dut lui céder la victoire. Melankomas ne devait pas son triomphe à la force brutale, mais à sa patience et à la vigueur de son corps qu'il avait endurci depuis longtemps par des exercices continuels. On prétend qu'il considérait avec pitié ses camarades qui se frappaient lourdement au visage et quittaient le champ-clos défigurés et mutilés.

Pour citer un dernier exemple de la force des athlètes dans cette longue liste, Pausanias raconte encore une lutte entre l'Épidamnien Kreugas et le Syracusain Damoxène. Comme le combat menaçait de durer jusqu'à la nuit, ils convinrent de ne plus parer leurs coups ; l'un devait rester immobile et inerte, tandis que l'autre le frappait. Kreugas commença le premier ; son poing tomba comme un lourd marteau sur la tête de son adversaire. Celui-ci résista. Damoxène fit alors signe à Kreugas d'élever son bras au-dessus de sa tête ; puis il allongea sa main, armée de courroies souples, et dont les ongles étaient longs et acérés. Il dirigea cette main vers le côté tendu de Kreugas, l'enfonça jusqu'à ses entrailles, les saisit et les lui arracha. Kreugas rendit l'âme sur-le-champ. Les surveillants ne firent qu'exiler Damoxène de Némée, parce qu'il était interdit de frapper son adversaire dans une intention mortelle.

On compte encore, parmi ces brillants athlètes, Théogène de Thasos, qui aurait remporté 1400 couronnes.

Parfois on accompagnait le coup de poing d'un ahan vigoureux de la poitrine.

Le pancrace, même livré très tard dans la soirée, terminait les combats d'hommes le troisième jour. L'importance de cette journée était extrême, puisque l'Olympiade portait le nom de l'athlète qui y avait remporté la victoire.

Le quatrième jour, à l'aurore, les courses de chevaux commençaient à l'hippodrome. On ne sait au juste dans quel ordre se succédaient ces courses. Parmi elles, c'était la course furieuse du quadrige qui donnait le spectacle le plus brillant et le plus grandiose. C'est la seule dont nous nous occuperons ici. C'était la passion des riches et des princes d'y prendre part.

On se servait du vieux char de guerre des temps homériques, le *harma*, à deux roues basses avec quatre rais. La cage était ronde, ouverte à l'arrière ; le cocher s'y tenait ; on y montait facilement. Les deux chevaux du milieu couraient réunis par un joug fixé par un anneau à l'extrémité du timon ; les deux autres tiraient des deux côtés, attelés à une corde fixée à la partie antérieure du char. Le cocher tenait les rênes des deux mains, et portait, en outre, dans l'une d'elles, un aiguillon ou une verge armée d'une mèche très courte.

L'Alphée a, naturellement, dans le cours

des siècles, emporté l'hippodrome qui, comme le stade, était plus en contre-bas que l'*Altis*, bois sacré et temple de Jupiter Olympien ; l'hippodrome s'est éboulé dans les inondations de l'hiver. Un calcul approximatif fixe sa longueur à 2 stades ou 1200 pieds olympiques[1]. D'après Pausanias, on arrivait d'abord à la barrière de départ, l'*Aphesis*, construite d'après le plan de Cleoitas[2]. Cettte barrière ressemblait, par ses dispositions, à l'avant d'un navire dont la proue plongerait dans la piste. Au milieu se dressait un autel et au commencement des jeux, un mécanisme ingénieux y élevait un aigle d'airain aux ailes étendues : en même temps on voyait plonger le dauphin, placé à l'extrémité de l'*Aphesis*, sur une poutre. A ce signe on lâchait les cordes tendues devant les chariots et les coureurs se précipitaient dans l'arène.

Les chevaux adultes parcouraient la piste douze fois, soit quatre kilomètres et demi ; ce qui est, à coup sûr, une bonne longueur de chemin pour mesurer la vitesse moyenne d'un

(1) D'après les recherches les plus récentes, le pied attique avait 0 m. 308 ; le romain, 0 m. 296, et l'olympique, 0 m. 3206.

(2) Peut-être l'hippodrome était-il parallèle au stade et la digue artificielle le protégeait-elle contre le courant du fleuve se dirigeant au Sud.

cheval. Entre chacune des colonnes marquant le but *(Nyssa)*, on rencontrait plusieurs poteaux indicateurs des distances. Les attelages de poulains parcouraient huit fois la piste. Olympie ne vit qu'une fois le brillant spectacle d'un attelage de dix poulains : c'était Néron qui voulait inaugurer l'empire, jusqu'à Olympie.

La sculpture n'a pas réussi à nous représenter la passion qui animait ces courses. La poésie seule est parvenue à nous rendre cette scène avec des couleurs éclatantes. Le mouvement tournant autour de la colonne de but la plus éloignée exigeait une adresse consommée : la courbe, étant fort resserrée, le danger était grand. A cet endroit dangereux, vis-à-vis de la colonne, se dressait un autel rond nommé *Taraxippos*, ou « effare-chevaux », parce que même les chevaux qui avaient couru plusieurs fois s'effarouchaient devant ce passage dangereux. « Quand les chevaux y passent, dit Pausanias, ils sont saisis sans cause visible d'une grande frayeur, qui les jette dans le trouble et le désordre : aussi le char s'y brise-t-il souvent, au danger du cocher. »

Dans sa tragédie d'Électre, Sophocle a fait une description de courses qui n'est pas moins animée que celle d'Homère citée plus haut, à propos des jeux funèbres en l'honneur de la

mort de Patrocle. Phanotée paraît devant la reine Clytemnestre pour lui annoncer la mort d'Oreste. Il raconte avec de nombreux détails qu'Oreste, le premier jour des jeux pythiques, a remporté le prix dans toutes les luttes ; mais que, le jour des courses de chars, près d'obtenir la victoire, il a eu le malheur de briser son essieu, de tomber de son siège et d'être ainsi traîné et déchiré sur la piste. L'invention qui consiste à faire périr Oreste aux jeux pythiques est bien entendu de Sophocle ; mais le poète se sert de l'occasion pour captiver le public attique par une brillante description des jeux :

« Le lendemain, jour marqué pour la course des chars, au lever du soleil, Oreste s'avança au milieu de nombreux concurrents. L'un était de l'Achaïe, un autre de Sparte, deux de Libye, habiles à conduire des chars ; Oreste, traîné par des coursiers de Thessalie, venait le cinquième ; le sixième était un Étolien avec de brillantes cavales ; le septième, de Magnésie ; le huitième, d'Aenie, avait des chevaux blancs ; le neuvième venait d'Athènes bâtie par les Dieux ; un Béotien conduisait le dixième char. Lorsque les arbitres des jeux eurent tiré les sorts et assigné à chacun son rang, au signal d'une trompette d'airain tous s'élancent ; ils animent leurs coursiers et agitent les rênes ; la

carrière retentit du bruit des chars roulants ; un nuage de poussière s'élève : les concurrents, confondus ensemble, n'épargnent point l'aiguillon pour devancer les roues de leurs adversaires et les chevaux frémissants ; ceux-ci, serrés les uns contre les autres, lancent leur écume et leur haleine brûlante sur les chars et sur les conducteurs. Oreste touchait à la dernière borne, et la serrait de son essieu ; il lâchait les rênes à droite, au cheval qui était sous sa main, tandis qu'il retenait l'autre. Jusque-là tous les chars avaient couru sans accidents fâcheux ; mais bientôt les chevaux fougueux du citoyen d'Aenie s'emportent, et, en achevant le sixième et le septième tour, par un brusque mouvement en sens contraire, heurtent de front le char du Libyen. De là vint le désordre, ils se renversent et se fracassent l'un sur l'autre ; la plaine de Crisa est couverte de débris. L'Athénien, en habile cocher, sut éviter le péril ; il se dégage, retient ses coursiers, et laisse les autres se débattre au milieu de la tempête. Oreste venait le dernier. Mais, avec ses chevaux en arrière, il mettait sa confiance dans la fin de la course. L'Athénien voyant qu'un seul adversaire lui reste, fait retentir son fouet à l'oreille de ses coursiers rapides et se met à sa poursuite ; déjà ils mar-

chent de front ; tantôt l'un, tantôt l'autre devance son rival à la tête de ses chevaux : l'infortuné, debout sur son char intact, avait jusqu'alors parcouru heureusement la carrière ; mais en lâchant les rênes au cheval de gauche qui tournait, il heurte la borne ; l'essieu se rompt ; lui-même est renversé et s'embarrasse dans les rênes ; après sa chute, ses chevaux effrayés courent çà et là. »

De même que le chariot fut employé à la guerre avant le cheval de selle, de même plus tard, on fit des courses entre des étalons adultes, des poulains et des juments. La coutume exigeait dans ces courses que le cavalier sautât à terre avant d'arriver au but, et y amenât sa monture en achevant la course lui-même.

L'honneur de la victoire ne revenait pas au cavalier, mais, suivant les mœurs du *sport* moderne, à la fois à la bête et à celui qui la montait ; le propriétaire recevait le prix ; la gloire appartenait au cheval. Jusqu'à sa mort on lui donnait les plus grands soins [1], et le pro-

(1) Sans doute, maint cheval de course aura eu le sort que rapporte l'épigramme :
« Au bord de l'Alphée, j'ai remporté les couronnes de la
J'ai été couronné deux fois à la source Castalique. [course;
Némée m'a proclamé vainqueur ; sur la piste de l'Isthme,
Je courais autrefois, rapide comme le vent ailé.
Hélas, maintenant, déjà vieux, je tire la meule tournante,
Écrasé par le joug, honte des victoires étincelantes. »

priétaire avait le droit de faire élever la statue d'un cheval dans le bois sacré d'Olympie. Les cochers et cavaliers qui passaient au service d'un propriétaire, puis d'un autre, recevaient comme prix de la course un écheveau de laine. L'empereur Néron conduisit lui-même aux jeux olympiques son attelage à dix chevaux.

A la fin des jeux hippiques, la foule revenait dans l'après-midi du quatrième jour au stade, où se livraient les luttes du *Pentathlon*, la fine fleur des jeux helléniques.

Au son de la flûte [1] on exécutait une ode pythique : puis les coureurs commençaient leur course par un saut : c'était d'ailleurs une course par sauts. Le sauteur s'élançait d'un endroit désigné qui portait le nom de *Batêr*, et devait rester immobile dans le terrain meuble où il tombait.

L'exercice qui suivait était le jeu du disque. On le lançait de la *Balbis*, point assez élevé, et on ne tenait compte que de l'endroit où il tombait. La tradition rapporte des faits d'adresse remarquables. La figure 20 représente une des huit copies du Discobole, déjà célèbre

(1) On attachait tant d'importance à l'exécution solennelle de la musique, que l'on éleva, aux frais de l'État, dans le bois sacré, une colonne commémorative à un joueur de flûte qui avait accompagné, de sa musique, les combats de six olympiades successives.

dans l'antiquité. Cette statue est de Myron,



Fig. 20

camarade de Polyclète ; il a coulé en bronze

les corps mâles des lutteurs avec toute la vigueur de leurs muscles gonflés. Elle représente l'instant où le disque, rejeté en arrière par un mouvement puissant du bras que tout le corps renforce et accompagne, va décrire dans les airs une trajectoire sifflante. Le mouvement est si violent qu'il entraîne l'homme en avant.

La position du discobole ressemble un peu à celle du joueur de boule.

Ensuite venaient le tir au javelot, la course et la lutte. On ne s'entend pas encore sur l'ordre dans lequel ces exercices se succédaient, non plus que sur les conditions qu'il fallait remplir pour remporter le prix dans le Pentathlon. Il parait impossible qu'on ait pu demander au vainqueur de remporter la victoire dans les cinq combats différents. Sans doute la foule des spectateurs suivait les combattants avec un intérêt de plus en plus soutenu jusqu'au moment décisif. L'expression de joie ou de douleur alternait sur leurs figures à chaque mouvement des lutteurs. L'attrait du spectacle et le caractère méridional les poussaient à exprimer leur émotion et leur intérêt au combat d'une manière très vive. Ils se précipitaient du haut de leurs places afin d'approcher le plus possible des combattants ; et sous la chaleur du midi, ils attendaient l'issue de la lutte, le mo-

ment où l'un des deux derniers allait succomber et où le vainqueur final allait remporter la couronne du Pentathlon. Les acclamations du peuple saluaient celui qui s'était mesuré avec des rivaux vainqueurs dans tous les genres de combats et qui dans une dernière lutte, pleine de fatigue et de danger, les battait et réunissait sur sa tête la gloire de toutes les victoires.

Le soleil couchant, au quatrième jour, éclairait la dernière course — la course en armes — *Hoplitodromia.*

Il est peu probable que dans la nuit le sommeil vînt fermer les paupières de l'heureux vainqueur : c'était en effet le jour suivant, le plus brillant, que le vainqueur éprouvait la plus grande joie de sa vie en recevant la couronne des mains des Hellanodiques.

Un jeune garçon, dont les parents étaient encore vivants, coupait avec une faucille d'or une couronne de cet olivier sauvage que la déesse avait elle-même consacré. Il portait le nom d' « arbre aux belles couronnes » et se dressait au sud-est de l'Altis dans un bocage nommé Panthéon, dont l'entretien était sous la protection des nymphes. Cet arbre vivait encore sous l'empire romain. On y cueillait un rameau flexible, qui plusieurs fois

replié sur lui-même, formait une couronne.

Ce n'était pas la seule récompense : des avantages matériels étaient attachés à la victoire — exemption d'impôts sur le sol de la patrie — une modeste somme d'argent — entrée libre et place d'honneur au théâtre ; — le vainqueur était jusqu'à sa mort nourri aux frais de l'État. Mais rien n'égalait aux yeux des Grecs la gloire de cette couronne qu'ils remportaient sous les regards de milliers de spectateurs.

Dans les temps anciens, les couronnes des vainqueurs étaient placées sur un trépied couvert d'airain ; plus tard Colotès, élève du grand Phidias, fabriqua une table précieuse d'or et d'ivoire qui fut conservée au temple d'Héra. Dans le temple, aux pieds de Zeus, les Hellanodiques étaient assis sur leurs sièges ; les galeries supérieures pouvaient recevoir un plus grand nombre de spectateurs.

Au couronnement du vainqueur dont on entourait auparavant la tête avec une bandelette blanche, on proclamait son nom, celui de son père, et celui de sa ville natale, solennellement et à voix haute, devant le peuple entier ; cette proclamation était toujours suivie des cris de la foule et des félicitations de tous ceux qui se trouvaient près du vainqueur. Souvent aussi on entendait des sifflements poussés par les

citoyens des villes ennemies de la ville natale du triomphateur. Outre la couronne, le vainqueur portait de la main droite, suivant la coutume, la palme qui était le signe de la victoire. L'olivier et le palmier représentaient la gloire et la vie immortelle. Ils étaient le signe de la force [1].

On ne pouvait appeler de la décision des Hellanodiques qu'à la *Boulé*, le conseil olympique, un corps dont le siège était dans la ville d'Élis .Le nom du vainqueur était gravé dans le marbre ou l'airain sur une liste officielle ; on l'autorisait à se faire élever une statue ou à consacrer aux dieux ce que sa fortune lui permettait. On trouve encore en grand nombre des statues de ces vainqueurs. Jamais on n'oubliait dans ces fêtes les sacrifices de remercîments aux dieux. Ces actions de grâce étaient accompagnées d'une procession où les vainqueurs figuraient avec le plus grand éclat possible. La procession se mettait en marche au son de la musique des flûtes et des cithares ainsi que des chants rhythmiques exécutés par des chœurs.

Puis le festin institué par les Éléates réunis-

(1) Taurosthène d'Égine aurait fait part à son père de sa victoire à Olympie au moyen d'une colombe. Il avait séparé celle-ci de ses petits ; aussitôt après la victoire, il lui attacha au cou un lambeau de pourpre et la lâcha : elle franchit en un jour une distance d'environ vingt-trois lieues.

sait les vainqueurs au Prytanée où toute la nuit et toute la journée suivante ils se reposaient de leurs efforts en festinant joyeusement avec leurs amis. Ce festin de victoire était également accompagné de musique instrumentale et vocale. C'étaient en partie des chansons anciennes qu'on exécutait : il y en avait aussi de nouvellement composées et spécialement étudiées pour cette occasion. C'est à cette coutume que nous devons les odes triomphales d'un Simonide ou d'un Pindare et il faut louer le destin de nous avoir conservé de telles œuvres. Nous n'avons naturellement aucune idée de la musique de ces odes.

En dehors de l'Altis, la foule du peuple se reposait en plein air ou sous des tentes à la fin des jeux et des sacrifices ; les spectateurs soupaient tranquillement le soir et jouissaient d'un calme qui les restaurait après toutes les incommodités endurées pendant les courses : la chaleur torride d'un soleil de juillet, la poussière, la sueur et la soif.

Dans les journées suivantes, les spectateurs des fêtes retournaient chez eux. Ils avaient célébré une cérémonie qui était bien vraiment nationale. En même temps, d'autres hommes rentraient dans leurs foyers : ceux-là avaient profité de l'occasion de cette grande assemblée

pour tenir des discours et faire des lectures du haut de l'*Opisthodomos* du temple de Zeus, la partie postérieure de l'édifice qui s'ouvrait sur l'ouest. Parmi eux, le plus célèbre est Hérodote, qui aurait lu, dans une de ces fêtes, une partie de son histoire ; Gorgias y exhorta également les Grecs, engagés dans la guerre du Péloponnèse, à s'unir contre les barbares.

De nouveaux honneurs attendaient les vainqueurs dans leur patrie. On envoyait à leur rencontre des ambassades solennelles, et leur retour dans le pays natal ressemblait á une entrée triomphale. La cité qui les avait vu naître célébrait de grandes et superbes fêtes : la ville subvenait aux frais des citoyens qui n'avaient pas les moyens de suffire aux dépenses. Cicéron dit qu'un Olympionique, en Grèce, était honoré plus qu'un triomphateur á Rome. Les vainqueurs de Sparte avaient désormais l'honneur d'être placés, au combat, près du roi. D'autres villes accordaient des privilèges particuliers à leurs citoyens, lorsqu'ils avaient triomphé. L'entrée de Néron à Rome fut une imitation des mœurs grecques. Voici ce que rapporte à ce sujet Dion Cassius : « Une partie de la muraille de la ville fut abattue pour lui permettre d'entrer — on pratiqua une brèche — ce qui se faisait ordinairement en

l'honneur des vainqueurs de la lutte. En avant marchaient des hommes portant les couronnes qu'il avait remportées ; d'autres suivaient, portant, fixées sur des hampes, des tablettes sur lesquelles on lisait le nom et le lieu de la course, et la mention que l'empereur Néron était le premier de tous les Romains qui, de temps immémorial, eût remporté la palme de la victoire. Puis, venait Néron lui-même, monté sur un char de triomphateur, vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or, le front ceint d'une couronne d'olivier, tenant à la main la couronne de laurier pythique. Il se dirigea ainsi, accompagné des soldats, des chevaliers et des sénateurs, vers le Capitole ; la ville était ornée de guirlandes ; l'encens montait dans les airs et le peuple criait : « Vive le vainqueur olympique, le triomphateur pythique ! »

Nous terminons notre description, en citant la onzième Olympiade de Pindare, le poète que ses contemporains honorèrent, que la postérité admira, et dont Alexandre épargna la maison, à Thèbes. La voici :

« *Str.* — Les hommes ont souvent besoin des vents, besoin des eaux du ciel, filles de la nue. Pour l'athlète victorieux, il est des hymnes à la douce voix, préludes de sa renommée future, monuments fidèles de ses grandes vertus.

Ant. Tel est, en dépit de l'envie, l'éloge réservé aux *Olympioniques*. C'est celui que ma langue veut donner. Le mortel inspiré par Dieu fleurit à jamais par la sagesse de son génie. Sache donc, fils d'Archestrate, ô Agésidame, qu'en mémoire de ta lutte,

Ep. J'ajouterai à l'olivier d'or qui te couronne la beauté d'un hymne mélodieux pour honorer la race des Locriens du Zéphyrium. Accourez à leurs fêtes ; je vous le jure, ô muses, vous trouverez un peuple qui, loin d'être inhospitalier ou étranger aux beaux-arts, se distingue par l'esprit et par la valeur. Le renard fauve et les lions rugissants ne sauraient changer le caractère qu'ils ont reçu de la nature. »

M. E. Curtius dit dans son discours tenu à Gœttingue en 1856 : « Si j'essayais de résumer en un seul mot l'ensemble de la vie hellénique, en la fixant par un signe qui pût la distinguer de celle des autres peuples — je dirais que c'est *la couronne.* Oui, la couronne est l'emblème de tous les Grecs, le symbole de leur puissance propre et de leur grandeur... Les jeux étaient traités par tous les Grecs comme une affaire d'importance, non pas comme un amusement consacré par la mode, un engouement passager ou une distraction frivole. Ils étaient en quelque sorte le levier de la civilisation pour de

longues années; ils marquaient le point d'origine pour le calcul du temps; et jusqu'à l'époque de la décadence et de la poursuite effrénée d'un lucre plus substantiel, ce furent les récompenses les plus élevées et les distinctions les plus honorifiques dans l'esprit de la nation tout entière. »

La couronne d'olivier était aussi le prix des Panathénées d'Attique; dans les jeux pythiques c'était une couronne de laurier; dans les jeux néméens une couronne de lierre; dans les jeux isthmiques une couronne de sapin. Il n'existait pas de Grecs qui n'eûssent des jeux. Cette même ardeur animait la nation grecque, et toutes ses tribus : l'émulation des jeux faisait preuve du développement des forces naturelles. Homère nous représente la vie populaire des Phéaciens, les habitants de l'île de Schérie (aujourd'hui Corfou); c'est un petit peuple tranquille, adonné à une vie joyeuse qui se passe tout entière en chansons, en jeux et en danses. Et bien des siècles plus tard Xénophon raconte dans l'Anabase, que le premier soin des Dix-mille qui venaient d'échapper aux terribles fatigues et aux effroyables dangers de l'Asie centrale fut, en arrivant près de la mer, à Trébizonde, d'organiser des jeux pour remercier les dieux et pour leur propre plaisir. Il ajoute

que les Grecs, manquant de jeunes garçons libres pour la course dans le stade, n'hésitèrent pas à y admettre les fils de barbares prisonniers et d'esclaves, afin de ne pas interrompre les fêtes.

Enfin, pour être complets, il nous faut encore ajouter quelques mots sur les trois autres jeux nationaux des Grecs.

Les jeux pythiques se célébraient sur la plaine dénudée de Crisa, près de Delphes, en l'honneur d'Apollon Pythien. C'est le dieu lui-même qui les aurait institués après la mort du dragon. C'était avant tout une cérémonie musicale, la plus ancienne et la plus importante dans toute la Grèce ; les artistes les plus remarquables y prenaient part. On y ajoutait suivant l'exemple des jeux olympiques, des luttes gymnastiques dans l'hippodrome et le stade long de mille pieds. Depuis l'an 586 ce furent les Amphictyons qui dirigèrent les jeux — et les ambassades officielles se rendaient déjà à Delphes dans le mois qui précédait le mois des fêtes — le Matageitnion attique — la mi-août. On ignore la durée de cette cérémonie. Là encore le nombre des spectateurs était fort grand ; les juges des jeux furent d'abord les habitants de Delphes — ensuite les Amphictyons — enfin en l'année 338, le jugement en

fut confié à Philippe de Macédoine. Les jeux pythiques avaient lieu la troisième année des olympiades. Ils cessèrent presque en même temps que les jeux olympiques.

La légende rapporte que les jeux néméens furent institués par les sept chefs qui marchèrent contre Thèbes, en l'honneur de Zeus. Ils ne prirent d'importance que relativement assez tard. Ils comprenaient des luttes musicales et gymnastiques — et on les célébrait tous les trois ans — la deuxième et la quatrième année des olympiades — la première fois en automne puis au printemps. Ces jeux se tenaient dans un bois consacré à Zeus dans la vallée de Némée, sur le territoire de Cléonée en Argolide, où Argos gardait Io et où Hercule avait tué le lion.

Les jeux isthmiques — les plus importants après les jeux olympiques — se célébraient sur l'isthme de Corinthe dans un bois de sapins dédié à Poseidôn la première et la troisième année de chaque olympiade. On rapporte leur fondation à Mélicerte, fils d'Ino ou encore à Thésée. Il était naturel que la position et la richesse de Corinthe donnât à ces jeux un grand éclat qui ne fit que s'accroître après la victoire de l'ennemi. Les plaisirs de toute sorte que cette grosse ville commerçante offrait aux visiteurs contribuaient à y attirer la foule.

C'est l'année 196 que le général romain Flaminius proclama aux jeux isthmiques la liberté des villes grecques, aux acclamations enthousiastes du peuple assemblé. Voici ce que rapporte à ce sujet Tite-Live : « Le moment des jeux isthmiques était arrivé : on les fréquentait beaucoup, non seulement à cause de l'amour des spectacles inné au peuple grec mais aussi parce que la position favorable de l'isthme constituait un lieu de rendez-vous pour le monde entier, un trait d'union entre la Grèce et l'Asie. » Les jeux particuliers n'étaient pas différents de ceux qui ont été déjà décrits. Le concours musical semble n'avoir été ajouté que plus tard à la liste des jeux isthmiques.

Si ces jeux que nous avons mentionnés étaient les plus importants, ce n'étaient pas les seuls de leur espèce. Presque toutes les cités de quelque conséquence, où habitaient des Grecs, avaient des fêtes semblables : beaucoup de passages dans les écrivains anciens en font foi — non moins qu'un grand nombre de monuments qui existent encore aujourd'hui.



VIII

LES JEUX DE CIRQUE CHEZ LES ROMAINS

De même que les jeux Olympiques des Grecs remontent dans les mythes à l'époque idyllique du règne de Kronos, de l'âge d'or, la tradition ramène l'origine des jeux publics romains à la fondation légendaire de Rome. Là, comme ici, les jeux font partie du culte des dieux. Depuis l'époque de Romulus, tous les ans, à Rome, le 21 août, on sacrifiait des victimes choisies en l'honneur de Consus, le dieu des conseils secrets, et on donnait des courses de chevaux et de mulets. Mais Tarquin l'Ancien célébra déjà avec bien plus d'éclat et de solennité la victoire qu'il avait remportée sur les Latins; il organisa des jeux et leur fixa comme emplacement le Cirque, qui porta plus tard le nom de

Circus Maximus, mais qui, dans les auteurs, est désigné tout simplement par le nom de *Circus*. C'était le même emplacement que la légende attribuait à cette scène fameuse où les premiers Romains enlevèrent les Sabines.

Toutefois, les jeux romains perdirent de bonne heure tout caractère religieux et se développèrent dans le sens d'un amusement mondain. Les premiers jeux furent simples et modestes ; à peine duraient-ils une heure, puisqu'ils ne comprenaient qu'une course de quadriges et une course de *desultores* ; mais, dans la Rome impériale, ce furent des distractions somptueuses, variées, même nécessaires. Ils ont une histoire qui leur est propre ; tandis que les jeux nationaux helléniques sont essentiellement demeurés ce qu'ils étaient au début. Dans la passion pour ces jeux que le peuple romain attendait du matin jusqu'au soir, sous le soleil et sous la pluie, il faut reconnaître une marque distinctive du caractère romain. Nulle part ailleurs on ne peut suivre, comme à Rome, un développement historique des jeux publics, même chez les peuples voisins et parents ; ici ils constituent un facteur important de la vie politique et sociale. Même l'influence du Christianisme ne parvint pas à ruiner ces jeux de cirque et d'amphithéâtre

dont la passion était enracinée dans les mœurs et les coutumes romaines.

Nous considérerons d'abord les plus célèbres d'entre les jeux romains : les jeux de cirque.

Le *Circus Maximus* — (*Circus* signifie à l'origine un espace aplani, libre, entouré d'une palissade destinée aux spectateurs) — était bâti en bois et se dressait dans la vallée qui court entre les pentes presque parallèles de l'Aventin et du Palatin, vallée qui portait le nom de Murcia. Il était construit sur le modèle de l'Hippodrome grec. Après qu'il fut devenu la proie des flammes, on le reconstruisit en pierre. Plus tard, Jules César l'agrandit afin de lui faire contenir 150,000 spectateurs. Néron lui fit subir des modifications ; dès lors il contint 250,000 places, auxquelles Trajan en ajouta encore 5,000. D'après un texte du IVe siècle, il aurait tenu, à cette époque, le nombre incroyable de 385,000 spectateurs.

Quelle impression imposante devait produire cet édifice bondé d'hommes parmi lesquels on trouvait des représentants de presque toutes les races humaines !

D'après Denys d'Halicarnasse, qui vécut 22 ans à Rome après l'établissement de l'Empire, le cirque mesurait 3 stades et demi (2,000 pieds) de long et 4 plèthres (400 pieds) de

large ; l'architecture en était riche et ornée ; il avait trois étages construits en manière de galeries les uns au-dessus des autres. Les rangées de sièges étaient très larges ; ceux du bas étaient en pierre, ceux du haut en bois, et, depuis César, séparés de la piste par un fossé large de dix pieds et profond d'autant, qui fut comblé depuis. L'une des extrémités de ces

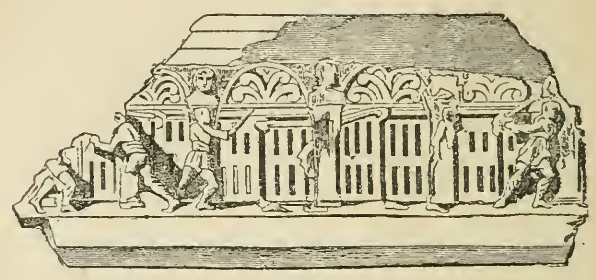


Fig. 21

rangées était entourée de constructions accessoires ; dessous se trouvaient les *carceres* et les écuries des chevaux.

La tradition rapporte que les douze portes à deux battants de ces *carceres* s'ouvraient d'un coup, au moyen d'un mécanisme. La gravure au contraire, nous montre des hommes occupés à les fermer. Les *carceres* existaient depuis l'an 329 avant J.-C. et étaient bâtis en pierre depuis l'an 176 avant J.-C. L'empereur Claude

les fit revêtir de marbre. Immédiatement au-dessus des *carceres* étaient les sièges des consuls, du fonctionnaire présidant au jeu, du préfet de Rome, responsable de l'ordre et du calme, et des juges. Au milieu de la piste et dans la plus grande longueur s'étendait un mur bas de six pieds de hauteur, de vingt de largeur, nommé *spina*, aux extrémités duquel, à une distance de douze pieds, se dressaient deux colonnes dorées, en forme de quilles, qui marquaient les points extrêmes de la course.

Il fallait faire ordinairement sept fois le tour de cette *spina*. Le principal ornement de la *spina* était l'obélisque qu'Auguste fit élever et qui mesurait 87 pieds de haut ; l'empereur Constantin en fit ajouter un second de 122 pieds de hauteur. Le premier se dresse actuellement sur la Piazza del Populo ; l'autre s'élève sur la place de Latran. Des deux côtés se trouvaient les statues de la Victoire et de Cybèle montée sur un lion, ainsi que des trophées et des petits temples destinés à recevoir les statuettes des dieux ; enfin deux stèles supportées par des colonnes. Sur l'une reposaient sept dauphins en argent ; sur l'autre, sept cônes arrondis de marbre, en forme d'œufs ; c'était en les ôtant successivement que l'on marquait le nombre de tours accomplis sur la piste.

Au-dessus de la piste étaient placées les rangées de sièges destinés aux magistrats les plus élevés, les *Pontifices*, les Vestales et les Sénateurs ; encore plus haut se trouvaient les places des Chevaliers. Il y avait également une loge impériale située à une hauteur moyenne, près des sièges des magistrats et des sénateurs ; mais tous les empereurs n'en faisaient pas usage.

Tels sont les renseignements principaux que nous possédons sur le Circus Maximus romain[1]. Voici ce qu'en dit Pline le Jeune :

« C'était une enceinte digne d'une nation qui avait vaincu tant de peuples et non moins remarquable que les spectacles qu'on y contemplait. » Nous nous rendons encore compte à la vue de l'amphithéâtre des proportions particulières à des constructions aussi colossales.

Sous l'empire — et c'est là l'époque que nous considérerons surtout — les jeux de cirque commençaient le matin. Déjà avant le point du jour, une immense foule assiégeait le cirque, afin de pouvoir, dès l'ouverture, se précipiter par les nombreuses entrées, par les esca-

(1) Outre le Circus Maximus, il y avait encore le Circus Flaminius, bâti sur le Champ-de-Mars depuis l'an 220 avant Jésus-Christ ; le Circus Neronis, sur le Vatican ; le Circus Hadriani et le cirque de Caracalla. Il ne nous reste qu'une seule *spina* : celle du cirque de Maxentius, sur la voie Appienne, près de Rome.

liers, et prendre les bonnes places. On prétend que l'empereur Caligula, réveillé une fois au milieu de la nuit par les clameurs de la multitude qui se rendait au cirque, fit disperser la foule à coups de bâton.

Les fêtes s'ouvraient par la *Pompa*, sorte de marche triomphale. Celle-ci partait du Capitole où on conservait durant le reste de l'année les chars et les litières des dieux capitolins, de Jupiter, de Junon et de Minerve. La procession descendait d'un pas lent et solennel sur le Forum décoré comme pour les plus grandes fêtes, traversait le quartier de la Via Tusca, le Velabrum et le marché aux bestiaux, passait sous la porte du milieu du Circus Maximus, longeait toute la piste, et tournait autour des bornes indicatrices, des *metae*. Le fonctionnaire supérieur qui offrait les jeux accompagnait la procession — ou son suppléant qui, en l'absence de ce fonctionnaire, revêtait momentanément la plus haute dignité de l'État. Il portait une toge brodée de palmes, une baguette d'ivoire surmontée de l'aigle de Jupiter, et sur la tête une grande couronne d'or semée de pierreries. Il se tenait sur un char de triomphe et une longue troupe de clients et d'amis le suivaient. L'empereur Auguste avait coutume

de se faire porter devant la procession dans une litière.

D'après la description de Denys d'Halicarnasse les jeunes gens venaient en partie à cheval, en bandes et en troupes, en partie à pied, divisés en compagnies rangées et ordonnées. Ils étaient suivis des conducteurs de chevaux avec les quadriges, les biges et les coursiers; on apercevait sur les voitures les combattants, soit des lutteurs à mains plates, soit des lutteurs armés et des athlètes, complètement nus, sauf un morceau d'étoffe ceint autour des reins.

Puis venaient trois groupes de danseurs, d'hommes et de jeunes gens accompagnés de joueurs de flûte et de cithare. Les danseurs portaient des tuniques rouges, une ceinture à la taille, des épées au côté et des piques courtes; les hommes étaient coiffés de casques où flottaient de superbes panaches. Chaque groupe était précédé d'un danseur. Derrière ces hommes armés marchaient des chœurs. Parmi les choristes les uns figuraient des Silènes, vêtus de manteaux à longs poils et couronnés de fleurs, les autres étaient drapés de peaux de bouc, de pièces de cuir et de peaux de bêtes sauvages. Ils exécutaient des danses de satyres et imitaient avec des gestes et des postures gro-

tesques les mouvements de ceux qui les avaient précédés.

D'autres joueurs de cithare et de flûte les suivaient ; puis venait la procession du sacrifice. En tête marchaient des enfants avec des cassolettes d'encens, où pendant tout le trajet fumaient des parfums et des épices odorantes ; à leur suite on voyait s'avancer les porteurs de vases d'or et d'argent consacrés au culte de la religion et à l'État ; au milieu de la procession on apercevait également les victimes, richement ornées, et couvertes d'étoffes magnifiquement brodées ; enfin les images des dieux fermaient la marche du cortège. Ces images étaient revêtues des vêtements traditionnels, accompagnées des emblêmes et des inventions qui faisaient adorer les dieux par les hommes. Comme les jeux du Circus Maximus étaient toujours célébrés en l'honneur de certains dieux déterminés, on faisait figurer dans la procession les images des autres dieux, d'abord pour donner plus de pompe à la cérémonie, ensuite pour n'offenser aucune autre divinité en la laissant à l'écart. Un long cortège de prêtres, vêtus de larges robes blanches, ou pourpres à grands plis, se joignait à la procession. Le Pontifex Maximus ne manquait pas de s'y joindre.

C'étaient des litières spéciales que quatre

porteurs soulevaient sur leurs épaules qui servaient aux images de ces dieux : mais on employait aussi des chariots précieux, ornés d'argent. et traînés par de superbes chevaux, des mulets ou même des éléphants et des lions apprivoisés pour conduire les statues des dieux au cirque[1]. Des jeunes garçons dont les parents vivaient encore menaient les chevaux d'attelage par de longs bridons. A partir de l'époque de César, on prit l'habitude de faire aux membres de la famille impériale l'honneur de joindre leurs images à celles des dieux dans la Pompa. Une foule immense de spectateurs se pressait à la suite de la procession et tentait d'occuper les places les plus élevées du cirque.

Le public du cirque entendait approcher la procession — ou un homme spécialement chargé de cet emploi l'avertissait de son approche, afin que les dieux ne fussent pas exposés à entendre des paroles profanes. Ovide dit à ce propos :

« Voyez, la procession s'approche déjà ;

(1) Macrobe (fin du IVe siècle avant J.-C. et commencement du Ve) rapporte que depuis qu'un enfant, qui avait aperçu la procession de la terrasse d'une maison, avait raconté à son père dans quel ordre les objets sacrés étaient disposés, on donna l'ordre de recouvrir de tentures les toits de toutes les maisons, dans les rues par lesquelles la Pompa devait passer.

» accueillez-la par votre respect et votre
» silence.

» Voici le moment d'applaudir, la proces-
» sion dorée est venue. »

En effet, à peine la procession triomphale était-elle entrée dans le cirque qu'on saluait les dieux par des applaudissements prolongés ; les soldats acclamaient Mars, les paysans Cérès, les amants Vénus ; et tous, ainsi que l'écrit Ovide, étaient convaincus que leur divinité favorite leur faisait un signe favorable, si par hasard le mouvement du chariot la faisait chanceler.

Lorsque le cortège avait terminé son défilé autour des *metae*, il est probable qu'on déposait les statues des dieux revêtues de tous leurs ornements sur la *spina* et qu'on les plaçait sur des coussins dont étaient couverts les cippes et les autels dont nous avons parlé. Cette *Pompa* disparut, dit-on, à partir du règne de Constantin le Grand.

Il y avait encore des employés chargés spécialement de veiller à ce qu'il ne se produisît aucune insulte dirigée contre les dieux pendant le défilé du cortège ou pendant les sacrifices, et généralement aucun désordre pendant les jeux. Si par hasard un tel fait survenait, on représentait une seconde fois le même spectacle.

Voici ce qu'en rapporte Plutarque dans la Vie de Coriolan :

« Les Romains ont coutume de reprendre une seconde fois pour de très légères causes les représentations de théâtre ou les jeux solennels ; ils renouvellent de même les sacrifices. Il suffit qu'un des chevaux attelés au char des dieux paraisse fatigué, ou qu'un cocher saisisse la bride de la main gauche pour qu'on décide de recommencer une procession. Dans les temps encore plus récents il est souvent arrivé qu'on recommençât trente fois un sacrifice, uniquement parce qu'il y avait eu une erreur de détail ou qu'on avait cru observer quelque désordre. Voilà quel est le respect des Romains pour tout ce qui regarde les dieux. »

L'empereur Claude décida le premier que dans une occasion semblable on ne prolongerait que d'un seul jour les jeux de cirque.

Quand l'arène était évacuée, on commençait à proprement parler les jeux par des courses de chevaux et de chars. On choisissait naturellement pour ces courses de bons chevaux, soigneusement exercés. On préférait les chevaux à petite tête, à poil doux, aux oreilles courtes et dressées, aux yeux bien fendus, aux naseaux larges, à la queue et à la crinière longues et richement fournies, au sabot ferme et rond. Ils

devaient être en outre vigoureux et bien musclés, et d'une taille proportionnée à leur force. Les chevaux de couleur unie étaient ceux qu'on prenait le plus volontiers.

On employait sans doute les poulains aux courses ou à d'autres travaux au-dessous de l'âge de cinq ans. Les meilleurs chevaux de course, ceux dont on pouvait retracer la généalogie, coûtaient extrêmement cher ; ils venaient en général du pays Sabin, des grands pâturages de la Pouille et de la Calabre, enfin principalement de la Cappadoce, de l'Espagne et de la Sicile, où peu à peu les riches plantations de froment s'étaient transformées en prairies à bestiaux. Les chevaux d'Afrique, nés de race espagnole, étaient également fort célèbres pour leur rapidité. On cherchait à se procurer pour les chevaux de course pur sang des *jockeys* qui avaient déjà remporté des succès ; ce n'était pas la moindre excitation des Romains que l'annonce de l'arrivée de jockeys célèbres pour la prochaine fête. Il y eut toute une série d'empereurs qui devancèrent le public par leur passion effrénée pour les chevaux de course : Caligula ne voulait-il pas élever au rang de consul son cheval Incitatus, dont l'écurie était luxueusement décorée comme un palais ?

Les chars légers, dont nous connaissons fort

bien la forme par de nombreux monuments



Fig. 22

antiques, reposaient sur un essieu relativement assez long, et sur deux roues basses. La partie

inférieure de la cage du char était presque en équilibre sur l'essieu et avait la forme d'une demi-lune allongée. Sa partie antérieure ne montait guère que jusqu'à la hanche. La cage était ouverte en arrière, de façon que le conducteur pût sauter rapidement sur son char ; il s'y tenait ensuite dans une position accroupie. D'un genou il s'appuyait en avant, et de la pointe du pied de l'autre jambe, légèrement recourbée, il pressait un ressaut du bord du char, afin de résister énergiquement aux cahots.

Les chariots étaient généralement attelés à quatre ou à deux chevaux. Les commençants s'essayaient sur un attelage à deux chevaux. C'est ce que nous apprenons par l'épitaphe du cocher Eutychès à Tarragone. La voici :

« Ici reposent les ossements d'un novice dans les courses, qui pourtant n'était pas ignorant de l'art de conduire. J'osais déjà monter sur des quadriges — mais je conduisais encore les biges. »

On cite encore des attelages à trois chevaux, même à six ou à sept, dans certaines courses extraordinaires. Les chevaux deux par deux étaient sous le joug ou de bout de timon ; on attelait également tous les chevaux de front quand ils étaient plus nombreux. On attelait le

meilleur cheval de courses à gauche et à main gauche : c'était en effet de la sûreté de pied et de la vitesse de celui-là que dépendait le demi-tour décrit autour de la *meta*. Néron et Héliogabale introduisirent également au cirque des attelages de quatre chameaux ; Héliogabale y fit figurer une fois un quadruple attelage de quatre éléphants.

Nous devons regretter notre ignorance au sujet des cavaliers dans les jeux de cirque romains tout autant que dans les jeux olympiques. Il semble que les cavaliers montés sur un seul cheval exécutaient deux exercices : ou bien, comme aujourd'hui encore, ils luttaient dans une course simple entre les *metae* — ou bien ils se livraient des combats à cheval. Quand ils menaient plusieurs chevaux à la fois, on ne pourrait mieux comparer leurs exercices qu'à ceux de nos écuyers de cirque qui déploient leur agilité en sautant tantôt sur l'un tantôt sur l'autre des chevaux qui galopent de front. Ils exécutaient également la flexion des reins en arrière et se couchaient sur les chevaux au galop.

Les cochers et cavaliers portaient une tunique sans manches qui tombait jusqu'aux genoux — et sur la tête un casque rond de même couleur que la tunique. Ce casque adhé-

rait étroitement au crâne ; il était muni d'une jugulaire pour l'empêcher de tomber. Sur leur poitrine et sur leur taille se croisaient de larges écharpes, solidement attachées : ils y passaient un couteau en forme de faucille qui leur servait, quand le char versait, à trancher rapidement les brides des chevaux. Les brides, en effet, n'étaient pas dans la main du cocher ; elles étaient entortillées autour de sa taille — il ne se servait que de la main gauche pour conduire le cheval — et dans la main droite il tenait son fouet.

Les cochers étaient divisés en plusieurs groupes qui tiraient leur nom de la couleur de leur costume et de celle de la livrée des palefreniers ou du harnachement des chevaux. Au début il n'y avait que deux de ces groupes — les *blancs* et les *rouges* ; puis dans le premier siècle de l'empire on vit paraître les *bleus* et les *verts* qui bientôt firent oublier les autres et ternirent leur réputation ; l'empereur Domitien ajouta encore les *dorés* et les *pourpres ;* ces derniers, d'ailleurs, disparurent complètement plus tard.

Ces cochers de cirque, exclus naturellement de toutes fonctions et dignités, s'exerçaient déjà de bonne heure avant de paraître en public dans le grand cirque. Le danger de leur

profession les poussait à se munir de préservatifs magiques, d'amulettes : il est fort probable qu'il faut classer parmi ces objets des médailles du IVe et du Ve siècle dont les bords ont un relief très accusé et qu'on nomme *contorniats*.



Fig. 23

Au temps de la République, ces jockeys étaient toujours esclaves et ils étaient au service des gens qui faisaient métier de tenir et de louer les chars, les chevaux et les figurants nécessaires aux jeux. C'étaient les censeurs qui, à cette époque, s'occupaient de solder ces frais de location sur le budget voté pour les jeux publics donnés par les magistrats.

Ces entreprises de jeux, de louage de costumes, de fournitures d'accessoires et de décors appartenaient à des sociétés composées de capitalistes, de propriétaires d'esclaves et de haras, de riches chevaliers, souvent de cochers par-

venus et affranchis qui avaient autrefois conduit eux-mêmes les chars dans les courses du cirque. — Elles étaient au nombre de quatre ; et à chaque course chacune d'elles donnait un char. Comme les chars et les jockeys avaient leurs couleurs, cette livrée devint celle de ces entreprises qui prirent le nom de *factions* ou *partis*. Chaque faction avait son hôtel particulier où étaient situées les écuries des chevaux, les halles de chariots et d'accessoires ; on y logeait les employés et les palefreniers ; enfin on y exerçait avec beaucoup de soin dans un manège les cochers et les chevaux.

Mais déjà dans les dernières années de la République, et en particulier depuis la fondation de l'Empire, des chevaliers et des sénateurs prirent volontairement part aux exercices de cirque ou ils y furent contraints par les empereurs. Les souverains qui les y forcèrent furent surtout ceux qui ne jugèrent pas au-dessous de leur dignité d'exhiber leurs talents devant le peuple. Parmi eux on compte Caligula, Néron, qui parut au cirque sous la livrée verte et en fit couvrir le sol d'oxyde vert de cuivre au lieu de sable — Vitellius, Commode, Caracalla et Héliogabale. Cet intérêt personnel des empereurs pour les jeux du cirque nous prouve que la passion pour ces exercices avait pris dans

les plus hautes sphères de la société la forme d'une véritable manie. Le père de Néron, Domitius Ahenobarbus, s'était rendu fort célèbre, d'après Suétone, dans l'art de conduire les chars.

L'intérêt du public romain pour les spectacles de cirque reposait principalement sur l'esprit de parti en faveur de ces différentes factions auxquelles appartenaient les chevaux et les cochers. Chacune de ces factions avait ses partisans dans le peuple ; ceux-ci étaient animés de la plus grande haine les uns pour les autres — ce qui constituait de véritables partis politiques. Rien ne peut en donner une meilleure idée que ces lignes de Juvénal, qui dit :

« Si ce ne sont pas les *verts* qui triomphent aujourd'hui, Rome est aussi triste, aussi abattue, que le fameux jour où les Consuls se firent battre à Cannes. »

Ces factions prirent naissance vers le premier siècle, en grande partie par suite de la passion maladive des empereurs pour les courses. Quelques-uns d'entre eux, en effet, prirent ouvertement parti pour l'une ou l'autre des factions. Ainsi pendant des siècles se transmit de génération en génération le cri de guerre des couleurs.

Dans les loges les personnes de haute condition étaient revêtues de leurs vêtements d'apparat — les fonctionnaires portaient leur uniforme, les citoyens leur toge — vêtement de fête — par-dessus laquelle ils jetaient un manteau, quand il faisait mauvais temps ; — mais ils devaient ôter ce manteau en présence de personnages d'un rang plus élevé. Les femmes, dont les places n'étaient pas distinctes de celles des hommes, étaient assises en grande toilette sur des coussins qu'elles faisaient apporter ou qu'elles louaient en entrant. Toute cette foule fixait impatiemment les yeux sur les portes voûtées, barrées par une corde, près de l'entrée, sous lesquelles les chevaux engagés pour la course creusaient la terre de leur sabot en hennissant.

Mais voici le mouchoir blanc — la *mappa* — qui vole de la main du préteur, qui préside aux jeux, sur le sable rouge de l'arène. La trompette sonne et la course commence. On encourageait les chevaux et les jockeys de cris et de vœux pendant qu'ils couraient. Un épais nuage de poussière voilait bientôt les chars qui volaient dans l'arène. Des paris violents s'engageaient sur la faction qui allait triompher.

Les chars sortaient des barrières à main droite de la Spina, et faisaient, comme il a été

dit, sept fois le tour de la piste. Dans les premiers temps on livrait dix à douze de ces courses — nommées *missus* — plus tard vingt-quatre. Il n'y en eut jamais davantage, sauf dans des spectacles extraordinaires ou lorsque deux fêtes tombaient le même jour.

Il est facile de comprendre que sur la piste romaine, comme sur la piste grecque, c'était le demi-tour à la *meta* qui constituait la principale difficulté. Combien a-t-il dû y avoir d'accidents à ce passage dangereux — de chars accrochés, écrasés contre la borne, d'entassements sanglants d'hommes, de bêtes et de voitures brisées ! Mais quels cris de joie d'un parti — quels cris de fureur des autres — quand le premier arrivait vainqueur à la *meta* avec ses chevaux fumants et haletants ! On proclamait gagnant celui qui passait le premier, au bout d'environ un quart d'heure, sur une ligne marquée à la craie sur le sol, près de l'entrée. Au son des fanfares de trompettes les juges des jeux lui tendaient la palme de la victoire — puis il quittait le cirque par la *porte triomphale.*

On récompensait magnifiquement les jockeys romains qui remportaient la victoire. Ainsi le cocher Scorpus, mort sous le règne de Domitien, à l'âge précoce de vingt-sept ans, « la

gloire du cirque bruyant, chéri de Rome et objet de ses applaudissements » remporta en une heure quinze bourses d'or. De l'an 13 à l'an 25 après J.-C., Scirtus vainquit sept fois en quadrige ; vingt-neuf fois il remporta le second prix et soixante fois le troisième. Dioclès, qui avait pris part, sous Antonin le Pieux, à cinq mille deux cent cinquante et une courses, courut entre autres deux fois le même jour avec un attelage à six chevaux pour remporter le prix de 40.000 sesterces (un sesterce vaut 0,40 centimes) et l'obtint deux fois de suite. On couvrait littéralement de richesses ces cochers célèbres. Caligula envoyait à son favori Eutychès un présent de deux millions de sesterces. On jugeait même leurs exploits dignes d'être mentionnés dans les Actes officiels de la ville de Rome ou même dans les rapports gravés sur pierre et dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous.

Parfois cette partie principale des jeux était suivie de combats gymnastiques. Toutefois, avant qu'on les commençât, les femmes et les jeunes filles de rang élevé ainsi que les vestales quittaient le cirque. Pline parle de courses à pied qui, à son époque, auraient été données au cirque ; mais nous sommes très peu renseignés à ce sujet.

Les combats gymnastiques d'athlètes, habituels aux Grecs, arrivèrent à Rome vers l'an 186 avant Jésus-Christ, mais ne s'acclimatèrent que très lentement ; — peut-être est-ce la nudité des combattants qui les fit tout d'abord juger défavorablement. Comme ces athlètes qui combattaient à Rome étaient pour la plupart d'origine grecque et s'étaient instruits et exercés dans les salles grecques, il serait superflu d'entrer ici dans des détails sur les combats athlétiques chez les Romains.

Mais nous rencontrons sous la République d'autres exercices de cirque : des combats simulés ainsi que des représentations militaires organisées par de jeunes citoyens et de jeunes chevaliers. Il faut citer également le jeu de Troie dans lequel les jeunes gens des familles sénatoriales, divisés en groupes, couverts d'armures étincelantes, accomplissaient divers exercices d'équitation. Depuis Auguste les empereurs le firent fréquemment représenter ; et les princes impériaux eux-mêmes paraissent y avoir pris une part active.

Les jeux de cirque qui revenaient chaque année à jour fixe étaient donnés principalement sous la République par les fonctionnaires supérieurs, le dictateur ou les consuls. Quand ces personnages ne pouvaient y assister, ils char-

geaient des suppléants, d'autres magistrats ou des prêtres, de prendre la direction des jeux. Depuis l'an 388 avant Jésus-Christ où on nomma pour la première fois des édiles curules, ces dignitaires donnèrent également des jeux à certaines fêtes.

Une somme fixe était allouée par l'État dans les premiers temps pour ces jeux de cirque. Tant que le peuple n'eut pas de grandes prétentions la subvention de cinq cent mines, que le Sénat vota à cet effet en l'an 490, fut probablement suffisante. Les édiles avaient le droit, bien entendu, de donner à leurs propres frais plus d'éclat aux jeux et de briguer ainsi la faveur de la plèbe afin d'obtenir plus tard, grâce à leur popularité, de plus hautes positions ou d'assurer leur situation.

Mais après les brillantes campagnes qui donnèrent à Rome l'empire du monde, d'immenses richesses affluèrent vers la capitale de l'Italie, des pays asiatiques, de l'Afrique, de la Grèce, et de l'Espagne ; le trésor public romain disposa de capitaux plus puissants ; le niveau moral du peuple s'abaissa. Alors ce furent les fonctionnaires qui cherchèrent à rivaliser dans le luxe et la splendeur des jeux ; ils allèrent fréquemment dans leurs dépenses jusqu'à épuiser complètement leur fortune. Cependant,

jusqu'aux dernières années de la République, l'Etat continua à donner la subvention accordée. Dion Cassius rapporte en effet que l'an 43 avant J.-C. le trésor public était tellement épuisé qu'il ne put suffire aux frais des jeux qu'on devait célébrer à ce moment — et qu'il fallut se contenter de fêtes médiocres afin de ne pas manquer aux institutions consacrées.

D'ailleurs à la fin de la République, et surtout au commencement de l'Empire, plusieurs modifications se produisirent dans la direction des jeux. Il y eut un moment où les tribuns du peuple s'arrogèrent le droit de les organiser. Plusieurs hauts fonctionnaires donnèrent des représentations aux frais de César, en l'honneur de ses victoires brillantes dont la nouvelle venait de parvenir à Rome.

L'an 22 avant J.-C. enfin, Auguste chargea les préteurs de la direction et de l'organisation des jeux aux fêtes consacrées : mais il leur fit donner une avance numéraire sur le Trésor pour subvenir aux frais. Aucun d'eux ne devait plus, comme autrefois, contribuer aux jeux publics. Plus tard, pourtant, l'empereur leur accorda le droit de dépenser pour les jeux de cirque trois fois autant d'argent qu'ils en recevaient du Trésor. On verra plus loin le

compte des sommes formidables dépensées pour ces amusements.

La plupart des empereurs, cherchant à flatter dans leur intérêt personnel la passion du peuple romain pour les spectacles, l'abreuvèrent de représentations brillantes. Auguste ne les donnait pas seulement en son nom, mais fréquemment aussi pour d'autres magistrats. Il ne manquait jamais à la représentation du cirque sans se faire excuser. De même Caligula dépensa des sommes exorbitantes pour des jeux splendides et infiniment variés. Néron le surpassa encore. Quant à Vespasien, on doit rapporter à son éloge qu'il vivait avec la plus grande parcimonie et se bornait à satisfaire les exigences nécessaires à son existence, tandis qu'il faisait les plus grandes dépenses pour le bien public et donnait au cirque des représentations éclatantes. Presque tous les empereurs de la décadence, d'ailleurs, furent aussi généreux en faveur des jeux à Rome comme dans les villes de province.

Les courses sous l'Empire romain servaient à satisfaire une haine de factions intense ; et la rivalité des *bleus* et des *verts* ne se bornait pas à l'arène ; les combats se prolongeaient au dehors. Souvent on vit les jeux du cirque se terminer par des rixes sanglantes, des batailles

dans la rue, des désordres terribles, des émeutes qu'on n'apaisait qu'au prix de la mort de bien des hommes. On ne saurait se figurer la ville de Rome sans les jeux du cirque. Cette passion poussée à l'excès fut si vive que l'an 54 après J.-C. comme on ne pouvait s'entendre avec les chefs des factions sur celui à qui il convenait de décerner le prix, le préteur dut faire entrer dans la piste des chars avec des chiens dressés, sans donner de récompense.

Peu de voix se sont élevées pour flétrir cette passion essentiellement romaine. Le grave Pline a l'air satisfait en écrivant :

« Quand je regarde cette multitude qui reste assise pendant des heures entières, insatiable de contempler des jeux si vains, si sots, et si interminables, j'éprouve une certaine volupté à me dire que moi du moins je n'y prends aucun plaisir. »

Les prédicateurs chrétiens eux-mêmes ne parvinrent pas à éloigner les spectateurs du cirque. Les fidèles se défendaient en citant un texte sacré d'après lequel Élie serait monté au ciel sur un char.

Le roi des Goths Totila donna en l'an 549 la dernière course de chars.

Aujourd'hui l'endroit où tant de milliers d'hommes, assis sur les gradins, venaient at-

tendre avec inquiétude et terreur le succès des *verts* ou des *bleus* et poursuivaient les vainqueurs dans les courses de chars de leurs acclamations ou de leurs cris de rage, est devenu un des lieux les plus sauvages et les plus déserts de la campagne romaine.



IX

LES COMBATS DE GLADIATEURS ET LES COMBATS DE BÊTES DANS L'AMPHITHÉATRE LE COMBAT NAVAL

Les combats de gladiateurs qui nous sont aussi connus par les écrivains que par les représentations des monuments n'étaient à l'origine qu'une cérémonie privée. On les donnait aux funérailles en manière d'expiation et pour honorer les morts. Originaires de la Campanie et de l'Etrurie, ils furent sans doute à Rome une imitation des coutumes étrangères, un lointain écho des sacrifices humains qu'on offrait dans les temps préhistoriques aux divinités souterraines et aux mânes.

Le premier combat de ce genre dont l'histoire fasse mention est celui que livrèrent l'an 264

avant J.-C. les fils de Decius Junius Brutus en l'honneur de leur père mort. Il eut lieu sur le Marché aux bestiaux, et trois couples de gladiateurs y prirent part. Livrés d'abord sur le Forum, sur les autres places publiques ou au Cirque, ils ne prirent que plus tard un caractère officiel. Depuis la fin de la République on ne les donna plus dans un cirque de bois élevé à la hâte, mais dans l'amphithéâtre. Comme les jeux de cirque, ces combats de gladiateurs n'avaient d'autre but que la distraction d'un peuple blasé et vaniteux à qui il fallait des édifices somptueux et décorés avec un éclat féerique. Ils devinrent bientôt un moyen de briguer la faveur de la plèbe.

L'an 53 avant J.-C. le tribun du peuple C. Scribonius Curion fit élever, s'il faut en croire Pline l'Ancien, deux théâtres mobiles en bois; leur enceinte était divisée en deux parties qui s'adossaient l'une à l'autre, tandis que les deux moitiés de la scène étaient exposées à l'extérieur. Après les représentations dramatiques qui avaient lieu le matin, on faisait exécuter à ces théâtres pour l'après-midi une rotation autour des pivots sur lesquels ils étaient montés; les deux moitiés se réunissaient ainsi pour former un immense théâtre circulaire qui pouvait contenir cent mille spectateurs. César,

trouvant qu'une arène ainsi disposée était mieux appropriée aux combats de bêtes, fit construire l'an 46 av. J.-C. un double théâtre de bois, semblable à celui qui vient d'être décrit : on lui donne le nom d'amphithéâtre.

C. Statilius Taurus fit bâtir sur le champ de Mars, en l'an 29, le premier théâtre dont une partie fut en pierre. Ce théâtre périt dans l'incendie de Rome sous Néron : du moins, à partir de cette époque on n'en fait plus mention. Auguste fit construire sans doute plusieurs théâtres analogues.

Les différentes villes, suivant l'exemple de Rome, faisaient élever dans tout l'empire romain des amphithéâtres qui témoignent encore par leurs ruines de leur majesté évanouie. Il n'y avait pas de ville un peu importante en Italie qui ne fît combattre de temps en temps quelques gladiateurs ou chasser quelques bêtes fauves dans son amphithéâtre. Toutefois, en Grèce, les traces d'amphithéâtres sont bien moins certaines. D'ailleurs, les plus connus actuellement sont ceux de Rome, de Vérone, de Pola, de Capoue, de Syracuse, de Nîmes et de Pompéi. Les ruines de l'amphithéâtre de cette dernière ville sont conservées. Il contenait environ cinq mille spectateurs ; et le 24 août 79 ap. J.-C., la foule qui y était assem-

blée put voir le panache flamboyant de fumée qui s'élevait à une hauteur prodigieuse au-dessus du Vésuve, et qui annonçait l'épouvantable catastrophe qui suivit. La forme de tous les amphithéâtres, à peu d'exception près, est elliptique.

Caligula et Néron firent construire des amphithéâtres ; c'est à cette époque que remontent les ruines situées à Rome derrière le couvent S. Croce, et connues sous le nom d'*Amphitheatrum castrense*, ce qui d'ailleurs indique que c'étaient des soldats légionnaires qui y combattaient et non de véritables gladiateurs. Mais l'amphithéâtre le plus grandiose, celui que Martial compare aux merveilles du monde, fût élevé après la guerre contre les Juifs par l'empereur Vespasien : c'est l'*Amphitheatrum Flavianum*. Les proportions immenses de cet édifice ne lui permirent pas de le terminer, et ce ne fut que son fils Titus qui put l'inaugurer.

Plus tard, sous le règne de Macrinus, cet amphithéâtre fut frappé par la foudre le jour des Volcanalies. Le 23 août 217, sa partie supérieure périt dans les flammes : « malheur, dit Dion Cassius, qui frappa de stupeur non seulement la ville de Rome, mais l'univers entier, dont les habitants la peuplaient. » Alexandre Sévère le reconstruisit; les réparations furent

terminées en 357. Beda, écrivain qui est mort en 735, dit qu'à son époque l'édifice était encore intact. « Tant qu'il sera debout, ajoute-t-il, Rome restera debout; quand il croulera, Rome croulera, le monde croulera. »

Après toutes les insultes du temps qui ne les a pas épargnées dans les âges suivants à cette construction gigantesque, la moitié de la partie extérieure du monument subsiste encore.

L'amphithéâtre, nommé également Colosseum, s'élevait au milieu de la ville, sur une plaine, entre le mont Caelius et le mont Esquilin ; son aspect était grandiose.

Il avait 150 pieds de haut et contenait 87,000 places assises et 15,000 debout. Dans sa longueur il mesurait 188 mètres; dans sa largeur 156 ; la longueur de l'arène était de 84 mètres et sa largeur de 54; sous l'arène étaient creusés les cachots des bêtes et des hommes.

La façade du Colosseum mesurait 50 mètres de haut et avait quatre étages; les trois premiers étaient voûtés et décorés de colonnes d'ordre dorique, d'ordre ionien et d'ordre corinthien; le quatrième présentait une muraille percée de fenêtres à angles droits; il était également orné de colonnes en appliques d'ordre corinthien. Chacun des trois étages inférieurs contenait quatre-vingts colonnes et autant de

voussures; le quatrième étage comptait quarante fenêtres. Les corridors étaient voûtés et réunis les uns aux autres par des escaliers de pierre; par les corridors on arrivait dans l'espace consacré aux spectateurs et qui s'élevait graduellement en forme de terrasse.

Au-dessus de l'arène était le *podium*, galerie surélevée, suffisamment haute pour protéger les spectateurs contre les attaques éventuelles des bêtes fauves. Ce *podium* renfermait les places destinées à l'empereur, aux sénateurs, aux magistrats supérieurs, aux vestales, aux organisateurs de la fête, et aux autres personnages de haut rang. Les rangées de sièges étaient séparées en divisions semblables à un coin ou à un triangle retourné dont le sommet se dirigeait vers le bas. Les escaliers limitaient ces coins, dont les entrées et les sorties portaient le nom de *vomitoria*.

Les places d'où on avait la meilleure vue étaient celles qui étaient situées à l'extrémité du petit diamètre de l'arène : aussi c'était là que se trouvaient les entrées réservées à la famille impériale et à l'organisateur de la fête.

Des édifices de dimensions aussi considérables recevaient en raison de leur mode de construction une telle quantité d'eaux de pluie qu'il était nécessaire de ménager à celles-ci un

dégagement commode et bien réglé. Aux plinthes de l'étage supérieur étaient fixées des tiges métalliques, afin qu'on pût étendre sur l'amphithéâtre une tente pour abriter l'intérieur contre les ardeurs du soleil. La lumière qui passait à travers l'étoffe colorée répandait sur tous les spectateurs une teinte d'un aspect étrange.

Les gladiateurs qui figuraient à l'amphithéâtre étaient des esclaves ou des prisonniers de guerre que les généraux vainqueurs ramenaient à Rome des trois parties du monde pour célébrer leur triomphe. C'étaient aussi des criminels condamnés à ce genre de supplice; et même, sous l'empire, des volontaires pour lesquels les armures éclatantes, les vêtements précieux, les applaudissements retentissants, les belles récompenses qu'on leur distribuait avaient été des attraits suffisants. Peut-être bien y avait-il dans cette capitale du monde des malheureux que le désespoir pour une vie gaspillée, une fortune jetée aux quatre vents, les soucis de l'existence future, poussait vers l'école de gladiateurs.

Il y eut en effet à la chute de la République des écoles spéciales où on formait des gladiateurs pour les jeux publics en les mettant au régime et en les exerçant rudement. Parmi ces écoles, sortes d'établissements organisés mili-

tairement, les plus célèbres, après celui de Rome, étaient ceux de Capoue, de Vérone, de Préneste, de Ravenne et de Pompéi. D'ailleurs ces casernes de gladiateurs étaient également l'objet d'importantes spéculations.

« Tes gladiateurs, me dit-on, combattent à merveille », écrit Cicéron à son ami Atticus. « Si tu avais voulu les louer, tu aurais gagné leur prix à ces deux derniers jeux. »

C'était là un commerce de bon rapport quoiqu'on n'eût pas grande considération pour les gens qui s'y livraient. Ces écoles de gladiateurs appartenaient, les unes aux communes, les autres aux personnes privées. La plus ancienne est celle d'Aurelius Scaurus, fondée l'an 105 av. J.-C. Les grandes écoles comprenaient un nombre considérable de bâtiments. Celle de Pompéi formait une place libre oblongue de 173 pieds de longueur et de 139 pieds de largeur; elle était environnée de 74 colonnes d'ordre dorique, dont 70 sont encore debout; sur les quatre côtés, des rangées de petites *cellæ* à deux étages, mesurant de 10 à 12 pieds, complétaient la construction.

Les compartiments divers — il y en avait sans doute 66 — n'avaient pas de fenêtres. A Rome où les empereurs paraissent toujours avoir possédé en moyenne deux mille gladia-

teurs, il y avait quatre écoles impériales de gladiateurs. Elles étaient situées en demi-cercle autour de l'Amphitheatrum Flavianum.



Fig. 24

D'autres écoles de gladiateurs établies dans différentes villes de province étaient également subventionnées par les empereurs.

Dans ces écoles ou casernes la discipline était extrêmement dure ; on surveillait les gladiateurs de très près — et ceux en qui on avait peu de confiance étaient, selon toute apparence, mis de temps en temps aux fers. — Du moins parmi les soixante-trois squelettes trouvés dans l'école de gladiateurs de Pompéi il y en avait quelques-uns d'enchaînés : les malheureux avaient été enterrés vifs sous la lente pluie de cendres.

Spartacus et ses compagnons s'échappèrent, comme on le sait, de l'école de Capoue, après avoir terrassé leurs gardiens. Quand les gladiateurs montraient de la crainte pendant leurs exercices, on les forçait au combat par des coups de fouet et en les brûlant au fer rouge. Ils commençaient par s'exercer à l'épée de bois sur un mannequin de paille ou sur un poteau (fig. 24).

Lorsqu'ils avaient réussi dans leur premier début, ils recevaient une tablette *(tessera)*, que sans doute ils devaient porter au cou, et sur laquelle on gravait leur nom et la date de leurs débuts. Les tablettes de ce genre qui nous ont été conservées appartiennent à une période qui s'étend depuis Sylla jusqu'à Claude.

Les gladiateurs qui étaient ainsi sortis triomphalement de l'école, étaient fiers de leur mé-

tier et montraient un surprenant mépris pour la mort. Quant aux volontaires, on leur faisait, avant leur entrée, prêter le serment de se laisser battre avec des verges, brûler avec du feu et tuer par le fer.

Quand les magistrats qui offraient la fête avaient loué leurs gladiateurs à un prix fixé, on faisait connaître la date des jeux par les actes officiels et des affiches apposées aux bâtiments publics, aux murailles et aux colonnes [1]. On faisait de bruyants préparatifs ; les armes étaient fourbies, les lames aiguisées. Enfin on offrait aux gladiateurs un somptueux repas qui, pour plus d'un, devait être le festin des funérailles. Mais ils buvaient cependant ; ils mangeaient, insoucieux du lendemain. Quant aux chrétiens qu'on avait condamnés à ce combat pour des causes religieuses, ils célébraient leur dernier repas consacré.

Le jour de la fête les gladiateurs, revêtus d'armures éclatantes, se rendaient en proces-

(1) On a retrouvé une annonce de ce genre à Pompéi. La voici :

« Qua dies patientur, Suettii Certi ædilis familia gladiatoria pugnabit pridie kal. jun. Venatio et vela erunt. »

C'est-à-dire : « Si le temps le permet, la famille de gladiateurs de l'édile Suettius Certius livrera un combat le 31 mai. Ce spectacle sera suivi d'un combat de bêtes. Une tente sera tendue sur l'amphithéâtre. »

sion solennelle à travers la ville jusqu'à l'amphithéâtre. Dans l'arène encore ils formaient un cortège qui en faisait le tour. En passant devant la loge de l'empereur, ils poussaient parfois ce cri :

« *Ave, Caesar, morituri te salutant !* »

« Adieu, César, ceux qui vont mourir te saluent ! »

Les gladiateurs étaient divisés en plusieurs sections selon les armes dont ils se servaient. On cite, par exemple, les *Retiarii* — la moins estimée de toutes les classes. Ils portaient une tunique simple, une manche de cuir au bras gauche, et dans la main droite un trident en forme de harpon et un filet qu'ils essayaient de jeter sur la tête de leur adversaire pour l'y empêtrer et le clouer ensuite d'un coup de fourche. Ceux qui devaient combattre avec eux se nommaient *Secutores* ; — ils avaient un bouclier et une épée ; leur nom venait de ce qu'en général ils poursuivaient les *Retiarii* dans le combat. Les *Murmillones* portaient le casque gaulois, surmonté, en guise de panache, d'un cimier en forme de poisson.

Les gladiateurs que l'on amenait des pays étrangers introduisirent avec eux leurs armes et leurs manières de combattre. Ceux qu'on appelait *Samnites* étaient des gladiateurs cou-

verts d'une armure de soldat samnite ; ils portaient un casque à visière surmonté d'un panache et percé de sept trous ; ils avaient en



Fig. 25

outre un bouclier oblong au bras et la jambe gauche couverte d'une jambière. D'autres qu'on nommait *Thraces* venaient combattre avec les armes des indigènes de la Thrace ; ils

étaient munis d'un poignard recourbé en manière de faucille, du petit bouclier thrace et de cnémides ; ils attendaient généralement leur adversaire dans une posture accroupie ou à genoux.

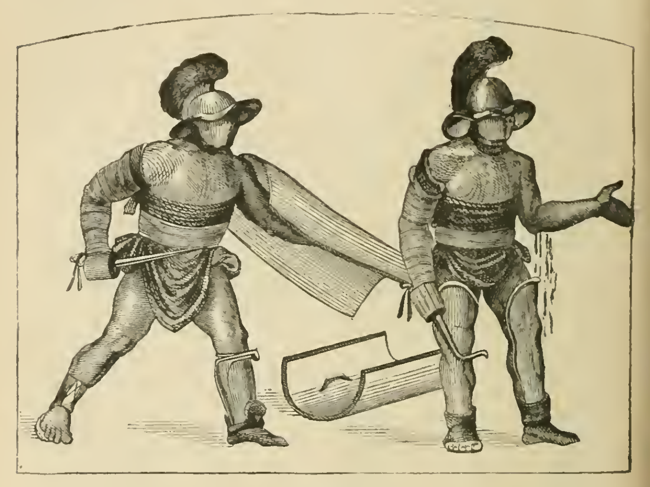


Fig. 26

Le même Caligula que nous avons vu paraître au cirque dans les courses combattit aussi comme Thrace et à armes tranchantes.

Il faut citer encore les gladiateurs qui portaient une manche en mailles au bras droit, un casque presque dépourvu d'ouvertures, un bouclier rond et une lance ; ils étaient montés sur

des chevaux numides débridés. Il y avait encore les gladiateurs nommés *hoplomaques*, revêtus de pesantes armures ; les *dimachères*, qui portaient deux courtes dagues ; les *essedarii* qui



Fig. 27

combattaient du haut de chars de guerre bretons ; les chevaux attelés à ces chars étaient conduits par un cocher, placé debout à côté du gladiateur. — Tels étaient les gladiateurs, leurs armures et leurs armes diverses.

Pendant que l'organisateur des jeux se fai-

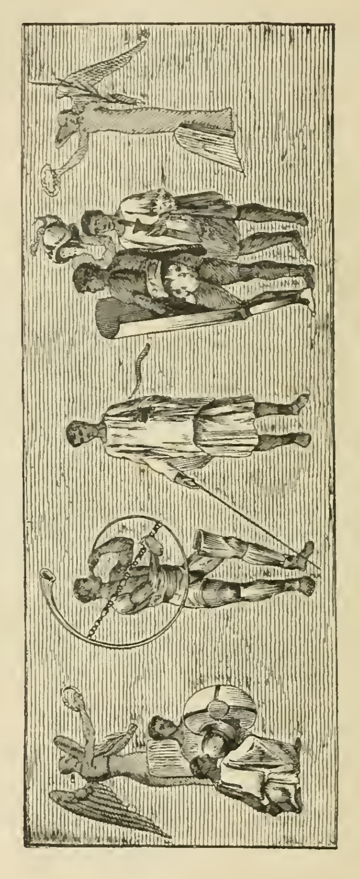


Fig. 28

sait apporter les armes pour les examiner, on

exécutait, dit-on, au son de la musique, une sorte de prélude avec des armes émoussées : ceux qui prenaient part à ces exercices étaient surtout des Samnites et des Thraces, qui paraient avec la rapidité de l'éclair les coups de leurs adversaires.

Puis commençait le combat sérieux, le combat de vie ou de mort au son sinistre de la *tuba*, à la fanfare des trompettes, à la musique des flûtes et des cors. Du bout de sa baguette le directeur du combat traçait sur le sable des cercles que les couples de combattants, gladiateurs appartenant à différentes armes, ne devaient pas dépasser.

Les directeurs du combat leur tendaient aussi les armes nues, qui bientôt étincelaient dans l'air, tantôt s'élevant pour frapper de taille, tantôt s'élançant par des coups de pointe.

Alors retentissaient des cris de joie dans tout le théâtre ; et il était bien rare qu'on en restât, comme sous le règne de l'empereur Marc-Antonin, à la simple joute d'épée. Les Romains, étrangers à toute idée de droit des gens, aimaient trop passionnément les spectacles sanglants, pour se contenter à l'amphithéâtre, d'un jeu inoffensif, même à main armée. Des cris, des applaudissements frénétiques s'élevaient quand un coup heureux venait de

blesser l'un des combattants, de façon que le sang coulât aux yeux de tous. Il n'était pas rare que le blessé dissimulât sa douleur et continuât à combattre aussi longtemps que ses forces le lui permettaient.

Dans les premiers temps c'était l'organisateur de la fête qui décidait s'il fallait tuer ou épargner le gladiateur vaincu : plus tard ce jugement fut abandonné au caprice de la populace. C'était elle qui donnait le signal du pardon ou du coup de grâce. « Il est permis au gladiateur, dit Sénèque, de chercher à exciter la pitié du peuple. » Le blessé implorait sa grâce en élevant l'index ; le public l'accordait en montrant le poing fermé, le pouce rentré ; l'ordre de tuer se donnait en étendant la main gauche ouverte. Si c'était l'empereur qui donnait les jeux, le malheureux qui demandait grâce tournait ses regards vers la loge impériale. Si le souverain ne manifestait sa clémence par aucun signe, le vainqueur coupait la gorge au vaincu et allait recevoir la palme et les couronnes ; souvent aussi l'organisateur de la fête lui envoyait dans l'arène des coupes remplies de pièces d'or. Mais il n'était pas rare qu'on tirât au sort un nouvel adversaire pour le vainqueur.

On croyait voir dans cette résistance impassible du gladiateur l'idéal de la force humaine

s'opposant à la douleur et aux calamités.
« Quand tu vois, dit Cicéron avec humeur, à Sparte les enfants, à Olympie les jeunes gens, dans l'arène les barbares, supporter les coups les plus rudes et souffrir sans mot dire, vas-tu donc crier comme une femme pour la moindre douleur? Ceux qui combattent avec les cestes ne crient même pas quand ils sont écorchés au vif par les courroies cinglantes, eux à qui une victoire aux jeux olympiques ne paraît pas une moindre dignité que le consulat à nos aïeux. Quelles terribles blessures supportent les gladiateurs? Ne préfèrent-ils pas la plaie la plus profonde à une vie méprisable? Combien souvent on voit qu'ils ne veulent rien plus que plaire à leur maître, à l'organisateur des jeux, ou aux spectateurs! Déjà à demi-morts ils envoient demander à leur maître quels sont ses ordres, et sont prêts à mourir. Le gladiateur le plus médiocre a-t-il jamais poussé un soupir, a-t-il jamais fait une grimace? Y en a-t-il un qui soit jamais tombé d'une manière honteuse? Quel est celui qui a retiré sa gorge sous le fer, au moment de recevoir le coup fatal? tant l'exercice, la pratique et l'habitude ont de pouvoir! Il n'y eut jamais sans doute de meilleures leçons, sinon pour les yeux, du moins pour les oreilles,

que celles de ces condamnés qui luttaient avec l'épée à la vie à la mort et qui nous enseignaient ainsi à supporter la douleur et à attendre notre fin ! »

La victoire et la défaite se succédaient au son des malédictions et des acclamations des spectateurs qui suivaient avec une extrême anxiété les péripéties des combats de couples singuliers de gladiateurs. Sous César déjà 320 couples parurent en public. Ce nombre varia énormément plus tard. Auguste ordonna aux préteurs, l'an 22 avant J.-C., de ne donner par an que deux combats de gladiateurs ; il réduisit le nombre des couples à 60 ; mais plus tard ce nombre atteignit de nouveau et dépassa la centaine.

Même Trajan, un des meilleurs empereurs romains, présenta au public en l'espace de quatre mois, 10,000 gladiateurs — ce qui lui valut une immense popularité dans la plèbe. Les spectacles offerts par les magistrats n'étaient pas moins grandioses parfois. Souvent le public demandait aux empereurs les débuts de gladiateurs célèbres qui sortaient des écoles impériales où on envoyait après les brillantes campagnes de l'Empire une immense quantité de prisonniers de guerre.

Il y eut même des femmes qui combattirent

dans l'arène. On cherchait ainsi à exciter les nerfs de la foule par les moyens les plus extraordinaires, et les gladiateurs célèbres ne devinrent pas moins populaires que les jockeys du cirque.

Les cadavres, encore palpitants, étaient enlevés de l'arène ; des hommes costumés en Mercure et en Caron les prenaient et, par « la porte de la déesse de la mort », les portaient dans le charnier ; quant aux gladiateurs grièvement blessés, on les tuait ou on les soignait.

Un gladiateur qui avait honorablement servi était congédié avec une épée de bois comme signe de maîtrise. Il choisissait dès lors un métier paisible ; rarement il se laissait tenter à reparaître dans l'arène. C'est à cela que fait allusion Horace dans les vers suivants :

« C'est moi, qui ai tant d'expérience, moi qui ai reçu le bâton du gladiateur, que tu cherches à ramener à l'école? Je n'ai plus le même âge ni les mêmes goûts. Vejanius a suspendu ses armes aux portes du temple d'Hercule, et vit retiré à la campagne ; il ne veut plus être forcé de demander grâce au peuple, debout sur les bords de l'arène. »

L'empereur Tibère donna un jour 100,000 sesterces à un gladiateur qui avait terminé son service pour reparaître en public encore une

fois; d'autres revenaient dans l'arène comme maîtres d'armes.

De la capitale cette passion des combats de gladiateurs gagna l'empire romain presque tout entier, les provinces d'Europe, d'Asie et d'Afrique; c'est la Grèce qui résista le plus longtemps. Aussi certains écrivains grecs de la

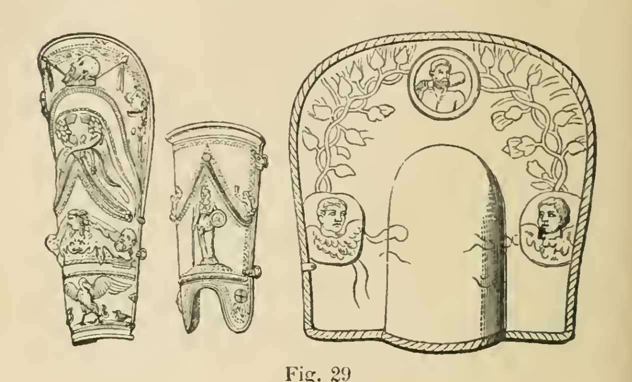


Fig. 29

décadence constatent-ils la répugnance de l'esprit hellénique pour les combats de gladiateurs et de bêtes fauves. Cependant, malgré cette première résistance d'un peuple dont la morale était plus élevée, cette passion gagna insensiblement le monde grec.

Cet engouement général pour les jeux de l'amphithéâtre explique le grand nombre de

représentations de gladiateurs que nous trouvons figurées sur les lampes, les vases et sur d'autres poteries ; mais, de même que les combats de bêtes, c'est surtout dans les ornementations des monuments funéraires qu'on les retrouve.

Même les pères de l'Église chrétienne eurent bien du mal à combattre des exercices si barbares, que la plupart des empereurs protégeaient de leur faveur. Néron fit couvrir l'arène de poussière d'or pour remplacer le sable et fit tomber sur les spectateurs une pluie artificielle d'essences odorantes. L'Église parvint à faire interdire ces combats l'an 325 par le premier empereur chrétien ; mais l'interdiction fut rapidement oubliée. L'an 404 on donna des jeux de gladiateurs à l'occasion du triomphe de l'empereur Honorius sur les Goths. C'est en 523, s'il faut en croire Cassiodore, que Rome vit le dernier spectacle de ce genre.

C'était également dans l'amphithéâtre qu'on livrait les combats de bêtes fauves, spectacle qui n'excitait pas moins la passion des Romains que les combats des gladiateurs.

Il faut peut-être rechercher l'origine de ces combats de bêtes dans les cortèges triomphaux des généraux victorieux qui revenaient à Rome. En effet, on y voyait figurer près des rois

vaincus et des richesses conquises, les animaux rares de l'Asie et de l'Afrique. Autrefois, pendant la guerre de Tarente, les Romains, dans leur ignorance, avaient nommé les éléphants de Pyrrhus *bœufs de Lucanie;* peu à peu, dans un espace de temps assez restreint, à mesure que tout pays nouvellement conquis dut envoyer à Rome ses bêtes les plus rares et les plus sauvages, les Romains apprirent à connaître les animaux : ils en virent même sur l'arène quelques-uns dont nous aurions peine à trouver des spécimens dans les plus grands jardins zoologiques.

« Beaucoup d'écrivains ont décrit les hippopotames, dit Dion Cassius, mais bien peu de gens les ont vus. »

Les animaux domestiques et sauvages étaient envoyés pêle-mêle à l'arène ; peu de voix se sont élevées pour flétrir ces combats.

Cicéron écrit cependant : « Quel plaisir peut-il y avoir pour une personne instruite à voir déchirer un pauvre homme affaibli par une énorme bête fauve, ou à voir percer d'un javelot une bête superbe ? »

Ces combats de bêtes furent livrés d'abord dans une partie du cirque ; plus tard, lorsqu'on construisit l'amphithéâtre, on jugea que l'arène serait mieux appropriée à cette sorte d'amuse-

ment, destiné au peuple et qui, le plus souvent, servait de prologue aux combats de gladiateurs. On reste muet d'étonnement quand on apprend combien de bêtes rares et curieuses furent sacrifiées pour la satisfaction de cette passion publique. On se demande d'où les amphithéâtres, les cages impériales et les jardins recevaient toutes ces bêtes. C'étaient les gouverneurs des provinces d'Asie et d'Afrique qui prenaient cette entreprise à leur compte. Ils y trouvaient peu de difficultés. Beaucoup de leurs sujets se mettaient volontiers à chasser ces animaux, afin de recevoir des récompenses ; en même temps ils en débarrassaient le pays et gagnaient du terrain pour l'agriculture. Des milliers de chasseurs partaient pour les expéditions les plus dangereuses. Toutefois, la chasse à l'éléphant et au lion restait privilège impérial.

Il y avait encore des commerçants spéciaux qui se chargeaient de l'achat et du transport à grands frais des animaux destinés à l'arène depuis les provinces les plus éloignées jusqu'à Rome. Ils négociaient en lions, en panthères et en léopards. Le long des quais, sur le champ de Mars, se trouvaient des cages où on enfermait provisoirement les bêtes fauves après les avoir débarquées.

Quel assemblage bariolé de bêtes dans cette

capitale du monde! Sous Gordien III on vit dans les ménageries impériales 32 éléphants, 10 élans, 10 tigres, 60 lions apprivoisés, 30 léopards apprivoisés, 10 hyènes, 1 rhinocéros, 1 hippopotame, 10 girafes, 20 onagres, et 40 chevaux sauvages. Toutes ces bêtes furent massacrées en une fois, l'an 248, dans les jeux séculaires en l'honneur du millénaire. Æmilius Scaurus fit paraître pour la première fois 5 crocodiles et 1 hippopotame. Sylla, en l'an 93, fit lâcher plus de cent lions en liberté dans le cirque; ils lui avaient été offerts en présent par Bocchus, roi de Mauritanie. On les fit abattre à coups de flèche par des archers africains.

D'après Pline, c'est Pompée qui amena à Rome le premier rhinocéros et César la première girafe. Le premier tigre vivant qu'on eût vu à Rome arriva l'an II av. J.-C. Varron considérait comme impossible qu'on pût parvenir à en capturer un. C'étaient surtout des lions, des panthères et des ours qui étaient à l'ordre du jour. Dès l'an 169 on pouvait voir à Rome 63 lions et 40 ours. Pompée fit paraître en cinq jours 17 éléphants, 5 ou 600 lions, 400 panthères. Auguste éprouvait un profond plaisir à considérer l'innombrable multitude de tous ces animaux et leurs formes variées.

Gordien fit installer dans le cirque une forêt

artificielle pour 200 cerfs dix-cors, 30 mouflons, 10 élans, 100 taureaux de Chypre, 300 autruches, 150 sangliers, 200 antilopes et 200 biches. L'empereur Sévère, en l'an 202, fit transformer l'arène en un vaisseau qu'on vit subitement s'ouvrir et dont les flancs écartés vomirent un tourbillon bigarré d'animaux étranges. Dans vingt-six spectacles qui furent donnés par Auguste on tua 3.500 bêtes d'Afrique.

Quand Titus inaugura l'amphithéâtre et fit célébrer une fête de cent jours, on présenta au public en une seule journée 5.000 animaux sauvages, et pendant toute la durée des fêtes on n'en tua pas moins de neuf mille, sauvages et domestiques. On ne s'avancerait nullement en affirmant que les animaux amenés à Rome pour une seule fête — même en admettant que les chiffres soient fréquemment exagérés — auraient suffi à peupler tous les jardins zoologiques existant actuellement en Europe. On frémit en pensant aux sommes que devaient coûter les soins et l'entretien de ces formidables ménageries.

Les historiens s'accordent généralement à fixer en l'an 186 le premier combat de bêtes, organisé par le conquérant de l'Étolie, M. Fulvius Nobilior. On y fit paraître de nombreuses panthères et un nombre considérable de lions.

Ce fut un spectacle, dit Tite-Live, que l'on peut comparer à ceux que vit l'époque impériale. D'après Sénèque c'est Pompée qui, le premier, fit combattre des éléphants contre des criminels condamnés à mort. Voici ce qu'il dit : « Le premier homme de l'État et un homme d'une valeur remarquable, à ce que rapporte l'histoire, considéra comme un spectacle intéressant de faire détruire des êtres humains d'une manière extraordinaire. Sans doute on les faisait combattre à la vie à la mort ? — Ce n'est point assez. — Alors on les faisait mettre en pièces ? — Ce n'est point assez. On les faisait écraser sous l'épouvantable masse de ces animaux. »

Les spectacles de l'amphithéâtre se composaient ou bien de combats de bêtes les unes avec les autres, ou bien de différents tours qui avaient le caractère d'exercices de dressage ou encore de chasses.

Il est sans doute inutile de décrire avec détail des scènes où on voyait ces bêtes fauves, soufflant des naseaux, se précipiter les unes sur les autres avec une fureur qu'on redoublait encore en frappant sur des bassins d'airain. Il est inutile de décrire les acclamations et les retentissants « *ave* » saluant le lion vainqueur, qui, tout sanglant lui-même, venait

de déchirer les animaux de son espèce qu'on avait lâchés sur lui. Pourquoi contrarier nos sentiments révoltés en montrant ces bêtes qui se blessent et se tuent, l'arène couverte d'animaux morts et mourants, et les quelques fauves féroces qui demeurent vivants, encore prêts au combat ?

D'après les traditions des anciens, il y avait déjà à Rome des dompteurs de bêtes qui apprivoisaient les animaux les plus féroces et les contraignaient aux exercices les plus rebelles à leur nature : les taureaux sauvages se dressent sur leurs jambes de derrière — le dompteur met sa tête dans la gueule du lion — l'éléphant obéit aux ordres de l'Ethiopien qui le conduit et s'agenouille et danse. Ce qui nous révolte le plus, c'est sans contredit le combat des hommes contre ces bêtes ; et, cependant, la foule y affluait parce qu'on tirait vanité, comme le dit Tertullien, des cicatrices de morsures d'animaux sauvages — il semblait qu'on en devînt plus beau.

On formait dans l'école, en vue de ces combats, des lutteurs spéciaux nommés *bestiarii ;* ils étaient revêtus d'une tunique simple, portaient la lance et l'épée et combattaient avec des chiens de bonne race contre des bêtes féroces qu'on avait cherché à exciter par tous

les moyens possibles. D'autres couraient complètement nus parmi les bêtes de toute espèce, tantôt combattant, tantôt fuyant. C'étaient encore des criminels condamnés à ce genre de supplice, ou des prisonniers de guerre, ou, comme on l'a dit plus haut, des mercenaires de bonne volonté.

C'est le dictateur César qui montra le premier aux Romains un combat de taureaux. Cet exercice est d'origine thessalienne ; les historiens de l'empire le citent comme un des spectacles qui ont paru le plus extraordinaire aux Romains. L'empereur Commode tua dans une journée, de sa propre main, cinq hippopotames ; et de sa place, où il se trouvait en sûreté, il abattit une panthère qui venait de saisir un dompteur. Il s'habillait en Hercule et frappait avec une habileté merveilleuse les animaux les plus variés de coups de flèches et de coups de javelot. Il abattit, entre autres, au moyen d'un javelot dont la pointe tranchante était recourbée en demi-lune, une autruche qui fuyait en courant à travers l'amphithéâtre. Une autre fois on lâcha dans l'arène une centaine de lions : ils succombèrent tous aux coups que dirigeait contre eux, du haut de sa loge, où il était en sûreté, l'archer impérial.

Sur les bas-reliefs du tombeau de Scaurus

on voit un taureau et un ours liés ensemble. Le public se délectait au spectacle du combat de ces deux animaux qu'un *bestiarius* achevait ensuite d'un coup de lance. Toutes ces scènes n'avaient que plus d'horreur pendant la nuit, éclairées à la lueur des torches.



Fig. 30

La foule qui avait perdu tout sentiment humain ne se composait pas seulement de la plèbe malsaine de Rome : les gens de toute position, de toute race, les plus hauts dignitaires, les hommes les plus âgés étaient charmés par ces spectacles qui durèrent de longs siècles. L'exemple des empereurs est là pour nous instruire.

Dans une fête, au temps de l'empereur Caligula, on s'aperçut qu'on manquait de condamnés pour le combat des bêtes. L'empereur donna l'ordre de faire saisir les personnes qui se trouvaient près des barrières de l'arène et de les jeter aux bêtes après leur avoir toutefois coupé la langue pour

les empêcher de crier ou de l'insulter. Le même empereur nourrissait les animaux qu'on élevait dans ses cages en vue du spectacle avec de la chair humaine — la chair des condamnés à mort — sous prétexte que la viande était trop chère. L'empereur Constantin, qui fit jeter aux bêtes les Bructères vaincus, fut loué par ses panégyristes d'avoir su faire servir à l'amusement du peuple la destruction en masse de ses ennemis.

Au cirque comme à l'amphithéâtre, les repos, pauses ou entr'actes, étaient remplis par des exercices de danseurs de corde, de jongleurs et d'équilibristes. La patrie de ces casse-cous au corps souple et élastique, de ces maîtres magiciens, paraît avoir été principalement la Grèce ou l'Italie méridionale. Et les Grecs, à leur tour, avaient été les élèves des maîtres égyptiens et indiens. L'apparence du merveilleux avait déjà dans l'antiquité une influence considérable sur les masses.

Les danseurs de corde montaient et descendaient avec ou sans balancier, sur ces chemins qui sont, ainsi que le dit une devinette romaine « plus étroits que la plante du pied elle-même. » Cet art a dû arriver à son apogée sous l'Empire : quoique des exercices de cette nature fussent bien dangereux, le peuple exigeant devait ra-

pidement se lasser des spectacles ordinaires et demander toujours de nouvelles merveilles.

Pour réveiller la sensibilité gavée et émoussée des Romains, il fallut faire danser jusqu'à des éléphants sur la corde raide. Galba, étant préteur, avait introduit ces exercices à la fête de Flora qui, depuis l'an 183 avant J.-C., devint fixe. Quant à Néron, il les perfectionna encore dans les jeux qu'il donna en l'honneur de sa mère qu'il avait fait assassiner. La corde par laquelle devait redescendre l'éléphant fut fixée à l'arcade la plus élevée de l'amphithéâtre ; et un chevalier de vieille noblesse dut monter sur le dos de l'animal.

Sous les derniers empereurs les équilibristes ne dansaient plus sur des cordes, mais sur de simples fils tressés en cordes de boyaux. La ville de Cyzique, dans la province de Mysie, fit frapper, l'an 217, sous le règne de l'empereur Caracalla, une médaille sur laquelle on voit des danseurs de corde en train d'exercer leur art.

La pyramide humaine était également fort connue des anciens. La tradition cite aussi des gymnasiarques qui étaient parvenus à exécuter, au moyen de la plante des pieds, des doigts et de l'orteil, tout ce que font ordinairement les mains. Une quantité de balles volaient sans cesse dans l'arène, d'un bout à l'autre de l'am-

phithéâtre, et les spectateurs admiraient l'art de ceux qui les lançaient.

Parlant du talent de ces jongleurs, un poète de l'époque écrit :

« Il sait lancer de son pied agile la balle qui vole.
» C'est son pied qui lui tient lieu de main, jouant gaiement à la balle.
» Balle sur balle s'envole, lancée par les muscles puissants de son bras :
» Elles reviennent assaillir en bandes les membres de son corps.
» Autant de membres il a, autant de mains poussent à ses membres.
» Elles saisissent les balles et les renvoient, ces balles ailées,
» Qui obéissent toutes à leur maître. »

Puis venaient les prestidigitateurs dont l'art devait paraître fort extraordinaire à cette époque. Ils avalaient déjà des sabres et des poignards, mangeaient du fer, crachaient du feu, passaient à travers des cercles enflammés, des cerceaux de feu, et exécutaient toutes sortes de tours merveilleux.

Sans doute on vit à Rome des prestidigitateurs capables d'exécuter des tours analogues à celui que fit à Athènes un jongleur, et qu'un paysan grec rentrant chez lui, raconta, d'après le sophiste Alciphron, de la manière suivante :

« Il en vint un sur la scène qui mit devant

lui une petite table à trois pieds avec trois petits gobelets. Sous chacun il cacha des petits cailloux blancs tout ronds, comme nous en trouvons au bord des ruisseaux. Et d'abord il mit un gobelet sur chaque caillou ; et puis après il nous les montra tous ensemble sous un



Fig. 31

seul gobelet ; puis, tout à coup, il les avait dans sa bouche et il les avala. Alors il mit un des hommes qui étaient tout près en face de lui et se mit à lui tirer un des cailloux du nez, un autre des oreilles, un troisième de la tête, et puis, tout à coup, les cailloux avaient disparu encore une fois. » Et le paysan ajoute : « Il

faudrait être bien fin voleur pour lutter avec un célèbre jongleur comme celui-là. Qu'on ne m'amène jamais dans ma ferme une vilaine bête de cette espèce. C'est alors que je pourrais bien dire : adieu maison, meubles et outils ! »

Le public de la capitale abandonna un jour en masse le théâtre, où on jouait l'*Hécyre*, de Térence, pour aller admirer les exercices d'un célèbre danseur de corde.

La figure 31 représente un jongleur; à sa gauche est assis un singe dressé; de l'autre côté un chien savant monte à une échelle.

L'amphithéâtre romain était disposé de façon qu'on pût submerger l'arène sous l'eau pour y faire combattre des phoques, des hippopotames et des crocodiles. C'était là aussi — ou dans des piscines disposées à cet effet — qu'on livrait le combat naval — la *naumachie* — à laquelle trente et plus de vaisseaux pouvaient prendre part. On donnait souvent des représentations de naumachies célèbres dans l'histoire : ainsi le combat de Salamine entre les Grecs et les Perses, ou un combat qui eut lieu sous le règne de Titus entre les Corinthiens et les Corcyréens. Cette bataille navale nous rappelle les combats qui précédèrent la guerre

du Péloponèse. Les combattants étaient revêtus des costumes de l'époque. César avait déjà fait creuser dans le Champ de Mars un lac artificiel où on vit combattre une flotte tyrienne contre des vaisseaux égyptiens. L'an 2 avant J.-C., l'empereur Auguste fit donner un combat naval sur un lac creusé de l'autre côté du Tibre, sous le mont Janicule : ce lac avait 1800 pieds de long et 1200 pieds de large.

Mais la bataille navale la plus grandiose fut celle que donna Claude, l'an 52, sur le lac Fucin (actuellement Lago di Celano), situé à environ 13 milles à l'est de Rome. La tradition nous a transmis plusieurs relations sur cette représentation ; elles sont malheureusement contradictoires sur certains points.

Ce lac avait pendant des siècles ravagé par ses inondations la campagne tout entière qui offrait l'aspect d'un paysage superbe. Les suppliques des riverains n'avaient pas trouvé d'écho dans la capitale. Enfin, Claude osa tenter une entreprise restée unique par son immense difficulté et par les frais considérables qu'elle nécessita.

« Il faut compter parmi les entreprises mémorables de ce souverain, dit Pline l'Ancien, une œuvre qui malheureusement lui fut reprochée plus tard, par suite des sentiments hai-

neux que son successeur entretint pour sa mémoire : c'est le percement d'une montagne, afin de créer par un tunnel un déversoir du lac Fucin dans le Liris (Garigliano). Les frais de cet ouvrage furent incroyables ; et une quantité considérable d'ouvriers y furent employés pendant une longue série d'années. Dans les endroits où la montagne était principalement composée de terre, il fallait monter au moyen de machines des réserves d'eau ; ailleurs, il fallait percer du rocher, et mener dans l'obscurité des travaux à l'intérieur de la masse rocheuse. On ne saurait se faire une idée de ce travail pénible, si on ne l'a vu ; et toute description est impuissante à représenter ses difficultés. »

Au moment de l'inauguration de cette œuvre grandiose, l'empereur organisa une fête dans laquelle le spectacle principal devait être une bataille navale comme on n'en avait jamais vue. Si l'on peut croire ce que rapporte Tacite au douzième livre de ses Annales, l'empereur aurait équipé des vaisseaux de guerre à trois et à quatre rangs de rameurs, montés par 9,000 hommes ; les bords du lac auraient été entourés de radeaux afin d'empêcher les navires qui fuyaient d'avoir un trop grand champ de course. Le cercle tracé par ces radeaux suffisait

à montrer la force de l'équipage des rameurs, l'art des pilotes, la vigueur d'attaque des bateaux et les autres qualités requises pour les combats de mer. Sur les radeaux on avait placé des manipules et des cavaliers de la garde ; ils étaient protégés par des redoutes, et du haut des retranchements on fit tirer des balistes et des catapultes. Le reste du lac était occupé par des soldats de marine sur des navires pontés.

Les collines et les hauteurs, qui environnent ce lac formaient un gigantesque amphithéâtre où se pressait une foule immense ; des milliers de spectateurs avaient afflué des villes municipales et de Rome pour admirer la représentation ou acclamer l'empereur. Claude lui-même présida à la cérémonie, vêtu du manteau impérial, richement orné, et à ses côtés Agrippine, dans une chlamyde brodée d'or.

Un triton d'argent qui émergea des eaux du lac donna le signal du combat. Bien que les équipages fussent composés de criminels condamnés à mort, ils combattirent avec le même courage que des hommes libres ; et après que de nombreux blessés furent tombés de part et d'autre, on interrompit la bataille avant la destruction complète des flottes.

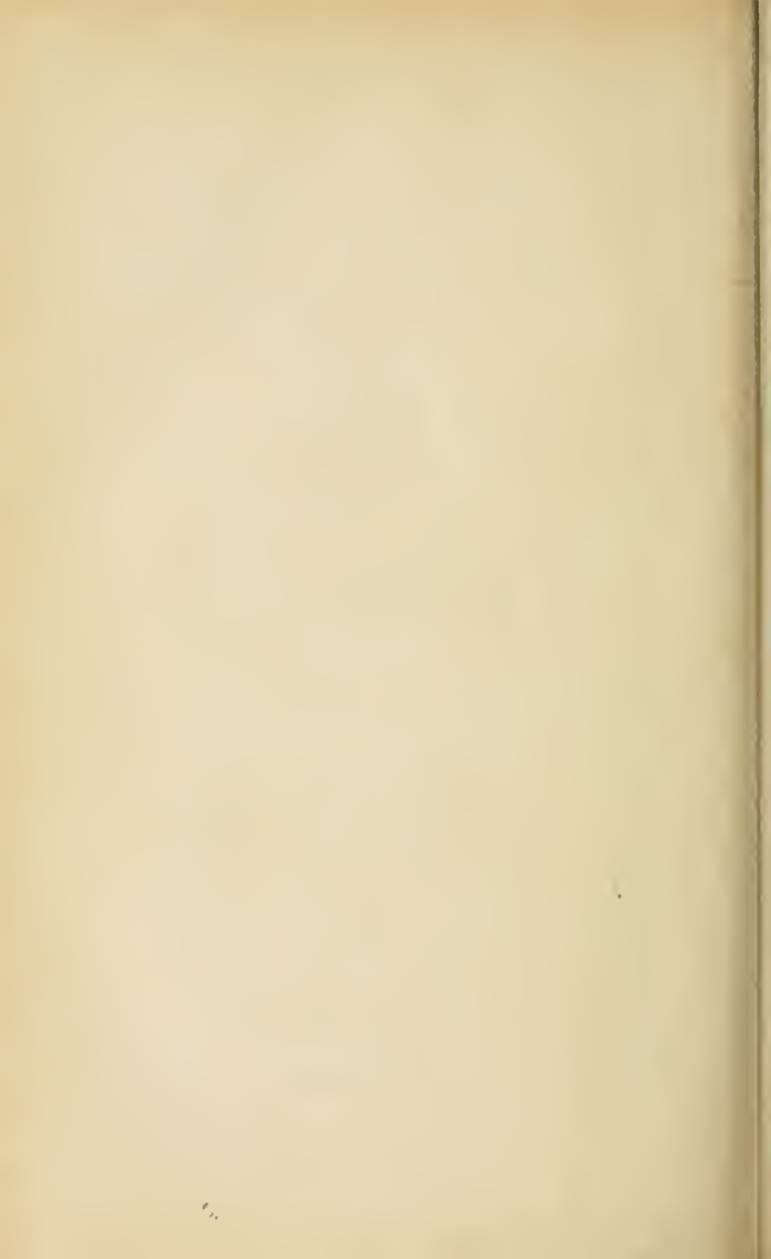
Cette fête, où parurent, d'après une des

sources historiques, 19,000 hommes armés, devait être suivie d'un grand festin en plein air offert par l'empereur. Un pavillon spécial avait été établi au débouché du canal pour recevoir la famille impériale et les invités. Toutefois ce repas final fut retardé par suite d'un vice de construction des bâtiments auquel on chercha à remédier en creusant plus profondément le lit du canal de déversement. Mais, même après ce travail, la profondeur du canal fut insuffisante. Le courant des eaux se précipita avec une violence inouïe par l'ouverture qu'on lui offrait, emporta une partie des baraquements de bois et causa une terreur générale; l'empereur et sa cour coururent un moment de sérieux dangers.

Il y eut plus tard, à Rome, sans doute, deux emplacements fixes destinés aux naumachies; le premier établi par Auguste et le second par Domitien, sous le Vatican. Le lac creusé par Domitien avait un développement tel que le nombre des vaisseaux qui manœuvraient devant le public était égal à celui des navires d'une flotte régulière. Toute la partie de la ville s'étendant entre le Vatican et le Château des Anges conserva pendant le moyen-âge le nom de Naumachie.

Dans les dernières années de la République,

les fonctionnaires supérieurs et subalternes avaient déjà cherché à capter la faveur du peuple par ces représentations et ces spectacles passionnants. Sous l'Empire, ce fut un véritable rouage du gouvernement impérial. Les empereurs se servirent des jeux pour assurer leur pouvoir. Sous leur règne la plèbe assista, dans les nombreux jours de fête, aux exercices les plus éclatants et les plus variés. Ces fêtes furent au nombre de cent trente-cinq environ sous Marc-Aurèle — et de cent soixante-quinze vers le milieu du IVe siècle. Sur ces cent soixante-quinze représentations, il y eut dix combats de gladiateurs, soixante-quatre représentations au cirque et cent une au théâtre.



X

LES JEUX DES FÊTES ROMAINES

Nous avons, dans les deux chapitres qui précèdent, étudié les jeux importants mêlés à la vie publique des Romains. On a vu qu'ils procédaient des cérémonies religieuses et que les unes étaient d'origine grecque, les autres d'origine étrusque; ils atteignirent l'apogée de leur splendeur sous l'Empire. Ces jeux n'avaient pas pour but, comme chez les Grecs, un développement harmonieux du corps et de l'intelligence; ils étaient devenus simplement affaire d'exercice professionnel.

Or, les représentations étaient données tantôt aux fêtes fixées et consacrées, tantôt à des occasions extraordinaires et dans un but religieux. Le chef de l'État les offrait aux dieux,

par exemple, quand un danger menaçait la cité, afin d'apaiser par la gaîté de ce spectacle les divinités irritées ; ou bien le Sénat les votait en manière d'actions de grâce, quand l'Empire ou le souverain avaient échappé à un danger, ou à l'occasion d'événements heureux pour l'empereur ou la famille impériale. Ces jeux extraordinaires devinrent fréquemment périodiques et annuels.

Sous la république, le calendrier des fêtes contenait sept fêtes publiques qui revenaient tous les ans et duraient ensemble soixante-six jours. On les cite fort souvent, mais nous n'en avons pas une connaissance bien détaillée ; elles consistaient dans des représentations gymnastiques, scéniques et musicales. Il y en avait qui contenaient des cérémonies mystérieuses. Partout nous rencontrons les édiles qui étaient chargés d'organiser les préparatifs, de décorer les places publiques, de faire installer les sièges des spectateurs et de surveiller la police des jeux.

Les empereurs établirent de nouvelles fêtes en l'honneur de diverses divinités : sans doute ces cérémonies durent être accompagnées de jeux donnés dans ces édifices grandioses que nous avons décrits. Les frais étaient devenus incommensurables ; on ne pouvait plus éviter

ces dépenses. Les magistrats, qui avaient brigué une fonction par des étalages de luxe et de folles prodigalités, dépassaient souvent leurs moyens : de là des désastres financiers auxquels ils cherchaient à remédier en pressurant les provinces pour s'emplir les poches. Il y avait d'autres fonctionnaires auxquels on imposait comme un dû l'obligation de fournir au peuple ses plaisirs favoris. Ainsi l'aristocratie, opprimée jusqu'aux extrêmes bornes de sa patience, payait un tribut à la plèbe. Il est peu étonnant, dès lors, que plus d'un honnête homme, dépourvu de la protection de l'empereur ou d'amis puissants, refusât de briguer la préture ou le consulat et préférât renoncer à sa magistrature que d'aller vers une banqueroute certaine. Le consulat semblait appartenir aux plus riches, non aux plus méritants.

Pour la masse du peuple, le cirque était tout ensemble un temple, un lieu d'habitation et un lieu de réunion : c'était le but de tous les vœux. « Je crois, dit Cicéron dans son discours pour Sextius, qu'il n'y a pas de moment où l'assemblée du peuple soit plus nombreuse que dans les combats de gladiateurs, pas même aux comices ou aux élections. »

Et quelles sommes effroyables dépensées pour ces jeux ! D'après un compte datant de

l'an 51 après J.-C., on avait dépensé pour les jeux romains 206,250 francs ; pour les jeux plébeiens, 162,500 francs ; pour les jeux apollinaires, 102,500 francs ; enfin, pour les nouveaux jeux institués par Auguste, 2,700 francs. On ne saurait établir le bilan des subventions que le gouvernement donnait au magistrat qui organisait les fêtes. Le célèbre démagogue Milon, briguant le consulat, sacrifia trois fois sa fortune pour donner des jeux, et un sénatus-consulte de l'an 27 après J.-C. ordonna que tout citoyen qui voudrait donner des combats de gladiateurs devrait avoir une fortune d'au moins 400,000 sesterces.

Nulle part on ne juge plus défavorablement le peuple romain qu'en voyant sa passion croissante pour le jeu et en l'appréciant à un point de vue moral et esthétique. Le peuple apparaît en quelque sorte comme un souverain dont il faut s'occuper : le gouvernement est chargé de veiller à ses plaisirs. Ce même gouvernement, qui prend soin de la multitude, qui fait faire des distributions régulières de blé, doit nécessairement distraire la plèbe. Il y a deux choses, dit Juvénal, que la plèbe réclame avec fureur : *panem et circenses*, — du pain et des jeux de cirque. L'attente de ces jeux était la préoccupation presque continuelle de la population ;

une grande partie de l'année se passait dans ces fêtes, qui formaient le thème principal de la conversation et servaient d'objets de paris.

De même qu'aujourd'hui encore, en Angleterre, tout jeu, toute scène publique est un sujet de pari, et le pari lui-même parfois un sujet de pari, — de même la passion des paris entraînait les Romains au cirque ; — c'était un des attraits qu'avaient pour eux ces spectacles.

Les meilleurs empereurs ont lutté, avec les plus mauvais, d'éclat et de magnificence dans les jeux publics destinés au peuple ; Tibère seul ne s'occupa point de donner des représentations et fit preuve ainsi de son profond mépris pour la plèbe. Au contraire, Titus donna des fêtes qui durèrent quatre-vingts jours et Trajan, l'an 106, en donna de semblables qui se prolongèrent pendant cent vingt-trois jours. Cette même arène dans laquelle, l'année 64, on avait fait succéder un combat de terre à une bataille navale, fut de nouveau inondée, pour qu'on pût offrir sur ses eaux un festin somptueux. A mesure que la décadence se prononçait, les combats de gladiateurs et de bêtes fauves se multipliaient ; plus on avait sacrifié d'êtres humains, plus les fêtes semblaient éclatantes, et Martial, panégyriste du règne de

Domitien, dit que les exploits des bestiaires surpassaient les hauts faits d'Hercule.

Peut-être les tueries d'hommes dans ces guerres qui se succédaient si rapidement à l'extérieur et à l'intérieur de l'empire, la puissance de l'habitude qui s'exerçait peu à peu, l'éclat et la splendeur enivrante de ces représentations, la composition du peuple romain qui avait digéré pêle-mêle une moitié de l'humanité, — peut-être toutes ces causes suffisent-elles à expliquer cette passion persistante pour les jeux.

La promiscuité des spectateurs, née de l'intérêt commun pour ces représentations qui attiraient également les hommes et les femmes, donna occasion à des rendez-vous. Ovide trouve que le cirque est fort opportun à nouer de tendres relations. « Celui qui regarde les blessures, dit-il, a souvent déjà reçu la sienne. Tandis qu'il cause avec sa voisine, qu'il lui touche la main, lui demande son programme, ou parie avec elle sur l'issue d'un combat, déjà il se sent atteint, soupire et souffre, mordu par la flèche empoisonnée de Cupidon ! »

Souvent la représentation était suivie d'un sacrifice, d'une réception et d'une distribution publique. Ceux des organisateurs des jeux qui avaient des raisons particulières pour briguer

la faveur du peuple décrétaient l'entrée gratuite des bains et faisaient jeter à la foule des provisions, des fruits, ou des bons contenant l'indication d'objets divers et même de propriétés foncières.

Néron, passionément épris de ces spectacles, institua en l'an 60, par amour pour les mœurs et les coutumes grecques, des jeux qui portèrent le nom de *Néroniens* et où il y eut des concours musicaux et des exercices gymnastiques et hippiques. Les jeux devaient être quinquennaux : mais sans doute ils disparurent d'assez bonne heure. Cette passion du public romain pour les chevaux de course et les gladiateurs lui laissait peu de place pour de plus nobles intérêts. Parmi le peuple on trouve peu d'exemples d'hommes qui se soient écartés des idées et des conventions générales, encore moins de gens qui aient osé exprimer ouvertement des opinions contraires.

Les jeux séculaires tiennent la première place parmi les jeux des fêtes qui ne se célébraient pas tous les ans. On ignore à quelle époque ils ont été institués; il était rare aussi qu'on mît entre chaque cérémonie l'intervalle exact d'un siècle. D'ailleurs, le siècle à la mode étrusque comptait cent dix ans. La célébration de ces jeux était une affirmation de la suzeraineté de Rome

sur toute l'Italie et une déclaration de son intention de persister dans ces avantages. La cérémonie durait trois jours et trois nuits. En raison de quelques scandales qui s'étaient produits, Auguste défendit aux jeunes gens et aux jeunes filles d'y prendre part autrement que sous la surveillance de parents plus âgés ; cette interdiction date de l'an 17. Lors du jubilé millénaire en l'an 248, le peuple resta éveillé durant trois nuits.

D'après les instructions des livres sibyllins, on envoyait par toute l'Italie des crieurs publics et des hérauts afin d'annoncer ces fêtes auxquelles on se préparait par des prières et des sacrifices. La cérémonie commençait par une procession ; puis venaient des jeux de cirque et des combats de bêtes. La fin de la cérémonie proprement dite était marquée, le soir du troisième jour, par un grand chœur solennel chanté par deux demi-chœurs de jeunes gens et de jeunes filles dans le temple d'Apollon sur le mont Palatin.

Auguste donna des jeux séculaires en l'an 17 et il sut assurer à ces fêtes une mémoire éternelle en chargeant Horace d'écrire le chœur sacré, qui porte le nom de *Carmen Sæculare*. Le voici :

CHANT SÉCULAIRE

CHŒUR DES JEUNES GARÇONS ET DES JEUNES FILLES

Phébus et toi Diane, reine des forêts, radieux ornements du ciel, divinités toujours adorables et adorées, exaucez nos prières dans ces jours solennels où la Sibylle ordonne que des vierges choisies, que de chastes enfants célèbrent les dieux protecteurs des Sept-Collines.

CHŒUR DES JEUNES GARÇONS

Ame de la nature, Soleil, dont le char étincelant dispense ou ravit la lumière, astre toujours le même, toujours nouveau, puisses-tu ne rien voir de plus grand que Rome !

CHŒUR DES JEUNES FILLES

Toi, qui ouvres le sein maternel à l'homme mûr pour la vie, douce Ilithya, Lucine ou Génitale, sous quelque nom que tu veuilles être invoquée, protège les mères, multiplie leurs enfants, fais prospérer les décrets du Sénat sur le mariage et que la loi conjugale soit féconde en nouveaux citoyens.

LES DEUX CHŒURS

Ainsi le cercle des cent dix années ramènera ces chants et ces fêtes, que nos neveux célébreront en foule pendant trois jours et trois nuits d'allégresse.

Et vous, Parques véridiques, dont l'immuable destin n'a jamais démenti les oracles, ajoutez à nos prospérités passées des prospérités nouvelles ; que, riche en moissons et en troupeaux, la terre couronne le front de Cérès ; que des eaux salutaires et un air pur fécondent tous les germes.

CHŒUR DES JEUNES GARÇONS

Laisse reposer tes flèches, ô Apollon ; écoute avec bonté les jeunes Romains qui t'implorent.

CHŒUR DES JEUNES FILLES

Reine des astres, déesse au croissant de feu écoute la voix des jeunes Romaines.

LES DEUX CHŒURS

Si Rome est votre ouvrage, si c'est par vos ordres qu'une partie des Troyens, changeant de ville et de foyers, vint aborder aux rivages sauveurs de la Toscane, sous la conduite du pieux Enée qui, survivant à sa patrie, leur ouvrit un passage à travers les flammes d'Ilion, pour leur assurer plus qu'ils n'avaient perdu ; dieux puissants, donnez à la jeunesse un cœur docile et des mœurs pures, le repos à la paisible vieillesse, au peuple de Romulus l'empire, une race nombreuse et tous les genres de gloire. Que l'illustre descendant de Vénus et d'Anchise, qui vous immole aujourd'hui des taureaux sans tache, commande à

l'univers, vainqueur de l'ennemi qui résiste, clément pour les vaincus.

CHŒUR DES JEUNES GARÇONS

Déjà, sur la terre et sur l'onde, le Mède redoute son bras puissant et les faisceaux de Rome ; déjà le Scythe et l'Indien, naguère si superbes, viennent demander ses ordres.

CHŒUR DES JEUNES FILLES

La paix, la bonne foi, l'honneur, la probité antique, la vertu, si longtemps négligée, osent reparaître ; et l'heureuse Abondance est venue avec sa corne féconde.

CHŒUR DES JEUNES GARÇONS

Dieu des augures, dieu à l'arc d'argent, Apollon, chéri des neuf sœurs, et dont l'art salutaire ranime les corps épuisés, si tu regardes d'un œil propice le mont Palatin, prolonge les destinées de Rome et de l'Italie dans un siècle nouveau et plus fortuné encore.

CHŒUR DES JEUNES FILLES

Toi qu'on adore sur l'Aventin et sur l'Algide, Diane, exauce les prières des quinze pontifes, et prête aux vœux des enfants une oreille amie.

LES DEUX CHŒURS

Jupiter et tous les dieux nous entendent; c'est l'espoir, c'est la douce assurance que nous emportons dans nos foyers, après avoir célébré les louanges de Phébus et de Diane.

Ainsi que tous les spectacles et jeux romains qui étaient représentés en l'honneur de certaines divinités, les jeux séculaires furent consacrés tout d'abord à Pluton et à Proserpine — plus tard à d'autres dieux encore. Dans la conception romaine, la musique est agréable aux dieux; elle est donc un élément indispensable dans le rite romain le plus ancien. Elle n'était pas moins nécessaire aux processions des fêtes, aux cortèges de triomphe, qu'aux convois funèbres. La musique fit également partie d'une des fêtes romaines les plus anciennes, celle qu'on célébrait le 21 avril avec des démonstrations de joie toutes particulières, l'anniversaire de la fondation de Rome, la fête de Parilia ou Palilia. La ville entière retentissait du son des instruments de cuivre, des tambours et des cymbales.

Les premiers jours de l'année furent jusqu'aux derniers temps de l'empire des jours fériés. Ces cérémonies provenaient de la fête du jour de

l'an qu'on commença à célébrer vers le milieu du second siècle avant J.-C. Elles étaient d'un caractère mi-religieux mi-politique, et se célébraient à l'origine au jour le plus court de l'année, la fête du solstice d'hiver.

Le matin du jour de l'an, un Romain s'empressait de féliciter d'abord les membres de sa famille, puis les habitants de sa maison ; il prenait soin de ne se servir que de mots d'un bon augure. Au point du jour, à peine le soleil levé, les rues de la capitale s'animaient d'une vie intense ; les passants marchaient à la hâte, vêtus de leurs habits de fête, pour aller saluer comme de coutume leurs protecteurs et leurs patrons, en joignant à cette marque ordinaire de respect leurs humbles souhaits de bonheur futur, ou pour féliciter dans une visite matinale leurs parents et leurs amis, ainsi que pour leur offrir des présents. Les fonctionnaires des administrations publiques ne manquaient pas d'aller faire visite, le jour de l'an, à leurs chefs hiérarchiques. Devant la porte des hauts dignitaires et des fonctionnaires supérieurs, plus tard dans les antichambres du palais impérial splendidement décoré, une foule immense se pressait. Beaucoup de gens, esclaves de l'usage d'offrir des présents au jour de l'an, osaient même apporter des objets de peu de valeur à

l'empereur. Mais toutes ces visites étaient assez courtes.

C'étaient surtout des hommes qu'on voyait marcher d'un pas pressé, le matin du jour de l'an, et chargés de cadeaux; mais les femmes ne manquaient pas dans cette foule bariolée. Avant tout les matrones se rendaient solennellement au temple où la fumée des sacrifices, l'encens d'Arabie et le safran de Cilicie montaient en volutes vers le plafond, où les flammes sacrées miroitaient sur les lambris dorés; c'étaient là qu'elles apportaient leurs offrandes et qu'elles venaient demander aux dieux la santé et le bonheur pour l'année future. Chez les hommes au contraire, il semble que le service humain ait dû passer avant le service divin. Le devoir de rendre des visites ce jour-là était si impérieux que nul n'osait s'y soustraire sans craindre d'offenser ses amis ou ses protecteurs. Malgré cette animation excessive, un calme inaccoutumé régnait sur cette ville, qui comptait plus d'un million d'habitants; les rues étaient paisibles : on craignait qu'une imprudence ne détruisît brusquement le bonheur d'une année tout entière; et cette superstition arrêtait les cris, les querelles, les disputes et le langage profane qu'on entendait généralement au dehors.

Contrairement aux fêtes ordinaires, dans lesquelles tous les anciens peuples civilisés s'abstenaient de travailler, — comme les Israélites, par exemple, conformément aux lois de Moïse, — les Romains ne célébraient pas le jour de l'an par un repos complet : chacun, par une coutume générale, entreprenait une de ses occupations habituelles, dans la pensée de consacrer ainsi son travail, de lui assurer une réussite plus complète et d'éloigner toute paresse future. Le laboureur allait pousser un peu la charrue ; l'artisan se servait de ses outils ; les gens de lettres mettaient à l'épreuve la faveur des muses en écrivant de courts essais.

Quand on croyait avoir ainsi satisfait à ses devoirs, on se précipitait en masse vers le domicile des nouveaux consuls, qui, depuis l'an 153 avant J.-C., entraient en fonctions ce jour-là ; c'était ainsi que commençait véritablement la cérémonie. Dès le matin, les sénateurs et les chevaliers attendaient leur introduction ; le peuple, massé devant les portes, se préparait à se joindre à la procession solennelle. Après l'audience de félicitations, on formait le cortège. Celui-ci s'ouvrait par la troupe des chevaliers, vêtus de toges à rayures blanches et rouges ; derrière eux on conduisait

des taureaux blancs, à cornes dorées, qu'on destinait au sacrifice.

Après cette cérémonie du sacrifice, à laquelle on veillait dans tous les détails les plus infimes, la procession se dirigeait vers un des temples le plus généralement consacrés aux séances du Sénat. Là, les consuls juraient fidélité aux lois établies, — puis le peuple et le Sénat les accompagnaient jusqu'à leur demeure ; — ou bien, ainsi que cela se pratiqua principalement sous l'empire, la cérémonie tout entière se terminait par un grand banquet offert par les consuls au Capitole : les invités, venus en foule des provinces de Rome, recevaient d'élégants présents, des tablettes ornées, des carnets de notes. Ces derniers portaient le nom de *diptycha;* ils étaient composés de deux feuilles d'ivoire, revêtues intérieurement de cire ; à la surface elles étaient incrustées d'or : les incrustations représentaient des scènes familières, ou le nom et le portrait du consul. Parfois le bord en était de pourpre et d'or.

Il était également de tradition que les consuls fissent jeter de l'argent au peuple pendant la procession. C'était l'origine du tumulte : on se battait à coups de trique et à coups de pierre. Sans doute ceux qui avaient dans cette presse la chance d'attraper une pièce de monnaie ne

la rapportaient guère chez eux. Ces distributions au peuple, qui parfois avaient un caractère grandiose, mais qui étaient des causes de rixes terribles, furent défendues plus tard et à plusieurs reprises par des édits impériaux. On voit, en définitive, que l'entrée en fonctions d'un consul lui coûtait très cher.

Dans les réunions privées, le reste de la journée était consacré à échanger des cadeaux qui devaient également être des signes de bon augure. On les nommait *strenæ* et au commencement c'étaient des objets très simples. Aux temps des premiers rois romains, les *strenæ* [1] consistaient en une branche de laurier, symbole d'une vie toujours jeune et immortelle. A ce rameau vinrent s'ajouter des bagatelles semblables à nos noix dorées, à nos pommes que nous donnons à Noël : peu à peu on s'accoutuma à distribuer des dattes dorées, des figues sèches, les pruneaux de Damas conservés dans une enveloppe contournée d'argile cuite, des rayons de miel et autres douceurs. Les pâtis-

(1) M. Michel Bréal a proposé récemment de rattacher le nom de *strenæ* à celui de *Saturnales*. Les éléments principaux du mot *strenæ* se retrouvent dans celui de *Saturnales*, si, à la manière sémitique, on ne tient compte que des consonnes. D'ailleurs les deux fêtes concordaient dans l'antiquité romaine, où l'année commençait aux Saturnales. (N. des traducteurs.)

siers confectionnaient à l'occasion du jour de l'an une pâte miellée, avec laquelle ils fabriquaient des gâteaux des formes les plus variées et les plus gracieuses.

A mesure que le besoin de luxe entra de plus en plus dans les mœurs, les gens riches ajoutèrent à ces modestes présents des objets plus précieux : on fabriqua spécialement pour les offrir au jour de l'an des lampes élégantes qui portaient en exergue un souhait de bonheur à l'occasion de la fête. On achetait un grand nombre d'objets semblables à la foire *Sigillairé,* sorte de marché d'images et de jouets qui se tenait dix jours avant la fin de l'année et venait s'ajouter aux *Saturnales,* cette fête de liesse générale dont nous avons déjà parlé. Les « douceurs » comprenaient aussi une pièce de monnaie ; — dans les temps anciens c'était un as, monnaie de cuivre romaine. — Plus tard on ne fit plus ce présent ; on dérogea ainsi à l'antique simplicité. Voici ce que dit à ce sujet un poète de la fin de la République :

« Aujourd'hui on attache à l'or un présage plus favorable. La vieille monnaie cède à la nouvelle ; elle est vaincue. »

Ces présents pour la plupart étaient accompagnés d'une tablette ou d'une bandelette de parchemin qui contenait, sous forme de distique,

une devise appropriée à la nature de l'objet. Chez tous les libraires on trouvait un choix varié de ces distiques de nouvel an confectionnés par des poètes d'occasion. Mais parfois on envoyait aussi une tablette portant une devise de ce genre et le nom d'un objet sans l'accompagner d'un présent. C'était sans doute une plaisanterie qui pourrait rappeler nos cartes de visite du premier janvier. Peut-être aussi y était-on contraint dans un cas semblable à celui que cite plusieurs fois Martial :

Tu peux offrir aussi à ton ami des distiques en guise de présent,
Si la source de ton argent est aussi tarie dans ta bourse que dans la mienne.

De même que les dignitaires élevés de l'État soupaient aux frais des consuls, le jour de l'an se terminait dans les familles par un joyeux festin où régnait souvent une certaine liberté. Horace y invite Mécène en ces termes :

Cette journée, fête qui marque l'arrivée d'une année,
Déliera le cachet trempé dans de la poix
Qui bouche ce flacon; depuis le consul Tullus
Il a appris à humer de la fumée.
Bois, Mécène, bois cent coupes
A la santé de ton ami et fais brûler les torches

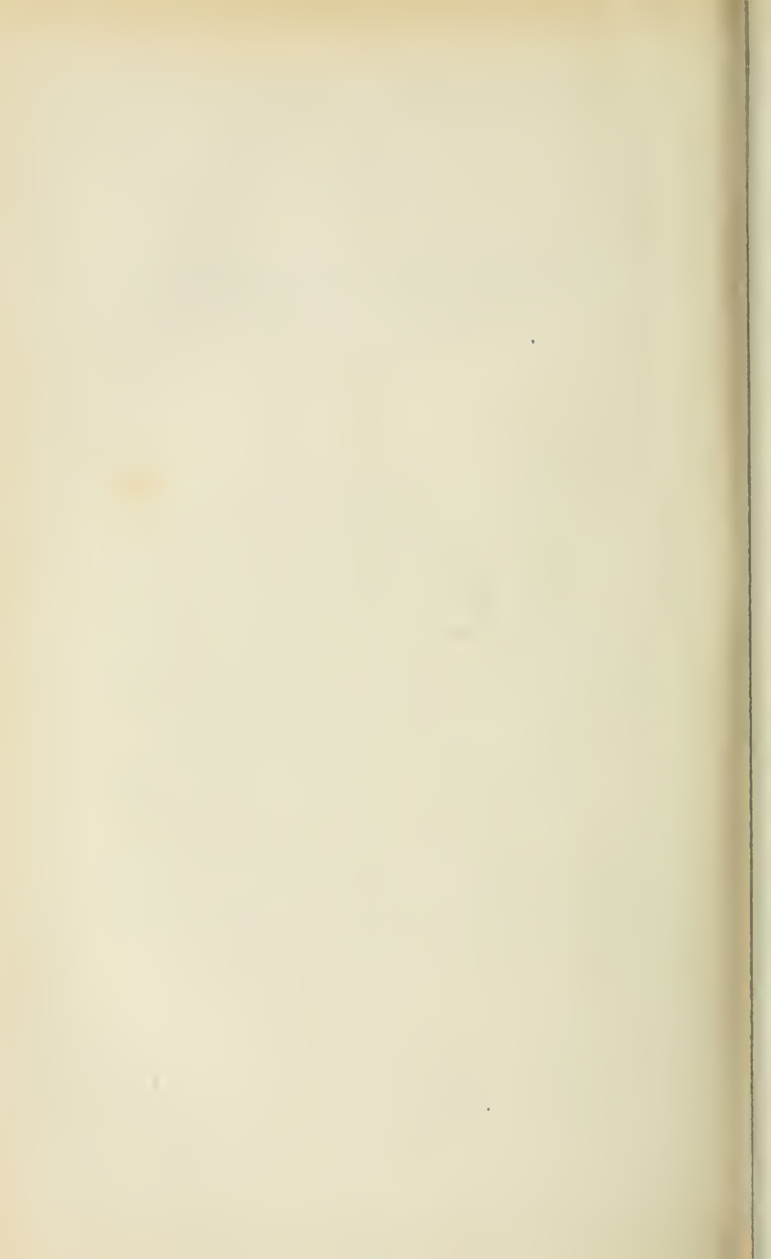
Jusqu'au jour ; loin de nous
Tout tumulte, toute querelle.

L'usage des *strenæ* s'est conservé, comme on le sait, en France, où le nom de ces présents du nouvel an, *étrennes*, rappelle leur origine qui remonte à l'histoire de la vieille Italie.

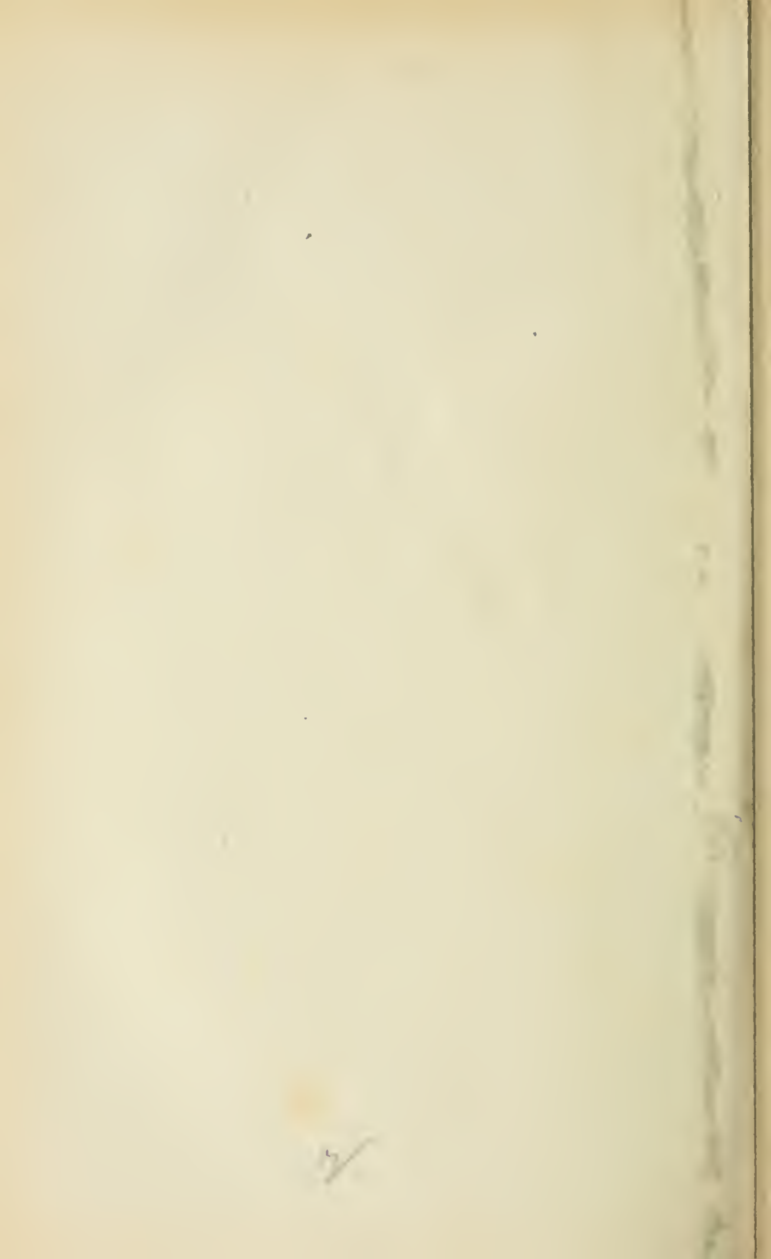
FIN

TABLE DES MATIÈRES

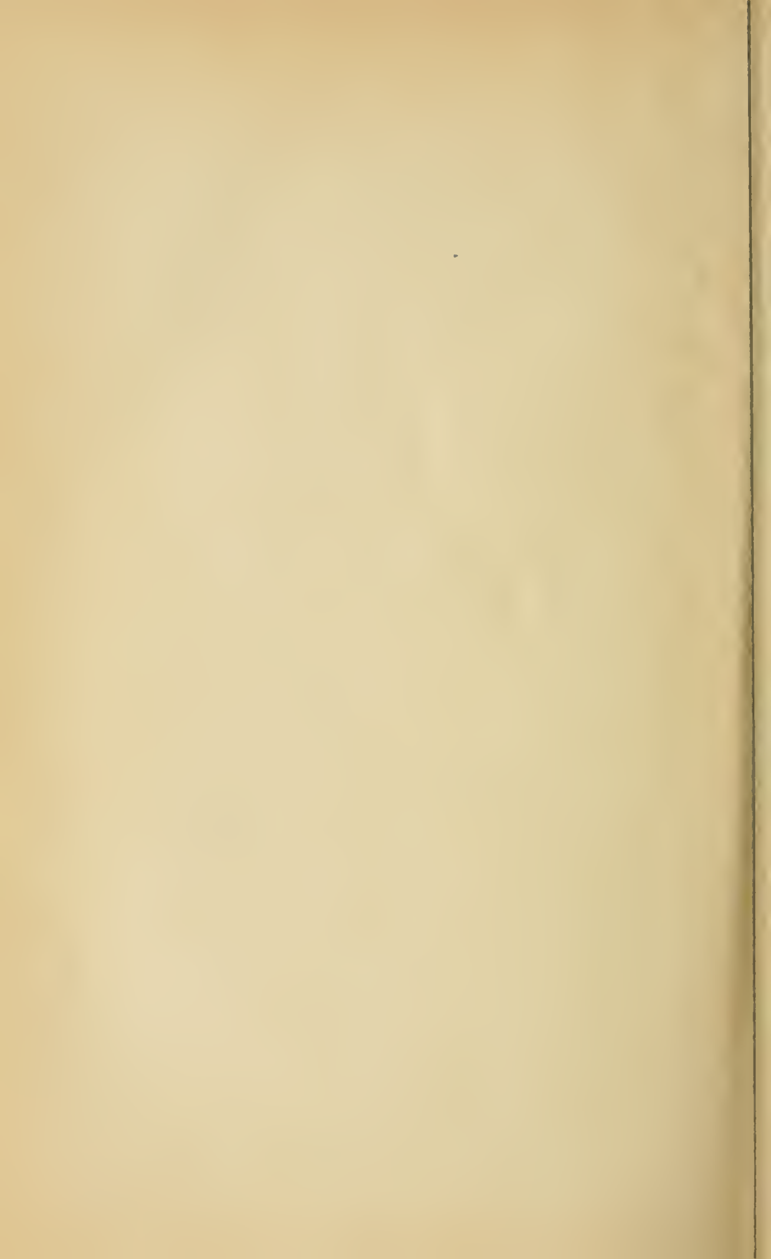
CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE DE L. MARCEAU



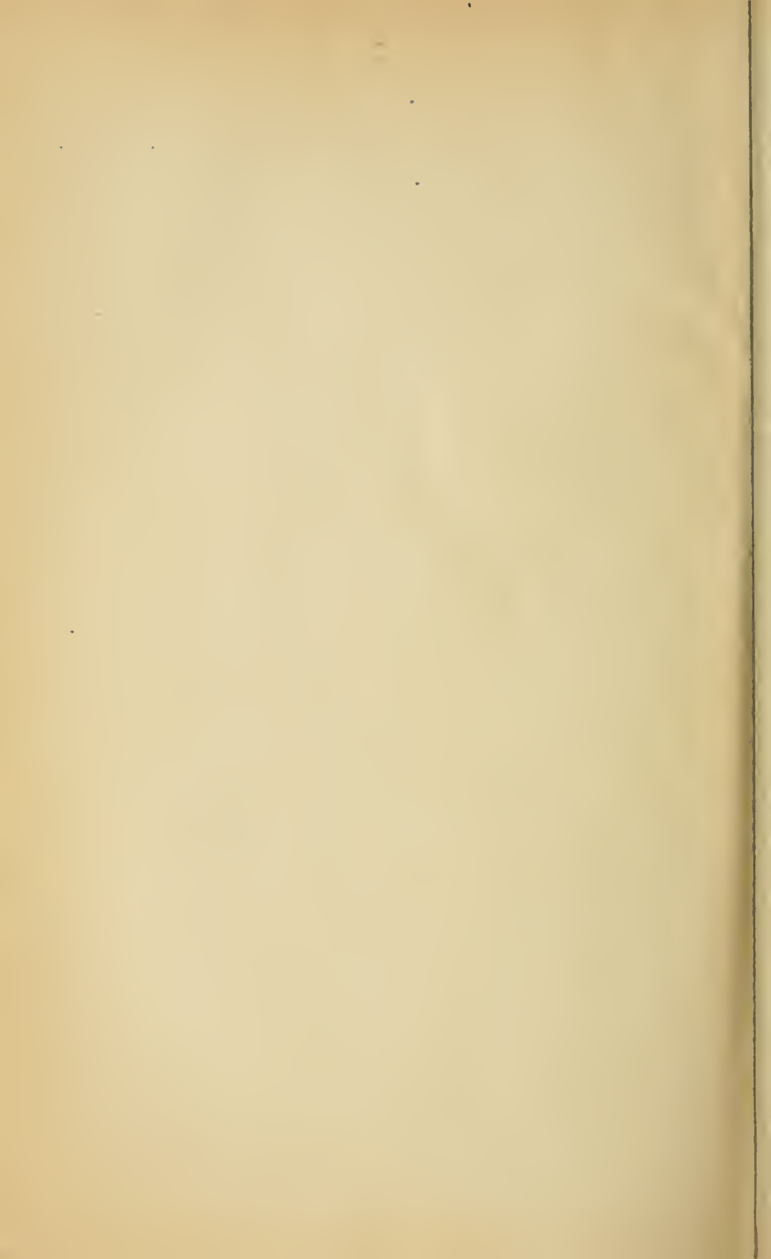


















UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
HC1
R
58222.
Author Richter, W
Title Les jeux des Grecs et des Romains tr. par
Auguste Bréal et Marcel Schwob.
DATE.
NAME OF BORROWER.

